Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

FANTAISIE

ARTICLES ET CHRONIQUES

4e Année. — N° 36. Novembre 1956

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
1 an : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Ne manquez pas d'acheter le 1er Décembre le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Vous pourrez y lire entre autres :

TUEUR D'OCCASION

par REX STOUT

Une aventure de Nero Wolfe.

●

SOCRATE DÉTECTIVE

par BRÈNI JAMES

A la manière de Platon !

●

LA REINE DES VAMPIRES

par BARRY BENEFIELD

Les mirages de l'enfance.

●

MAMAN VERSE UN PLEUR

par JAMES YAFFE

...Mais elle continue d'avoir l'œil !

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remerçions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Sortilèges à Las Vegas

(*Piece of Eight*)

par FRANK GRUBER

Nous avons précédemment publié deux nouvelles fantastiques du célèbre auteur policier américain Frank Gruber — l'une dans « Mystère-Magazine » : « Le revolver d'ordonnance » (*n°* 77), *et l'autre dans* « Fiction » : « Le treizième étage » (*n°* 25). *Dans celle-ci, c'est une trame policière traitée avec le dynamisme habituel à l'auteur qui sert de support à un thème extraordinaire. Ceux qui lisent les deux revues pourront faire un rapprochement intéressant entre ce thème et celui de* « L'homme qui ne pouvait mourir », *histoire fantastique que nous donnons ce mois-ci dans* « Mystère-Magazine », *et dont la rareté et l'étrangeté rendent un son particulier.*



Les dés roulèrent : sept. Bokker n'entendit même pas la voix morne du croupier : « Sept, le perdant. » Il venait de perdre son dernier dollar. Il avait joué et il avait perdu.

Il avait perdu sa vie.

Il longea la table des dés, la rangée de machines à sous, les appareils à cinq, dix, vingt-cinq, cinquante cents, et ceux à un dollar. Il sortit du casino. Dehors, à l'air frais de la nuit, il resta un long moment sous la véranda, sans prêter attention à la débauche d'enseignes au néon, aux voitures alignées dans l'allée courbe, aux cottages où les gens se préparaient à dîner avant d'aller jouer au casino. Par la suite, certains d'entre eux seraient désespérés d'avoir perdu, quelques-uns goûteraient l'extase du gain.

Bokker était au-delà de tout cela. Il avait pris sa Décision et il ne lui restait qu'une chose à faire. Rien d'autre. Rien.

Un homme quitta le casino, derrière Bokker. Bokker, qui se rendit vaguement compte de la présence de l'autre, entreprit de traverser l'allée. Il contourna les voitures jusqu'au Bungalow 70. Il ouvrit la porte — qui n'était pas fermée à clef, car il ne s'était pas donné ce mal — et entra.

Sa valise de cuir était près du lit. Il la souleva, l'ouvrit, fouilla sous ses chemises et prit un automatique de calibre 7,65. Il en examina le chargeur pour s'assurer qu'il était plein.

Non, pas ici. Ce serait sale. Bokker, quand il avait pris sa décision, s'était déterminé à agir dans le calme, sans se faire remarquer. Il ne voulait causer de dérangement ou d'ennuis à personne.

Le désert.

Copyright, 1955, by Fantasy House, Inc.

A quelques kilomètres en dehors des lumières de Las Vegas ; à l'écart de la grand-route. Un bon petit coin tranquille. Il se passerait un jour ou deux avant que les hommes du Shérif trouvent sa voiture... et son corps.

Il glissa l'automatique dans la poche droite de sa veste, éteignit les lampes et ressortit de son bungalow.

Il y avait un homme qui fumait une cigarette, à quelques pas. C'était lui qui était sorti du casino derrière Bokker. Il était grand, avec un gros nez proéminent et légèrement busqué ; un visage maigre et sombre. D'âge indéterminé, il pouvait aussi bien avoir trente que quarante, ou même quarante-cinq ans.

Il s'adressa à Bokker :

— « Où cela va-t-il se passer?... Dans le désert? »

Bokker, interloqué, s'arrêta. Il n'aurait pas cru que quelque chose puisse encore le surprendre.

— « Comment? »

— « Vous avez une arme dans la poche, n'est-ce pas? »

Bokker le regarda fixement.

— « Qui... êtes-vous? »

L'homme fit un geste d'indifférence.

— « C'est sans importance. Par contre, ce que vous allez faire est très important. »

— « Pour personne en dehors de moi-même. »

— « Très juste. Il s'agit de votre propre vie. C'est votre droit de la vivre ou d'y mettre un terme. Eh bien, adieu ! »

Il se détourna, mais en même temps, il tendit soudain la main :

— « Tenez, » dit-il en envoyant quelque chose à Bokker.

Les mains de Bokker se levèrent d'instinct. Il attrapa au vol l'objet que l'inconnu lui avait lancé. C'était une pièce de monnaie — un dollar en argent.

Surpris, Bokker resta planté sur le macadam pendant un moment. Puis il s'ébranla pour rattraper l'homme et lui rendre la pièce.

Il était trop tard. Pendant qu'il hésitait, l'inconnu s'était glissé entre deux voitures et avait disparu dans l'allée sombre. Ce n'était pas assez important pour que Bokker se lance à sa poursuite. Il mit le dollar dans sa poche et fit demi-tour pour prendre sa voiture, garée à quelques mètres de son bungalow. Il y monta, puis au moment de mettre le contact, il s'immobilisa.

Il avait un dollar en poche. La décision qu'il avait prise, c'était de se suicider quand il aurait perdu jusqu'à son ultime dollar. Mais il en avait encore un, à présent. Il n'aurait pas été régulier de mourir avant de l'avoir perdu aussi.

Bien sûr, il avait la possibilité de le jeter. Il le prit et le soupesa, prêt à le lancer par la fenêtre. Il en fut incapable. Il n'était pas dans son tempérament de jeter l'argent par les fenêtres. Il ne pouvait que le risquer au jeu, comme il avait toujours risqué tout dans sa vie.

Il rentra dans le casino par la porte de côté qui l'avait vu sortir un

moment plus tôt. La table aux dés était à sa gauche, mais il y avait foule autour. Il aurait fallu se frayer passage à coups de coude rien que pour jeter son dollar sur le tapis, le perdre, et refaire le chemin en sens inverse.

Les machines à sous.

L'appareil à un dollar était à côté de lui. Il se planta devant, introduisit dans la fente le dollar que lui avait donné l'inconnu, abaissa le levier et tourna le dos.

Les engrenages roulèrent, les disques tourbillonnèrent follement, il y eut un déclic, un choc, et les disques s'immobilisèrent ; trois barres miraculeusement alignées.

Le gros lot.

Des engrenages grognèrent, et une averse de jetons blancs se précipita dans le réceptacle. Des jetons blancs que le caissier échangerait contre cent dollars.

Bokker contempla longuement les jetons, saisi d'un millier d'émotions à la fois. Cent dollars. Etait-ce... le salut? Ou une simple prolongation de la souffrance avec laquelle il avait si longtemps vécu, jusqu'à... jusqu'au moment où il avait pris sa décision et avait retrouvé la paix. Mais était-ce bien la paix?

Bon. Il fallait jouer le jeu jusqu'au bout.

Il ramassa les jetons dans ses paumes jointes. Puis il regarda la fente et la glissière couverte de verre où l'on voyait les dernières pièces introduits par les joueurs dans la machine. La dernière, celle qu'il y avait mise, celle qui avait déclenché le gros lot à son intention... ce n'était pas un dollar.

Elle avait à peu près la même taille, le même poids et la même apparence qu'un dollar en argent, mais ce n'en était pas un. En tout cas, pas un dollar des Etats-Unis.

Bokker était ahuri. En tout cas, c'était bien une pièce de monnaie, autant qu'il puisse en juger, une pièce espagnole!

Il y avait une inscription dessus :

Carolus V
Hispan Et Ind Rex
MF 8

Oui, c'était bien une pièce espagnole. Bokker en avait vu une fois un fac-similé. Une pièce en argent de huit reals, l'équivalent d'un dollar américain. C'était une vieille pièce de l'espèce en usage dans les colonies américaines jusqu'à la Révolution, jusqu'à ce que la jeune république ait frappé sa propre monnaie — et conçu son propre dollar sur le modèle d'usage courant depuis les temps lointains des Pilgrim Fathers.

La pièce à présent dans la machine était une monnaie espagnole qui datait de l'Empereur Charles-Quint. C'est-à-dire qui se situait entre 1521 et 1556.

Et elle avait redonné la vie à Bokker... ou tout au moins un sursis. Cela ne suffisait naturellement pas. Il s'en fallait encore de près de huit

mille dollars américains, et cela ne signifiait sans doute que quelques minutes de plus d'une vie déjà perdue.

Pourtant...

Il porta les jetons au caissier. L'homme les ramassa et fit un signe aimable.

— « Vous avez eu de la chance, Monsieur, » lui dit-il. « Comment voulez-vous vos cent dollars? »

— « Un seul billet, » répondit Bokker.

Inutile de faire durer les choses, d'éluder l'échéance inéluctable.

Il prit le billet neuf qu'on lui tendait ; il s'approcha de la table à dés voisine et se fit une place entre une starlet d'Hollywood et un gros homme chauve qui transpirait. Les dés étaient de l'autre côté de la table, mais Bokker jeta son billet sur la ligne de « à venir ».

— « Sept, » chantonna le croupier.

L'homme aux dés perdit ainsi que la plupart des autres joueurs, sauf Bokker. Il avait seulement parié « à venir », et les dés avaient fait sept.

Le croupier râtissa rapidement le billet de cent dollars. A sa place, Bokker reçut une jolie pile de jetons de vingt-cinq dollars. Bokker ne les bougea pas.

Le joueur suivant prit les dés. Les mises affluèrent sur le tapis. Le joueur secoua les dés et les envoya à l'autre bout de la table pour les faire rebondir contre les bandes de caoutchouc.

— « Onze, nature, » chantonna le croupier, avec sa bonne humeur monotone.

Huit jetons vinrent encore s'ajouter à ceux de Bokker et le croupier lui dit :

— « Excusez-moi, Monsieur, mais deux cents dollars, c'est le maximum, sur la ligne.

Bokker cligna les paupières.

— « Oui, je sais. »

Il ramassa les seize jetons et en remit huit sur la ligne.

Le joueur lança les dés.

— « Neuf fait le point. »

Bokker misa les huit jetons qui lui restaient sur le « neuf ».

Les dés furent lancés.

— « Neuf, le gagnant. »

Bokker avait à présent neuf cents dollars. Moins de cinq minutes plus tôt, il n'avait... qu'une balle dans son pistolet.

Une petite étincelle s'alluma profondément en lui. Il ramassa ses jetons, n'en laissant que huit sur la ligne.

— « Sept, » fit le croupier, « sept, le gagnant. »

Quelques tours plus tard, Bokker eut les dés. Il avait devant lui mille huit cents dollars en jetons. Il en mit deux cents sur la ligne. Les dés firent quatre. Il mit deux cents dollars sur « à venir ». Il fit cinq. Il remit deux cents dollars sur « à venir ». Il fit six. Une quatrième série de huit jetons disparut.

Les dés sautèrent le sept et firent huit. Encore de l'argent ; neuf, encore deux cents dollars. Le dix sortit. Il misa deux cents dollars sur le quatre, autant sur le cinq, sur le six, le huit, le neuf et le dix.

L'étincelle d'espoir qui s'était allumée en lui devenait maintenant un brasier ardent, un feu grondant. Il comptait soigneusement ses jetons, il tenait registre de ses mises. En moins de dix minutes, il avait exactement huit mille dollars en jetons.

Il misa une dernière fois deux cents dollars, tira un sept et ramassa ses gains.

— « Je passe les dés, » dit-il.

Un murmure s'éleva autour de la table, murmure d'étonnement pour sa chance insolite, et d'admiration pour son courage de savoir s'arrêter au moment voulu.

Il ramassa tous ses jetons, en emplissant ses poches, y compris celle où était son pistolet. D'un pas raide, il alla au bureau du caissier et étala ses jetons.

— « Eh bien, eh bien, » fit le jovial caissier, « c'est vrai que vous avez la veine. »

Son entrain diminua en voyant la pile de jetons qui grossissait devant lui. Quand tout fut soigneusement aligné, il compta rapidement et poussa un sifflement.

— « Huit mille deux cents. »

— « Juste ce que je pensais, » dit Bokker.

— « La somme est importante, Monsieur, » dit le caissier. « Désirez-vous la déposer dans notre coffre? »

— « Donnez-moi deux cents dollars cash et une chèque de huit mille. »

— « Très bien, Monsieur. Bien que nous ayons ici un excellent système de surveillance, nous préférons réellement que nos invités n'aient pas trop d'argent sur eux, ou dans leur chambre. A quel nom le chèque? »

— « Faites-le au nom de Linda Molson. »

— « Linda Molson? » fit le caissier, surpris.

— « Oui, Molson, M-o-l-s-o-n. Linda Molson. »

Pendant que le caissier établissait un chèque, Bokker prit une enveloppe sur le bureau et écrivit l'adresse :

Miss Linda Molson
Hillcrest Towers
West Hollywood, Calif.

Quand le caissier lui tendit le chèque, Bokker le glissa dans l'enveloppe et la lui passa.

— « Auriez-vous l'amabilité de me timbrer ceci et de le poster pour moi? »

— « Avec plaisir, Monsieur... et bonne nuit ! »

Bokker traversa le casino, passant devant la table aux dés et les appa-

reils à sous. Il s'arrêta devant la dernière machine, celle à un dollar. Pendant qu'il jouait, quelqu'un était venu perdre deux dollars d'argent, car la pièce espagnole était maintenant la troisième dans la glissière. Encore trois ou quatre pièces et elle disparaîtrait dans le gouffre qui engloutissait les dollars en même temps que les espérances et les désespoirs de beaucoup de gens.

Il poursuivit son chemin jusqu'à la porte, sortit et traversa l'allée jusqu'au Cottage 70. Il ouvrit la porte et, à tâtons, trouva l'interrupteur et fit de la lumière.

Il entra — et s'immobilisa.

L'homme était assis dans le fauteuil moderne, à l'autre bout de la pièce, l'homme qui avait lancé à Bokker la pièce de huit, la pièce qui avait arraché Bokker au néant et l'avait rendu au monde.

— « Eh bien, » fit l'homme d'une voix sans timbre, « ce n'est pas ce soir que vous allez vous rendre dans le désert. »

— « Non ! » s'écria Bokker. « Non ! Je... ce n'est plus nécessaire. »

L'homme fit un geste d'approbation.

Bokker fit deux pas rapides.

— « Mais comment... comment pouvez-*vous* savoir? Je ne vous ai pas vu au casino. »

— « Vous étiez trop occupé... à gagner. »

— « La pièce que vous m'avez lancée, ce n'était pas un dollar d'argent, c'était une pièce de huit espagnole. »

— « Je sais, » dit tranquillement l'homme. « Je sais tout... ce qui vous concerne. »

Bokker le regarda abasourdi.

— « Vous saviez que j'avais perdu mon dernier dollar... vous saviez que j'allais me tuer? Et maintenant... maintenant, vous savez que j'ai tout regagné? »

— « Oui, huit mille... huit mille deux cents pour être exact. Oui, Mr. Bokker, je le sais. »

— « Vous connaissez même mon nom ! »

— « Charles Bokker. Vous êtes avocat à Hollywood, Californie. Vous avez perdu tout ce que vous possédiez. Vous avez perdu au poker, aux dés, au bridge et au baccara. Vous avez perdu aux courses, tout ce que vous aviez gagné, tout ce que vous aviez réussi à emprunter. Et finalement, vous avez levé le pied avec six mille dollars qui appartenaient à une cliente... »

— « Huit mille. »

— « Six mille que vous avez laissés aux mains des joueurs professionnels d'Hollywood. Et finalement, en désespoir de cause, vous avez pris les deux mille dollars qui restaient à votre cliente pour venir à Las Vegas — dans votre voiture encore impayée, sur laquelle il vous reste une traite en retard. Vous êtes venu à Las Vegas dans l'espoir dernier et insensé de vous refaire complètement et avec la ferme résolution de vous tuer si vous perdiez tout. C'est ce que vous étiez sur le point de

faire quand je vous ai remis cette pièce de huit, il y a moins d'une demi-heure. »

Sans force, Bokker s'approcha d'un fauteuil et s'y laissa tomber. Il s'humecta les lèvres.

— « Admettez-vous que je vous ai sauvé la vie, Mr. Bokker? » poursuivit ce visiteur insolite.

— « Oui... oui, » soupira Bokker. « Et même plus que la vie, même... ! »

— « Vous êtes en mesure de rembourser l'argent que vous aviez volé, Il ne vous restera que deux cents dollars en poche, mais vous avez encore votre vie... et vous avez pris une leçon. Vous ne jouerez jamais plus. »

— « Pas même un sou ! » s'écria Bokker avec ferveur. « C'est fini. Je ne toucherai plus ni cartes ni dés jusqu'à ma mort ! »

L'étranger approuva de la tête.

— « Et maintenant, Mr. Bokker, puisque vous me devez la vie... puisque j'ai rendu tout cela possible, ne pensez-vous pas que vous me devez bien... une faveur? »

Bokker eut un frisson. Il voulut se lever, mais retomba dans son fauteuil. Les yeux sombres de l'homme semblaient brûler ceux de Bokker. Son long nez parraissait plus busqué, ses traits aigus et sombres lui conféraient presque l'air d'une bête de proie. Bokker éprouva une vague de crainte.

— « Oui, » admit-il, « je vous dois la vie. »

— « Et cette faveur? Vous êtes prêt à faire... ce que je vous demanderai? »

Bokker mit du temps à répondre, mais il finit par affirmer :

— « Tout ce que vous souhaiterez. »

— « Bon ! C'est tout ce que je voulais, votre promesse ! »

Bokker posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres depuis quelques minutes :

—« Qui êtes-vous? Comment... comment avez-vous appris tous ces détails à mon sujet? »

— « Qui je suis? » L'homme haussa les épaules. « C'est un nom que vous voulez. Très bien, disons que je m'appelle Stephen White. Je sais... mon physique ne correspond pas au nom. Je suis espagnol. Peut-être me suis-je appelé autrefois Esteban Blanco. En anglais, cela fait Stephen White. Vous m'avez demandé un nom, autant celui là qu'un autre. »

— « White, Blanco, Smith ou Jones, j'imagine que cela ne fait rien, au fond. Mais je n'arrive pas à comprendre comment vous avez pu savoir toutes ces choses... »

— « Pas pour le moment. Plus tard, peut-être... Gurney, Kenneth Gurney. Il est à la Casa Mañana. » L'homme qui se faisait appeler Stephen White se leva. « Allez donc le voir. »

— « C'est ça, la faveur que vous demandez? A quel sujet dois-je le voir? »

— « Il a une difficulté. »

— « De quel ordre? »

— « Cela dépend entièrement de vous, Bokker. »

— « C'est un problème d'ordre juridique? »

— « Allez voir Gurney, c'est tout ce que je vous demande. Je ne peux vous en dire davantage. »

White se rendit à la porte et l'ouvrit. Bokker se dressa en protestant.

— « Attendez une minute. Je ne peux pas me permettre de faire intrusion chez cet homme. Qu'est-ce qui vous dit qu'il me recevra? Que dois-je faire? Attendez... »

White se contenta de sourire et sortit. Bokker contempla un instant la porte ouverte, puis il s'en approcha vivement. Il sortit à son tour, à la recherche du mystérieux Stephen White, mais, comme la première fois, l'homme avait disparu. Un frisson glacé parcourut l'échine de Bokker. Il poussa un gémissement étouffé et rentra dans sa chambre.

Kenneth Gurney. Ce nom ne lui disait rien.

Bon. Autant en finir avec cette histoire. Il fit demi-tour, ressortit et ferma la porte. Il monta en voiture, enfila l'allée courbe et s'engagea sur la route. A droite et à gauche de la vaste chaussée s'élevaient d'immenses et fantastiques hôtels-casinos. C'était là que, dans un luxe inégalé même dans les décors de cinéma, les gens venaient jouer. Et ils perdaient, bien entendu, puisque tous les casinos prospéraient. Seulement les gens perdaient leur argent — et parfois leur vie — aussi plaisamment qu'il est possible.

Le service était raffiné. Les chambres d'hôtels étaient vastes et meublées des plus belles fabrications de Grand Rapids. Les restaurants servaient les mets les plus recherchés, offraient les orchestres les plus réputés et payaient à prix d'or les artistes les plus connus.

El Casa Mañana — « La maison de demain » selon une langue espagnole en usage uniquement en Californie et au Nevada — se trouvait à un kilomètre sur la route, vers le bas de Las Vegas. Elle s'élevait du côté nord de la route et occupait, avec son casino principal, ses salles de restaurants, ses bungalows et son parc coupé d'allées, à peu près quatre hectares de ce qui naguère encore était un désert aride. Ce n'était plus le désert. Il y avait des pelouses vertes partout et des fleurs à profusion ; il y avait une grande piscine devant l'hôtel-casino. Des jets d'eau jaillissaient devant une sculpture, et l'eau ruisselait sur des rocailles.

Bokker gara sa voiture et pénétra dans le bâtiment principal. Le casino s'ouvrait à la gauche du hall ; à droite se trouvait l'immense salle du restaurant principal. Bokker s'approcha du bureau où un homme, en habit impeccable, examinait son registre, dans l'espoir de découvrir encore un appartement inoccupé, bien qu'il sût pertinemment que El Casa Mañana n'avait rien de libre pour le moment.

— « Mr. Kenneth Gurney? » demanda Bokker.

— « 4-D. Ayez l'obligeance de vous servir du téléphone intérieur, » répondit l'employé sans même lever la tête.

Il y avait une série d'appareils téléphoniques de l'autre côté du hall, près du banc où les chasseurs attendaient qu'on les demande.

Bokker n'alla pas téléphoner. Au contraire, il fit demi-tour. Dehors, il s'engagea sur une allée semi-circulaire derrière le bâtiment principal, Il coupa une avenue et se trouva sur une allée semi-circulaire, où il découvrit le bungalow 4-D.

Il y avait de la lumière à l'intérieur, mais les stores et les jalousies étaient baissés. Il y avait également une lampe près de la porte. Bokker appuya sur un bouton qui déclencha le carillon. Une voix cria : « Qui est là? »

Bokker actionna de nouveau le carillon. La voix se fit coléreuse, et la porte s'ouvrit. Un gros homme d'environ trente-cinq ans jeta à Bokker :

— « Alors? »

— « Mr. Gurney? »

— « Oui, mais je ne crois pas vous connaître. »

— « Non. C'est Mr. Stephen White qui m'a dit de vous voir... »

— « Pour quoi faire? »

— « C'est assez confidentiel. Si cela ne vous fait rien... »

— « Je suis occupé, » grommela Gurney. « Et je ne connais pas de Stephen White. »

— « C'est un homme assez grand, le teint foncé, avec un... un assez grand nez. Il est espagnol. »

— « Je ne connais pas un seul foutu Espagnol, » grogna Gurney. « Vous venez pour me vendre quelque chose? »

— « Non. Je... »

— « Une assurance? Sûrement pas un abonnement à un magazine...? »

— « Non, Mr. Gurney, je ne vends rien. Il se trouve que je suis avocat... »

— « Un homme de loi ! » hurla Gurney. « Alors, c'est comme ça ! J'en ai ma claque de ce... »

— « Quelques minutes, » fit vivement Bokker, « c'est tout ce qu'il me faut. White m'a dit que vous étiez en difficulté et il a suggéré... »

— « Oui, j'ai effectivement des difficultés, ce sont précisément ces saletés d'avocats qui fourrent toujours leur nez dans les affaires des gens. *Le voilà,* mon problème, et voici ma façon de le résoudre... »

Son poing se détendit soudain et frappa Bokker à la pointe du menton. Bokker chancela, se prit le talon dans le paillasson et tomba à la renverse. La chute fut brutale, mais pas assez pour l'empêcher de se relever rapidement. Cependant la porte de la chambre de Gurney s'était violemment refermée.

Bokker regarda la porte. Non, ce n'était pas le moment d'insister. Laisser à Gurney le temps de se calmer et revenir à la charge. Par un angle peut-être moins direct. Avec de la subtilité.

Il fit demi-tour et se massa doucement la mâchoire en retournant vers l'hôtel-casino. La peau n'était pas entamée, mais le coup avait été rude et Bokker en aurait la joue enflée.

Il rentra dans le hall de l'hôtel, se dirigea vers le restaurant et s'immobilisa. Linda Molson sortait de la salle et venait vers lui. Linda Molson à qui Boker avait volé huit mille dollars.

Bien entendu, elle le vit.

— « Charles ! » fit-elle. « Charles... »

— « Linda... »

L'éclat qu'avaient pris ses yeux quand elle l'avait reconnu s'éteignit rapidement. Son front lisse se plissa.

— « Je... je ne m'attendais pas à vous revoir. »

— « Linda, » fit ardemment Bokker, « il faut que je vous parle. »

— « Avons-nous encore quelque chose à nous dire? Après ce que vous avez fait... »

Il la prit par le bras et la tira de côté.

— « Je vous ai remboursée, Linda. Huit mille dollars. Il y a moins d'une demi-heure, je les ai mis sous enveloppe et postés à votre adresse. Un chèque de huit mille dollars. »

— « Un chèque, » fit-elle ironiquement.

Il fit la grimace.

— « Je mérite cela. Mais ce n'est pas mon chèque personnel. Il a été établi par le caissier de El Llano Casa. J'y ai gagné huit mille dollars ce soir, et je lui ai dit de faire le chèque à votre nom. » Il vit qu'elle continuait à ne pas le croire et il lui serra fortement le bras. « Venez avec moi à El Llano Casa. Peut-être la lettre n'a-t-elle pas encore été postée. Je vous la remettrai et alors vous saurez... »

Linda Molson hocha négativement la tête.

— « Pas maintenant. J'ai rendez-vous ici. »

— « Il n'y en a que pour quelques minutes ! Je vous ramène tout de suite ! » Il hésita et ajouta d'un ton implorant : « Je vous en prie. »

Sa sincérité évidente commençait à avoir de l'effet. Elle *désirait* le croire.

— « Très bien. Mais laissez-moi d'abord prévenir Ken que j'arriverai quelques minutes en retard. »

Ce nom ne lui dit rien sur le moment, et elle se dirigeait déjà vers les téléphones quand Bokker la suivit en poussant une exclamation. Il la rattrapa au moment où elle prenait un appareil.

— « La chambre de Mr. Kenneth Gurney, » demanda-t-elle en souriant à Bokker.

— « Qui est-ce Kenneth Gurney? » demanda Bokker.

Elle n'eut pas le temps de lui répondre. Evidemment, Kenneth Gurney avait décroché l'appareil au bout du fil. Linda lui dit :

— « Ken? Je m'excuse, mais je serai quelques minutes en retard. Pas plus d'un quart d'heure... » Elle se tut un instant, puis elle ajouta : « Bonsoir chéri ! »

Elle raccrocha.

— « Je vais épouser Ken. C'est pour cela que je suis ici, » dit-elle.

Un froid pénétra Bokker.

— « Ma voiture est dehors, » dit-il bêtement. Il la prit par le coude et l'entraîna vers la porte.

Ils roulaient sur la route vers El Llano Casa quand il lui posa la question :

— « Quand? «

Elle savait fort bien de quoi il parlait, mais elle demanda quand même :

— « Quand, quoi? »

— « Quand épousez-vous Gurney? »

— « Demain matin, » répondit-elle après une brève hésitation.

— « Qui est Kenneth Gurney? Que fait-il? »

Il la regarda en coin et vit qu'elle fronçait les sourcils.

— « Je ne sais pas s'il fait *quoi que ce soit* de particulier. Il... il a de l'argent. » Elle s'interrompit encore une fois. « Il s'intéresse aux sports. »

Et alors, Bokker se souvint. Kenneth Gurney était un nom qu'il avait déjà entendu prononcer. Vaguement, maintenant qu'il y réfléchissait, mais un nom qui revenait de temps à autre dans les milieux où avait évolué Bokker les derniers temps. Ken Gurney. Jamais Kenneth Gurney, mais simplement Ken Gurney.

Il jouait, mais ce n'était pas exactement un joueur professionnel. Il n'était pas non plus bookmaker, au sens courant du terme. Cependant, il prenait les paris des bookies. Quand ils avaient trop d'argent sur un certain cheval, ou sur un match de football ou de boxe, ils le répartissaient. C'était Ken Gurney qui prenait l'argent. Où il le plaçait lui-même ? Ken Gurney était le seul à le savoir.

Un sportsman? Oui, il suivait tous les événements sportifs. Il se trouvait généralement parmi le public quand une équipe favorite de basket avait de la déveine et perdait contre un adversaire sous-estimé. Il avait un fauteuil de ring quand le favori à quatre contre un se faisait descendre par un boxeur de second ordre, et il était presque toujours au pesage quand un cheval qui n'avait fourni que de mauvaises courses pendant toute la saison se réveillait soudain, gagnait un parcours et rapportait aux environs de soixante-quatre dollars gagnant. On pouvait donc dire que Ken Gurney était un sportsman.

Et Linda Molson allait épouser Ken Gurney.

Les lumières de El Llano Casa foncèrent vers la voiture de Bokker. Il virait déjà dans le parking quand Linda reprit la parole :

— « *Je l'aime !* »

— « Bien sûr. Autrement vous ne l'épouseriez pas. »

Il plaça la voiture dans un espace vide, coupa le courant. Elle lui prit le bras.

— « Vous êtes en colère ! »

— « De quel droit serais-je en colère ? » demanda-t-il durement. « Je vous ai volé votre argent... vous vous rappelez ? J'ai détourné les fonds que vous m'aviez confiés. Je... je les ai perdus au jeu. Vous aviez toutes les raisons du monde de me mépriser. Vous auriez pu me faire

radier du barreau et me faire mettre en prison. Naturellement, j'ai cherché à gagner du temps : je vous ai raconté des tas de mensonges. Je n'avais pas encore reçu l'argent, la vente n'avait pas eu lieu. L'enregistrement nous faisait des difficultés. Des mensonges, Linda. J'ai volé votre argent et je l'ai perdu au jeu. »

Il ouvrit la porte de la voiture et descendit.

Elle descendit de son côté et marcha la tête basse, vers l'entrée principale du vaste hôtel-casino. Il ouvrit d'une poussée la lourde porte de verre et la suivit dans le hall.

Le bruit de la salle de jeux, à droite, n'attira pas Bokker. Il alla directement au bureau du caissier.

— « Est-ce que le courrier du soir a déjà quitté l'hôtel ? » demanda-t-il à l'homme préposé au comptoir.

— « Il y a à peine quelques minutes. »

Bokker lança un coup d'œil à Linda et vit un nouvel éclair de soupçon dans ses yeux.

— « Il y a une demi-heure, » dit-il sèchement au caissier, « j'ai changé pour huit mille dollars de jetons. Je vous ai demandé d'établir un chèque. »

— « Oui. »

— « A quel ordre avez-vous fait le chèque ? »

L'homme pinça les lèvres avec une lenteur exaspérante.

— « Comment vous appelez-vous, monsieur ? »

— « Bokker, B-o-k-k-e-r. »

L'homme prit un registre et consulta une page.

— « Ah ! oui, Mr. Bokker. »

— « A quel nom avez-vous fait le chèque ? »

L'homme pinça de nouveau les lèvres, regarda Linda, puis Bokker.

— « Je ne comprends pas. Vous êtes bien Mr. Bokker, non ? »

— « Bien sûr que si ! Ça vous arrive tellement souvent de faire des chèques de huit mille dollars ? »

La colère de Bokker demeura sans effet sur le caissier prudent et soupçonneux.

— « Que désirez-vous exactement, Mr. Bokker ? »

— « Je désire que vous me disiez à l'ordre de qui vous avez établi ce chèque de huit mille dollars. Je ne suis pas en train de vous jouer un tour. Je souhaite simplement que cette jeune personne entende ce nom. »

L'homme hésita, puis il baissa les yeux sur son registre.

— « Je pense que c'est possible. Hum... j'ai fait un chèque de huit mille dollars à l'ordre de Linda Molson. »

Bokker, qui examinait Linda, vit ses yeux s'illuminer.

— « Et qu'est-ce que j'ai fait du chèque quand vous l'avez eu établi ? »

Le caissier redevint soupçonneux.

— « Je ne peux vraiment pas vous le dire, monsieur. J'ai fait le chèque et je vous l'ai remis. »

— « Mais vous m'avez vu le mettre sous enveloppe et écrire l'adresse. Ensuite, je vous l'ai donné. Je vous ai même demandé de la timbrer pour moi, et de poster la lettre. »

— « Oui, Mr. Bokker, mais comprenez que je ne peux pas garantir que vous avez bien mis le chèque dans l'enveloppe. Vous *avez eu l'air* de... »

— « Voici Miss Molson elle-même, » fit sauvagement Bokker. « Je veux qu'elle sache que je lui ai posté un chèque de huit mille dollars. »

— « Mr. Bokker, » reprit l'homme avec une patience infinie, « j'ai établi un chèque de huit mille dollars à l'ordre de Miss Linda Molson. Cela, je peux le certifier. Mais je ne peux pas jurer que l'enveloppe que j'ai postée pour vous ait réellement renfermé le chèque. »

— « Charles, je vous crois, » fit Linda.

Bokker, en se détournant du bureau, faillit se heurter au soi-disant Stephen White. Les yeux de ce dernier étaient braqués sur Linda.

Il déclara :

— « Mr. Bokker vous a dit la vérité. Il vous a bien envoyé le chèque. »

Linda eut une réaction de surprise.

— « Mais... mais... je vous remercie. Je n'en doutais pas. »

Bokker, encore irrité de son entretien avec le caissier, fit les présentations :

— « Linda, je vous présente Mr. White. Mr. White, Miss... »

— « Molson, » murmura Stephen White. « J'étais sur le point de vous rendre visite, Miss Molson. »

Ils étaient presque à la porte quand White fit cette déclaration surprenante. Linda s'arrêta court.

— « Pourquoi diable me rendriez-*vous* visite ? Je ne vous connais pas. »

— « J'avais l'intention de vous conseiller de ne pas épouser Ken Gurney. »

Linda en eut le souffle coupé. Elle fixa un instant l'inconnu au teint sombre, puis elle porta un regard accusateur sur Bokker.

— « Qu'est-ce que cela veut dire, Charles ? C'est encore un de vos tours ? »

— « Non ! Non, Linda. Je n'y suis pour rien. » Il se tourna farouchement vers l'homme responsable du fait qu'il était encore en vie. « Ne vous mêlez pas de ceci. Vous ne faites qu'aggraver la situation. »

L'homme hocha la tête. Il s'adressa à Linda d'un ton ferme, mais courtois :

— « Ken Gurney est venu à Las Vegas pour commetre un meurtre. Sa demande en mariage n'est qu'un à-côté de son but essentiel. Un alibi... en quelque sorte. »

Linda Molson soupira. Elle lança à l'homme sombre un dernier regard courroucé, en fit autant pour Bokker, puis, virevoltant, elle ouvrit la lourde porte de verre et sortit de l'hôtel-casino. Bokker courut derrière elle et l'aurait rattrapée si un taxi ne s'était pas trouvé devant

l'hôtel, la portière ouverte. Linda fonça dans le taxi et en claqua la porte au nez de Bokker quand il se précipita vers elle.

— « Linda ! » cria-t-il, « attendez !... »

Le taxi s'éloigna en grondant, et ce fut alors que Bokker s'aperçut qu'il y avait un homme sur le siège arrière, près de Linda Molson.

Il enfila en courant l'allée vers le parking. Il entendit des pas derrière lui et, en se retournant, vit que Stephen White était sur ses talons.

Bokker, pris de colère, fonça sur sa voiture, ouvrit brusquement la porte et mit le contact. Le moteur ne partit pas, et White eut le temps de faire le tour et de monter à côté de Bokker.

— « Vous n'en avez pas encore assez fait ? » lui demanda amèrement Bokker.

— « Je m'excuse. Mais j'ai senti que c'était nécessaire. »

— « Vous venez de me faire perdre la faible chance que j'aurais pu avoir. »

— « Une chance ? Et quelle chance aviez-vous il y a une heure ? » White hésita, puis il ajouta : « Je dois vous rappeler que vous seriez mort à présent si je n'étais pas venu à votre secours. »

Le moteur démarra, et Bokker fit marche arrière pour se dégager. Il mit en première et fonça sur la grand-route de Las Vegas.

Ils ne se parlèrent pas avant que Bokker ait arrêté la voiture dans le parking d'El Casa Mañana. Bokker descendit de voiture et lança un coup d'œil interrogateur à White, qui hocha la tête.

— « Je vais attendre. »

Bokker longea le bâtiment principal et tourna dans l'allée où il retrouva le bungalow de Ken Gurney. Il y avait de la lumière à l'intérieur, et Bokker appuya sur le bouton. La porte s'ouvrit brusquement et Ken Gurney, en pantalon gris et veste de couleur criarde, le regarda avec ahurissement.

— « Alors vous n'en avez pas eu assez ? » fit-il méchamment.

Bokker fit un geste d'impatience.

— « Linda est ici? »

— « Linda ? Vous connaissez Linda Molson ? » fit Gurney, soupçonneux.

— « Je m'appelle Charles Bokker. Linda ne vous a pas parlé de moi ? »

— « Elle aurait dû m'en parler, peut-être ? Vous êtes un de ses anciens amis ? »

Cela donnait à réfléchir. Elle n'avait pas parlé de lui à son fiancé. Elle n'avait pas dit à l'homme qu'elle allait épouser que son homme d'affaires lui avait détourné huit mille dollars.

Bokker s'en sentit tout réchauffé. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur par-dessus l'épaule de Gurney. Ce dernier tendit le bras pour lui barrer le passage.

— « Une minute, mon vieux ! Pas trop de curiosité. Linda et moi, nous nous marions demain matin et... »

— « Non, vous n'allez pas vous marier ! » affirma Bokker.

— « Qui est-ce qui le dit ? »

— « Moi. »

Gurney montra les dents en un rictus de loup.

— « Combien ça fait de temps que je vous ai collé un pain sur la gueule ? Eh bien, rien que pour que vous ne... »

Il décocha brusquement un coup de poing au visage de Bokker, mais ce dernier s'y attendait et esquiva facilement. Il enfonça son poing dans l'estomac de Gurney qui se plia en deux, le souffle coupé. Mais Bokker ne profita pas de son avantage. Il se faufila dans l'appartement.

D'un regard rapide, il s'assura que Linda n'y était pas. Il ouvrit la porte de la salle de bains. Elle était vide. Il se retourna pour faire face à Gurney, qui avait un pistolet à la main.

— « Vous l'avez cherché, » dit Gurney, d'une voix rauque.

Bokker leva la main.

— « Attendez... cet homme que vous êtes venu tuer à Las Vegas... est-il au courant en ce qui concerne Linda ? »

— « Comment ? » fit Gurney, les yeux brillants.

— « J'étais avec Linda à El Llano Casa, » dit vivement Bokker. « Nous nous sommes disputés et elle s'est sauvée. Elle est montée dans un taxi. J'ai vu qu'il y avait un homme avec elle dans la voiture. »

— « De quoi avait-il l'air ? »

— « Je l'ai à peine vu. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a le visage mince et les cheveux en brosse... »

— « C'est Palogus ! » Gurney hésita, puis, le front plissé, il lâcha : « Il a pris Linda ! »

Le téléphone sonna. Gurney sursauta, fit un pas en avant, puis s'immobilisa : « Au diable ! »

Le téléphone continua à sonner. Bokker s'écria :

— « C'est peut-être au sujet de Linda. »

— « Exact. Mais je ne donnerai pas à ce mec la satisfaction de me faire marcher. »

Il alla au placard, y prit deux valises et les jeta par terre. Il se pencha et les ouvrit.

— « Je me débine d'ici. »

Sidéré, Bokker se précipita sur le téléphone. Gurney se redressa brusquement.

— « Hé, vous !... » dit-il, mais il était trop tard.

Bokker avait pris l'écouteur.

— « Oui ? »

— « Gurney, » fit une voix brutale, « j'ai ta môme. »

Gurney arracha le téléphone des mains de Bokker.

— « Très bien, Palogus, » gronda-t-il. « Qu'est-ce que tu proposes ? » Il écouta, les yeux mi-clos, puis il ricana : « Elle ne vaut pas ça pour moi. Tu peux aller te faire... »

Il aurait achevé sa phrase si à ce moment précis Bokker ne l'avait pas frappé durement, sur le côté de la tête. Le pistolet échappa de la main de Gurney qui alla s'aplatir contre le mur et glissa par terre, où il resta

assis, trop groggy pour se relever. Bokker reprit le téléphone qui se balançait au bout du fil et le porta à son oreille.

— « Vas-y, Palogus ! » dit-il froidement.

Mais Palogus s'était rendu compte qu'il y avait maintenant deux voix différentes.

— « Qui est à l'appareil ? » demanda-t-il.

— « Je m'appelle Charles Bokker. Linda peut vous dire qui je suis. » Il y eut un instant de silence, puis la voix reprit :

— « Qu'est-ce qu'il a, Gurney ? »

— « Il ne se sent pas très bien. »

— « Bon. Ecoutez, parce que je ne vous le dirai qu'une fois. Je veux Gurney. Je m'en fiche qu'il vienne de lui-même ou que ce soit vous qui me l'ameniez, mais je le veux. A quatre milles et demi à l'ouest de l'endroit où vous êtes actuellement, il y a une route au nord à travers le désert. Suivez-la sur cinq milles et demi. Là, descendez et prenez à droite, à pied. Et tâchez de ne pas être plus de deux. Compris ? Je vous attends dans vingt minutes. Dans vingt-cinq minutes, Linda Molson sera morte. »

Il y eut un déclic et le téléphone se tut. Bokker raccrocha et trouva Gurney en train de se relever. Bokker l'attrapa et l'aida à se remettre debout.

— « Nous allons retrouver Linda, » dit-il.

Gurney voulut faire un signe négatif, mais il était encore trop faible. Bokker le prit par le bras et le poussa vers la porte. Ils avaient franchi une cinquantaine de mètres quand la fraîcheur du soir parut ranimer soudain Gurney.

Il lutta pour dégager son bras. Bokker le lâcha et lui enfonça son 7,65 dans le dos.

— « Avancez, » lui dit-il.

— « Palogus va me tuer, » s'écria pathétiquement Gurney. « Il n'a enlevé Linda que pour me forcer à aller le retrouver. »

— « Et il a réussi, parce que vous y allez. »

Gurney s'immobilisa.

— « Je n'y vais pas. »

— « Vous pouvez mourir dans une demi-heure, » fit Bokker, menaçant, « ou vous pouvez aussi mourir tout de suite. Je vous donne trois secondes pour vous décider. Une... deux... »

Gurney se remit en marche.

Ils parvinrent à la voiture de Bokker. Là, Bokker se trouva devant une difficulté : quelques minutes auparavant, il avait laissé White dans la voiture. Il avait compté sur lui soit pour conduire, soit pour tenir en respect Gurney, pendant que lui, Bokker, conduirait. Mais White n'était nulle part en vue.

— « C'est vous qui allez conduire, » dit Bokker en inspirant profondément l'air. « Et je vous surveille à tout instant. Alors, pas de bêtises ! »

Il força Gurney à monter du côté du passager, puis à se glisser der-

rière le volant. Alors, il monta à son tour, Gurney démarra et sortit du parking en marche arrière.

— « Où on va ? »

— « A l'ouest. »

Gurney quitta lentement le terrain de l'hôtel et prit la Nationale 91. Ils roulèrent en souplesse. Gurney ne quittait pas la route des yeux. Bokker braquait fermement son arme vers Gurney. Il lui dit :

— « Vous êtes venu à Las Vegas dans le dessein de tuer Palogus, n'est-ce pas ? »

Gurney montra les dents sans quitter la route des yeux.

— « Qu'est-ce que vous feriez à un type qui vous aurait barboté cent mille dollars ? J'ai mis trois mois à préparer le coup, en plaçant des petits paris dans tous le pays pour que personne ne se doute de rien. J'ai parié soixante-quinze mille dollars et j'en ai versé vingt-cinq mille à Palogus pour que son boxeur se fasse descendre. »

— « Et il ne s'est pas fait descendre ? »

— « Il a annihilé mon tocard à trois contre un au deuxième round. J'ai perdu cent mille dollars... et j'aurais dû en récolter deux cent mille net après avoir payé tout mon monde. »

— « Alors vous êtes venu ici pour supprimer Palogus. Quant à Linda Molson — elle n'est pour vous qu'un alibi. Vous n'en êtes pas amoureux. »

— « L'amour, » ricana Gurney. « Linda est une chic môme. Elle a un peu de fric à elle et elle est pas mal. » Gurney regarda enfin de côté vers Bokker. « Alors, vous, vous avez le béguin ! C'est bon. Permettez-que j'arrête la bagnole. Je descends. Et Linda est toute à vous. »

— « Morte ? » cria Bokker.

— « Palogus ne la tuera pas. C'est un Grec... un sentimental. Il se figure que je vais risquer ma peau pour la délivrer. Un homme qui a des idées pareilles ne va sûrement pas tuer une femme. Surtout une jolie fille. »

Bokker remarqua à voix basse :

— « Il y a une heure, *moi,* j'étais sur le point de me suicider... »

— « Quoi ? » fit Gurney.

— « J'avais détourné des fonds à Linda... huit mille dollars. Je les ai perdus au jeu... aux mains de types de votre espèce, Gurney. Probable que vous, vous avez même indirectement touché une partie de cet argent. Je suis avocat. Linda aurait pu me faire radier et emprisonner. Elle ne l'a pas fait. »

— « C'est donc cela, la reconnaissance ! D'accord, *vous* lui devez bien quelque chose. Allez-y, voyez Palogus vous-même et délivrez la belle Linda. »

— « Ralentissez ! Il doit y avoir une route quelque part... Tenez, là, tournez à droite. »

La route n'était guère qu'une piste qui se perdait en sinuant dans le désert. Il devait y avoir pas mal de temps qu'un prospecteur avait creusé

les premières ornières dans le sol vierge du désert et, en les utilisant périodiquement, il leur avait conféré la dignité de « route ».

Gurney freina, vira et la décapotable se mit à cahoter.

— « Continuez à rouler, » commanda Bokker. Il appuya le canon de son arme contre le flanc de Gurney. « Et ne vous figurez pas que j'hésiterai à vous tuer si vous tentez quoi que ce soit. Palogus vous prendra mort ou vif. Il préférera probablement vous avoir déjà mort ! »

Les dents de Gurney grincèrent. Son esprit devait certainement s'activer à trouver le moyen de s'en tirer. Mais le pistolet le forçait à continuer.

Le chemin grimpa une petite éminence et redescendit abruptement de l'autre côté. Au bout d'un moment, Bokker aperçut une lumière sur la droite et enfonça davantage son arme dans les côtes de Gurney.

— « C'est assez loin comme ça. »

Gurney arrêta la voiture. Bokker descendit et attendit que Gurney en fasse autant. Gurney contempla la lumière, à quatre cents mètres de la route.

— « Il nous a vus arriver. Vous n'allez tout de même pas aller vous exposer comme un pigeon ? »

— « Les vingt minutes qu'il m'a accordées sont presque écoulées. En route. » Il agita son pistolet. Gurney hésita.

— « Palogus ne sera pas seul, au cas où vous auriez l'idée idiote de le braquer le premier. »

— « Marchez ! En vitesse ! »

Les phares de la voiture étaient restés allumés, mais Bokker ne cherchait nullement à se cacher. Il ne pensait qu'à une chose : livrer Gurney à Palogus en échange de Linda Molson. Après, cela ne le regardait plus.

Le sable était mou et lourd, et il était pénible d'avancer, mais Bokker se maintenait derrière Gurney et lui plantait son revolver dans les reins dès qu'il ralentissait.

Ils approchèrent de la cabane en brique sèche et Bokker vit une voiture garée tout près. Il y avait de la lumière dans la cabane, mais pas le moindre signe de vie. Jusqu'au moment où un homme se leva de derrière un palmier rabougri et cria :

— « Jetez votre arme... droit devant vous ! »

— « Faites pas ça ! » cria Gurney.

De la baraque une voix lança :

— « Je vous braque d'ici... avec un fusil ! »

Bokker leva son automatique de façon à ce que la lune l'éclaire. Puis il le lança dans la direction de l'homme qui se tenait près du palmier. L'arme tomba aux pieds de l'homme. Il la ramassa et s'avança.

— « Les mains en l'air, » commanda-t-il.

— « On est foutus, maintenant, » geignit Gurney.

— « En l'air ! » répéta l'homme en s'approchant.

Bokker avait déjà levé les mains. Celles de Gurney montèrent plus

lentement. L'homme arriva, fouilla rapidement Bokker, puis en fit autant pour Gurney.

— « Rien sur eux, » cria-t-il à Palogus.

Un homme se montra dans l'encadrement de la porte de la cabane, un fusil entre les mains.

— « Avancez, » ordonna-t-il.

Bokker et Gurney baissèrent les bras et allèrent jusqu'à la baraque. Palogus, un homme au teint foncé, trapu, d'une quarantaine d'années, s'écarta pour les laisser passer. L'endroit était lamentablement meublé, d'une paire de couchettes, d'un poêle en tôle, d'une table et de quelques chaises dont deux étaient brisées.

Linda Molson était assise sur une chaise, les poignets liés, un mouchoir en bâillon sur la bouche. Bokker poussa une exclamation et s'approcha de Linda. Il lui ôta son bâillon.

— « Charles ! » dit-elle d'une voix reconnaissante. Puis elle porta sur Gurney un regard embrouillé, chargé de doute.

— « Vous n'aviez pas le droit de m'entraîner dans cette aventure, » fit Gurney, amer et accusateur.

Palogus et l'autre homme entrèrent à leur tour.

— « Ce n'est pas *moi* qui t'ai fait venir à Las Vegas, Gurney. »

— « Je suis venu ici pour me marier. »

— « Ouais ? Raconte ça à la môme, Ken. »

Linda Molson lança à Gurney un regard implorant.

— « C'est vrai, Ken ? C'est la *seule* raison de votre venue à Las Vegas ? »

Gurney regarda Bokker avec fureur.

— « C'est vous qui lui avez collé ces idées. Vous en êtes vous-même amoureux. » Il se tourna vers Linda. « C'est un avocat marron, Linda. Vous ne pouvez pas croire un mot de ce qu'il dit. »

— « Linda sait ce que je suis, » fit tranquillement Bokker. « En effet, j'ai été tout ce que vous dites. »

— « Mais vous êtes venu ici, » dit Linda avec une lueur nouvelle dans les yeux. « Même si vous deviez y trouver la mort. »

Bokker ne dit rien. Il se tourna à demi vers Palogus.

— « Vous m'avez dit que vous la laisseriez partir. »

— « Bien sûr que je l'ai dit. » Il eut un sourire torve. « Mais tâchez de comprendre mon point de vue. C'est moi ou Gurney. Et si c'est Gurney, je ne peux laisser derrière moi des témoins qui pourraient me dénoncer par la suite. »

— « Je vous l'avais bien dit ! » s'écria Gurney.

Au dehors, une voix cria :

— « Ho ! La maison ! »

Palogus et son garde-du-corps bondirent à la porte, l'arme braquée. Bokker esquissa un mouvement dans la direction de Palogus, mais ce dernier pivota juste à temps et lui planta le canon de son fusil dans l'estomac.

— « Reculez ! Alors vous vous êtes fait suivre par les flics ! »

— « Non ! » s'écria Bokker. « Je n'en avais pas le temps, et de toute façon je ne l'aurais pas fait à cause de... » Son regard se porta sur Linda.

Palogus surveilla la porte, mais en gardant un œil sur Bokker.

— « On va régler ça plus tard. » Il cria au dehors : « Qui est là ? »

La voix s'éleva à nouveau, au dehors, et Bokker la reconnut :

— « Je suis un étranger, » fit la voix de Stephen White. « Et je crains de m'être perdu. »

L'homme de Palogus qui scrutait le désert sous la lune, dit sans se retourner :

— « C'est un homme seul, chef. »

— « Avancez, » cria Palogus.

Le sable crissa sous des pas, et la silhouette de Stephen White se découpa dans la lumière que projetait au dehors la porte de la cabane. Il s'avança vers le seuil et s'arrêta à quelques pas.

— « Très bien, Monsieur, » dit Palogus. « Les mains en l'air, et entrez. »

Celui qui se faisait appeler Stephen White déclara :

— « Je n'y tiens pas. » Il fit une pause, puis reprit : « Bokker... ».

— « Je suis ici, » répondit Bokker.

— « Je ne peux pas vous venir en aide. Tout dépend de vous... »

Palogus, pris d'une colère subite, tourna complètement le dos à Bokker pour défier l'homme qui était dehors. Son fusil se leva... et Bokker frappa.

C'était un coup pénible, un coup de judo, du tranchant de la main au bas du cou de Palogus. Ce dernier poussa un gémissement de douleur et chancela. Son fusil lui échappa des mains.

L'homme de Palogus, pivotant, vit Bokker qui bondissait vers lui. Son pistolet se braqua et gronda... Bokker eut l'impression qu'on lui brûlait le flanc gauche au fer rouge, mais son élan le servit. Il frappa de nouveau du tranchant de la main, cette fois droit à la gorge du garde-du-corps.

Le coup porta et le cri de l'homme s'étouffa dans un gargouillis. Il tituba en arrière. Bokker, le souffle coupé par la douleur, arracha le pistolet des mains de l'homme — et se retourna face à Gurney.

Celui-ci, qui était entré en action aussitôt après Bokker, s'était emparé du fusil de Palogus. Il le tenait en mains à présent et se relevait quand Bokker le menaça de l'arme qu'il venait de conquérir.

— « Lâchez-ça ! » souffla Bokker.

— « Idiot, ils vont nous tuer ! » hurla Gurney.

— « Sauvez-vous, » dit Bokker. « Sauvez-vous à toute vitesse, mais d'abord lâchez ce fusil. »

Gurney lança un regard affolé à Bokker. Il essayait de décider s'il aurait le temps de tirer rapidement sur Bokker avant que ce dernier appuie sur la détente. Il dut réfléchir, car il lâcha le fusil et se mit à courir.

Palogus était en train de gémir, tout en se relevant péniblement. Sur les mains et les genoux, il regarda Bokker et vit qu'il tenait le pistolet.

Il hocha la tête pour chasser les brumes de la douleur, inspira profondément et parvint à se remettre sur pied.

— « Gurney est parti, » dit sombrement Bokker. « A votre tour... »

Palogus cligna les paupières, se méprenant. Bokker agita son arme :

— « Débinez. »

Ahuri, Palogus fit un pas, puis il s'arrêta pour contempler la silhouette affalée de son homme. Il avait repris connaissance mais, assis sur le plancher, il s'étouffait encore en essayant de rependre haleine.

— « Emmenez-le avec vous, » dit Bokker.

Palogus, pressé de s'en aller, prit l'homme par le bras et l'entraîna en le soulevant à demi.

— « Arrive, Eddie, » gronda-t-il.

Il tira Eddie au dehors. Mi-courant, mi-marchant, les deux hommes s'éloignèrent dans le désert vers la route. Stephen White s'approcha. Bokker vit que Gurney était déjà à mi-chemin de la voiture restée sur la route. Il comprit que Gurney allait se l'approprier. Peu importait. La voiture de Palogus était encore disponible.

White entra dans la cabane.

— « Vous êtes blessé, » dit-il en voyant du sang sur la chemise et sur la veste de Bokker.

Bokker acquiesça, puis, se tournant vers Linda, il entreprit de lui délier les poignets.

— « C'est vrai, ce que vous m'avez dit de Ken, n'est-ce pas, Charles ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Bokker ne répondit pas. Il défit le dernier nœud de la cordelette et lui libéra les mains. Elle se leva d'un bond en se frottant les poignets et poussa une exclamation à la vue de la tache qui s'élargissait sur la chemise de Bokker.

— « Vous êtes blessé... grièvement, » s'écria-t-elle.

Bokker fit non de la tête, mais Linda lui ôtait déjà son veston.

— « Aidez-moi, » commanda-t-elle à Stephen White. « Il est en train de perdre tout son sang. »

White se pencha, saisit la chemise entre les pouces et les index et déchira l'étoffe. Il examina la blessure.

— « Ce n'est que superficiel, » dit-il. « Mais quand même, il faut l'emmener à l'hôpital. »

Il passa un bras sous les épaules de Bokker pour l'aider à se lever, mais ce dernier se dégagea.

— « Tout va bien, » dit-il, et, pour le prouver, il se cogna au chambranle de la porte.

Linda et White l'aidèrent à monter en voiture.

Ils étaient sur le siège avant. Linda au volant, Bokker au milieu, et White à sa droite. Bokker se décontracta. Linda lança la voiture sur le sol sec du désert, puis dans le chemin à ornières, loin derrière la voiture de Bokker que conduisait Gurney.

Linda s'était déjà engagée sur la route 91 quand l'homme qui se faisait appeler White prit la parole :

— « Vous vous êtes acquitté de votre dette, Bokker. »

— « Il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas, » répondit lentement Bokker. « Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici, dans le désert... sans voiture ? Une quinzaine de kilomètres en une vingtaine de minutes... » Il s'interrompit. « *Et comment pouviez-vous savoir où il fallait aller ?* »

White haussa les épaules.

— « Ce dollar que je vous ai donné, Bokker... »

— « La pièce espagnole de huit ! »

Linda lui lança un coup d'œil surpris.

— « Une pièce espagnole de huit ? »

— « Mr. White me l'avait donnée, » dit Bokker. « C'est une monnaie très ancienne... »

— « ...Volée dans la ville de Rome en l'an 1527 de notre Seigneur. »

Bokker s'étouffa :

— « Comment... comment pouvez-*vous* le savoir ? »

— « J'y étais, » répondit White, ahurissant ses auditeurs. « J'étais soldat aux armées de Sa Majesté très chrétienne Charles-Quint, Saint Empereur Romain. »

— « Mais il y a plus de quatre cents ans que régnait Charles-Quint ! » s'écria Linda.

Bokker, serré contre elle, sentit le frisson qui la parcourut. L'homme continua de sa voix calme et monotone :

— « Vous connaissez l'histoire des campagnes d'Italie. Les troupes espagnoles s'étaient longuement et rudement battues dans l'espoir de faire un butin important, puis, quand eut été conclu l'armistice décevant avec le Roi de France. les Espagnols se révoltèrent en même temps que les Lansquenets allemands. Ils s'unirent pour marcher contre Rome et s'en emparèrent. Vous savez ce qui s'est passé pendant les huit jours qu'ils occupèrent la Ville... »

Bokker avait à peine la force de hocher la tête.

« Nous avons pillé la Ville. Nous avons souillé la basilique de Saint-Pierre, nous avons emprisonné le pape lui-même au château Saint-Ange. Nous avons pillé et massacré. Nous avons assassiné et... » Il y avait dans la voix de Stephen White une tristesse profonde et sincère. « Devant l'autel de l'église du disciple du Christ, un prêtre fut assassiné pour un petit sac de pièces en argent. Des pièces de huit. L'homme qui assassina le prêtre pour son argent s'était lui-même préparé à la prêtrise, antérieurement, et il avait abandonné ses études pour s'engager dans l'armée de Sa Majesté... uniquement dans un but de pillage. Eh bien, il trouva son butin à Rome... deux cent cinquante pièces en argent. Il lui en reste encore deux cent quarante et une. »

Bokker frissonna et réussit enfin à parler :

— « Vous voulez dire que ce soldat, c'était *vous ?* » demanda-t-il d'un ton d'incrédulité.

— « Oui. »

— « Mais le sac de Rome remonte à plus de quatre cents ans ! »

— « Et pendant toutes ces années, j'ai erré de par le monde, » reprit la voix malheureuse du voisin de Bokker. « J'ai tué pour avoir ces pièces... j'ai commis le crime le plus affreux dans le lieu le plus saint... et mon châtiment consiste à dépenser cet argent. Une pièce par vie. Mais celui qui reçoit la pièce doit à son tour la *gagner*... autrement, elle me revient. Et je suis condamné à vivre... à errer et à souffrir pendant des siècles, jusqu'à ce que je me sois débarrassé de ma dernière pièce espagnole ! »

— « Non ! » s'écria Bokker. « C'est trop fantastique... trop incroyable ! »

Stephen White eut un pâle sourire.

— « Miss Molson, nous voici aux limites de Las Vegas. Cela ne vous dérangerait pas... d'arrêter la voiture ? »

Linda freina si brusquement que ses pneus grincèrent. Stephen ouvrit la portière de son côté.

« Merci, Miss Molson. » Il descendit de voiture. « Et merci à vous, Mr. Bokker. » Il referma la porte.

— « Je ne peux pas y croire, » murmura Bokker.

— « Regardez... cria Linda. « Il n'est plus là ! »

Il n'avait pas eu le temps de s'éloigner. White n'avait pas pu faire plus de trois ou quatre pas, mais Bokker, qui écarquillait les yeux, ne vit rien, à sa droite — rien du tout.

Stephen White avait disparu.

(*Traduit par Bruno Martin.*)





ABONNÉS !

Si ce cachet rond, reproduit ci-contre, est apposé sur l'étiquette d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

CHANGEMENT D'ADRESSE.

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 30 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.

Cycle de survie

(Pattern for survival)

par RICHARD MATHESON

Le seul reproche (si c'en est un) que l'on pourrait faire à Richard Matheson est de risquer de pécher par excès de subtilité. Pour être sensible à « Journal d'un monstre » *(nº 25), il fallait lire entre les lignes, et tout le sens de* « Escamotage » *(nº 29) reposait sur une simple phrase que rien ne signalait à première vue (celle où le héros invoquait le Créateur en lui disant de « simplifier le monde »). Aujourd'hui, voici un cas-limite de l'art de la suggestion chez Matheson : une histoire à élucider comme un rébus. Rassurez-vous : elle n'a que trois pages et ce n'est pas un casse-tête ! Simplement, on la lit strictement sans être en mesure de la comprendre, et seuls les derniers paragraphes permettent d'en* reconstruire *le sens à partir des données semées dans le texte par l'auteur.*

Nous vous présentons ce conte avec l'espoir que sa rareté (comme tout ce qu'écrit Matheson, il ne ressemble à rien de déjà fait) et son ingéniosité (c'est un tour de force technique) séduisent le plus grand nombre. Personnellement, nous ne sommes pas loin de le tenir pour un chef-d'œuvre à l'instar de « Journal d'un monstre »*. Le moins qu'en en puisse dire, est qu'aucun autre auteur fantastique que Matheson ne serait capable de signifier tant de choses en si peu de mots. Mais* tous *les mots comptent : lisez-les chacun par deux fois !*



ET ils se tinrent au pied des tours de cristal, dont les surfaces polies, telles de scintillants miroirs, réfléchissaient l'embrasement du couchant jusqu'à transformer la ville entière en lave incandescente.

Ras glissa un bras autour de la taille de sa bien-aimée.

— « Heureuse ? » demanda-t-il, avec tendresse.

— « Oh ! oui, » exhala-t-elle. « Ici, dans notre cité merveilleuse où tout n'est à jamais que paix et bonheur, comment serait-il permis de n'être pas heureuse ? »

De l'horizon le soleil épandit sa bénédiction rose sur leur douce étreinte.

FIN

Le claquement de la machine s'arrête. Il replie ses doigts comme des fleurs qui se referment et clot les paupières. Un vin vieux, cette prose.

 Copyright, 1955, by Fantasy House, Inc.

Quel étourdissant effet sur les papilles gustatives de son esprit. « J'y suis arrivé encore une fois, » pense-t-il. « Nom d'un petit bonhomme, j'y suis arrivé encore une fois. »

Il se laisse nager dans la satisfaction, puis refait surface. Il calibre le nombre de mots, adresse l'enveloppe, y insère le manuscrit, pèse le tout, appose les timbres et cachette. Encore une brève plongée dans les vagues du délice, et en route pour la boîte aux lettres.

Il est presque midi lorsque Richard Allen Shaggley se met à descendre la rue silencieuse, avec son pardessus râpé. Il se hâte de sa démarche boitillante, de crainte de manquer la levée. « *Ras et la Cité de Cristal* » est du travail trop supérieur pour attendre seulement un jour. Il faut que le rédacteur en chef l'ait sur-le-champ. C'est une vente certaine.

Contournant le trou géant en forme d'entonnoir où des tuyaux s'entremêlent (*quand, nom d'un petit bonhomme, finiraient-ils de réparer ces sacrées canalisations ?*), il clopine du plus vite qu'il peut, le cœur vibrant, les doigts crispés sur l'enveloppe.

Midi. Il arrive à la boîte aux lettres et cherche anxieusement du regard le facteur. Celui-ci n'est pas en vue. Un soupir de soulagement sort de ses lèvres. Le visage en feu, Richard Allen Shaggley écoute le bruit sourd que fait l'enveloppe en heurtant le fond de la boîte.

Le pas traînant, l'heureux auteur s'éloigne en proie à une quinte de toux.

***

En grinçant légèrement des dents et en pestant contre ses jambes, Al remonte d'une démarche lourde la rue silencieuse, sa sacoche de cuir pesant à son épaule fatiguée. « On devient vieux, » pense-t-il, « et je n'ai plus la voiture. Avec ces rhumatismes dans les jambes, c'est dur de faire la tournée. »

A midi quinze, il atteint la boîte aux lettres verte et sort les clés de sa poche. Se penchant avec effort, il l'ouvre et se saisit de son contenu.

Un sourire détend son visage au rictus douloureux et il hoche la tête une fois en soulevant sa casquette. Encore un récit de Shaggley. A expédier sans retard. Voilà un homme qui savait écrire.

Se redressant avec un gémissement, Al met l'enveloppe dans sa sacoche, referme la boîte, puis s'en va en cheminant péniblement, sans cesser de sourire. « Ça vous rend fier, » pense-t-il, « de transporter ses manuscrits ; même quand les jambes vous font mal. »

Al était un fanatique de Shaggley.

***

En rentrant de déjeuner cet après-midi là, peu après trois heures, Rick trouve sur son bureau une note de sa secrétaire.

Il lit :

Nouveau manuscrit de Shaggley juste arrivé. Une splendeur. N'oubliez pas que R. A. le veut dès que vous l'aurez terminé. S.

Le visage du rédacteur en chef s'illumine de délice. Au beau milieu d'une journée au calme plat, nom d'un petit bonhomme, une manne tombée du ciel ! Il se laisse aller dans son fauteuil de cuir, tout sourire, et réprime son geste pour se saisir du crayon rouge (rien à corriger sur un texte de Shaggley !). Puis il sort le manuscrit de l'enveloppe et laisse retomber celle-ci sur la plaque de verre fendue qui couvre son bureau. Un nouveau Shaggley... quelle chance ! Nom d'un petit bonhomme, R. A. allait être aux anges (1).

Il lit les premières lignes, instantanément absorbé, et un transport s'empare de lui. En retenant son souffle, il plonge dans le récit comme dans un océan. Quel rythme harmonieux, quel art de l'évocation ! Ce que c'était que de savoir écrire. Distraitement, il frotte de la main la manche de veste de son complet pied-de-poule, pour en chasser de la poussière de plâtre.

Tandis qu'il lit, le vent se lève encore, faisant voleter ses cheveux filasse, souffletant son front de vagues tièdes. Inconsciemment, il porte sa main à sa joue et suit délicatement du doigt la cicatrice qui trace une ligne livide de son menton à sa tempe.

Le vent redouble de force. Il gémit comme un cor d'harmonie tout en éparpillant sur la moquette détrempée des feuilles de papier aux bords jaunis. Avec un mouvement d'humeur, Rick jette un regard furieux à la fissure béante qui parcourt le mur (*quand donc, nom d'un petit bonhomme, ces travaux seraient-ils terminés ?*), puis il revient au manuscrit de Shaggley et en reprend la lecture avec une joie renouvelée.

Quand il a enfin terminé, il essuie du doigt une larme d'émotion douce-amère et presse la touche d'un appareil d'intercommunications.

— « Un autre chèque pour Shaggley, » ordonne-t-il, et il jette pardessus son épaule la touche brisée.

A trois heures et demie, il apporte le manuscrit au bureau de R. A. et le laisse là.

A quatre heures, l'éditeur passe du rire aux pleurs tout en le lisant avec fièvre, tandis que ses doigts noueux grattent la surface irrégulière de son crâne dénudé.

***

Le vieux Dick Allen au dos bossu tape l'histoire de Shaggley à la linotype ce même après-midi, la vue brouillée de larmes de joie sous sa visière et la gorge secouée d'une toux liquide, que domine le bourdonnement de sa machine.

L'histoire arrive au kiosque peu après six heures. Le marchand à la joue balafrée la lit six fois de suite en piétinant sur ses jambes lasses, avant de se décider à contrecœur à la mettre en vente.

---

(1) Aux U. S. A. on désigne souvent les patrons par leurs initiales, dans les administrations.

A six heures et demie, le long de la rue, descend en clopinant le petit homme chauve. « Enfin le repos bien gagné après une dure journée, » pense-t-il en s'arrêtant au kiosque du coin pour acheter de quoi lire.

Il regarde, bouché bée. Nom d'un petit bonhomme, une nouvelle histoire de Shaggley ! Quelle chance !

Et l'unique exemplaire. Il laisse sur le comptoir vingt-cinq cents pour le marchand qui n'est pas là en ce moment.

Il rentre chez lui en traînant la jambe, au travers des ruines décharnées (*curieux, quand même, qu'ils n'aient pas encore remplacé ces immeubles consumés*), et il lit tout en marchant.

L'histoire est terminée avant qu'il arrive à domicile. Tout en dînant, il la relit une fois encore, secouant sa tête surmontée de protubérances pour mieux exprimer son admiration devant cette merveille de poésie, cette magie de l'écriture. « Cela m'inspire, » songe-t-il.

Mais pas ce soir. Pour le moment, c'est l'heure de mettre de côté toutes les affaires : le couvercle sur la machine à écrire, le pardessus râpé, le complet pied-de-poule élimé, la perruque filasse, la visière, la casquette de facteur et la sacoche de cuir — chaque chose à sa place propre.

A dix heures il est endormi et rêve de champignons. Et, au matin, il se demande une fois de plus pourquoi les observateurs, dans les premiers temps, n'avaient rien voulu voir d'autre dans le Nuage qu'un simple champignon géant.

A six heures du matin Richard Allen Shaggley, la dernière bouchée de son breakfast avalée, est à sa machine à écrire.

Il commence à taper :

Voici l'histoire de la rencontre de Ras avec la belle prêtresse de Shaggley, et de ce qui fut leur amour.

(*Traduit par Alain Dorémieux.*)

Pour juger de l'habileté diabolique avec laquelle Matheson a juxtaposé par touches continues les données de son histoire, et tissé autour de son héros les éléments de cet ahurissant cas de démultiplication de personnalité, il importe de relire plutôt deux fois qu'une le texte! Tout y est! Les facteurs d'identité du personnage sont les plus apparents : détails physiques ou vestimentaires se recoupant, allusions à la démarche et aux douleurs dans les jambes, juron caractérisé, etc. Mais il est des traits beaucoup plus subtils, effleurés avec cet « air de ne pas y toucher » tipyquement mathesonien : évocation de l'univers dévasté (trous dans le sol et dans les murs, poussière de plâtre, édifices calcinés) ; notion du temps écoulé depuis le cataclysme (papiers jaunis, moquette saturée d'eau, détérioration du matériel de bureau) ; explication de la nature de ce cataclysme (champignons, Nuage) ;

origine probable de la démence du héros (cicatrice indiquant un traumatisme) ; allusion à sa totale et irrémédiable solitude (rue silencieuse, bruit sourd de l'enveloppe au fond de la boîte aux lettres vide) et à sa parfaite inconscience (ses réactions quand il regarde les ruines), etc. Sans oublier l'ultime « clé » : tous les noms propres et initiales du texte sont des variations sur le nom de Richard Allen Shaggley... même ceux désignant les deux héros de son histoire éternellement recommencée !

En conclusion, s'il fallait fournir une morale au conte, peut-être serait-elle celle-ci : l'homme le mieux capable de survivre à la destruction de son univers sera l'écrivain enfermé dans son rêve. Ou, plus brièvement : pas même une bombe à hydrogène ne peut entamer une tour d'ivoire !



Vous pouvez aussi vous abonner à « Fiction » en Suisse et en Belgique.

TARIF DES ABONNEMENTS payables en francs suisses

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois	8	11	10	13.50
1 an..	15	21	19.50	26

NUMÉROS ANTÉRIEURS : Frs. 1.50

pour envoi recommandé ajouter Fr. 0.50 par paquet de 1 à 5 exemplaires.

RELIURES : réduction 10% aux abonnés.

1 reliure : 5,00.
2 reliures : 4,90 l'unité.
3 reliures : 4,80 l'unité.
Tous frais compris.

Souscriptions à adresser à
M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-du-Crest, GENÈVE
C. C. P. GENÈVE 1.61.12

TARIF DES ABONNEMENTS payables en francs belges
(A dater du 1er Mai 1956)

POUR LA BELGIQUE :

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois	85	125	111	150
1 an..	167	245	218	295

POUR LE CONGO :

1 AN, Poste avion. . . . 335 francs

Souscriptions à adresser :
AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
57, Avenue des Citrinelles, Auderghem (BRUXELLES)
C. C. P. Bruxelles 612-51

La nuit de Chance

par JEAN-JACQUES OLIVIER

Nous nous sommes aperçus un beau jour d'une carence déplorable : en trois ans, « Fiction » *n'avait pas publié* une seule fois *de conte de fées ! Tant de démons, de monstres, de surhommes, de mutants, de robots, d'androïdes, de fantômes, de sorciers, de vampires et autres croque-mitaines infra, supra et extra-terrestres avaient envahi nos pages, que les pauvres fées, ces délicieuses créatures, en avaient été réduites à faire le pied de grue à la porte en attendant qu'on daigne les recevoir... Pour apporter enfin un commencement de réparation à cette injustice criante envers les grandes dames du merveilleux littéraire, nous vous proposons cette féerie « moderne », due à un jeune auteur ici publié pour la première fois. Le vent de poésie et de fraîcheur qui y souffle mérite bien qu'on s'arrête pour le humer.*

Jean-Jacques Olivier a vingt-sept ans et est un véritable « débutant ». Il est passionné de « science-fiction » et plus encore de fantastique, mais n'a encore à son actif qu'un certain nombre de manuscrits en tiroir. Il déplore le manque de temps, principal obstacle à la réalisation de ses projets littéraires... Sa profession d'agent de voyages lui occasionne de nombreux déplacements : ainsi s'est-il rendu plusieurs fois à Venise, où il a imaginé les éléments de « La nuit de Chance ».

Il déclare : « Personnellement, je préfère écrire des histoires extraordinaires qui seraient comme une réhabilitation du conte de fées pur dans la vie moderne, dont les miracles quotidiens sont une source intarrissable de féeries. Je voudrais transposer en littérature les mondes irréels de Salvador Dali, de Léonor Fini ou de Jean-Pierre Alaux, ces peintres de l'étrange, et transformer le rêve en une réalité féerique dans laquelle on peut évoluer quand on en possède la clef d'or. En opposition à l'âpreté de la vie moderne, il faudrait développer les terrains d'évasion où l'on vit sans contrainte et sans complexe, au fil de la rêverie et de l'étrange. »



La journée du 24 juin avait été pour moi irritante. La chaleur et l'humidité de l'air m'accablaient en même temps, créant une impression de gêne.

Il me semblait parfois rêver en plein jour, je croisais des gens dans la rue, croyais les reconnaître après quelques pas, puis, fouillant ma mémoire pour mieux les identifier, m'apercevais que j'en avais rêvé la nuit précédente, sans les avoir jamais rencontrés auparavant.

Après le dîner, alors que je me rendais chez des amis, en traversant

Copyright, 1956, by Fiction and Jean-Jacques Olivier.

les Champs-Elysées je faillis me faire écraser par une énorme voiture qui me frôla. Je sentis comme une grande poussée, je fus projeté en avant et j'entendis à la fois le vrombissement puissant du moteur et la voix acharnée, rauque et furieuse du chauffeur qui m'invectivait. Une femme cria, les regards se tournèrent vers moi, l'agent me toisa avec sévérité, bref, j'étais devenu le centre d'un petit événement quand, brusquement, tout cela disparut. Il n'y eut plus en moi que le désarroi, le contrecoup provoqué par cet accident manqué qui avait peut-être failli m'être fatal. En regard de mon agitation intérieure pourtant, le monde ne me contemplait plus, « comme si aucune voiture ne m'avait frôlé de trop près... ». Je rejoignis le trottoir et restai songeur, regardant les automobiles sans les voir et me demandant ce qui venait d'arriver. Avais-je ou n'avais-je pas failli être écrasé ? J'eus presque envie d'aller demander à l'agent s'il avait vu ce qui venait de se passer. Alors, j'entendis une voix me souffler :

— « Mais oui, vas-y, demande-lui. Il n'y a que lui pour te dire. Il saura bien. Tu étais à sa hauteur au moment de l'événement. »

Comme une velléité d'aller vers l'agent — et une autre voix, féminine cette fois, murmure :

— N'y vas pas, il va te prendre pour un fou. Tu vas t'attirer des ennuis. »

Et moi, que faisais-je dans tout ce colloque ? J'étais un grand vide ; comme un être envoûté je me sentais crier : « Laissez-moi, laissez-moi, je suis en dehors de tout cela. »

Cette bizarre impression cessa, je fus abandonné brusquement par mes deux démons. Et je ne savais plus où j'en étais.

Je me suis gratté la tête sans comprendre, puis j'ai continué mon chemin.

Je passai une soirée calme à jouer aux cartes.

Après avoir quitté mes amis, je rentrai doucement chez moi, dans la nuit, songeant à l'ambiance étrange de cette journée. Paris était calme ; la lune dormait, gonflée d'une lumière pâle qui débordait alentour et teintait la nuit, comme une goutte de lait dans l'encre. Les étoiles ne brillaient que tout près des toits, là où leur clarté glacée n'était pas encore engloutie par l'éclat de la lune. Et la nuit froide, bien qu'on fût en été, semblait se recueillir sur elle-même. Mes talons ferrés claquaient sur les pavés en faisant jaillir des étincelles.

Le premier coup de minuit vient de sonner. Je m'arrête.

J'entends un bruit bizarre, un bruit de sequins tintant aux oreilles d'une gitane ou le sifflement caractéristique du serpent à sonnettes. La rue est vide et la vie s'est arrêtée. La minute d'avant, la rue était aussi vide, mais il y avait autre chose, comme une « existence » que l'emprise énorme du rêve vient d'annihiler.

Une voix court, monte de la nuit, un murmure doux, une voix de femme :

— « Johnny, Johnny... »

En m'entendant appeler, je me souviens d'une Américaine au nom étrange, Chance Crystal, que j'avais rencontrée au printemps dernier.

— « Bonjour, » dit Chance.

Elle est là. Aussi simplement.

Imprévisible.

Ou plutôt, je n'ai d'abord vu que ses deux boucles d'oreilles, deux anneaux d'or, qui bruissaient doucement.

Puis elle est apparue.

— « Bonjour, » dit-elle encore.

Avec un charmant sourire.

Je me mets à sourire aussi parce que ses yeux sont des étoiles et qu'il est rare de rencontrer une femme dont les yeux soient des étoiles.

— « Johnny... »

Dit du bout des lèvres, un peu en bouderie, en plaidoyer anticipé, comme si j'allais refuser.

« Johnny, il faut que tu m'aides. Il faut ! »

Les yeux de Chance apparaissent, bleu sombre, et je me sens tout étonné de les voir.

— « Mais, Chance... »

J'ai un vague sourire. Je ne comprends pas, mais je voudrais l'aider.

— « Ecoute, Johnny, veux-tu me donner une minute de ta vie, sans restriction, pour moi toute seule ? »

Elle parle d'une voix légère ; elle n'a pas l'air d'attacher d'importance à sa requête.

— « Oui, » ai-je dit, « si tu veux, Chance... Une minute, même deux. »

Vaguement anxieux de m'engager ainsi, mais un désir de tout mon être de l'aider, sans savoir, avec une prescience subtile de ma puissance informulée.

— « Bravo, bravo, » dit-elle.

Et ses yeux redeviennent des étoiles.

Alors la féerie a commencé.

« Tope-là, » dit Chance. « Il faut sceller notre pacte. »

Elle m'embrasse sur les lèvres. J'ai l'impression de boire sa vie en mêlant nos souffles.

— « Je suis une fée, » m'apprend-elle. « Tu seras dérouté par mes enchantements. Mais il faut y croire, et croire aux charmes de la nuit, des étoiles et des rêves. »

Elle se change en chatte, sous mes yeux, puis reprend sa forme, en un clin d'œil, le temps de sourire.

« Et voilà. Je peux tout faire. Je suis Crystal qui rêve. Je t'emmène à Venise où se tient le Congrès des Fées. Ce soir, c'est la nuit des sorcelleries, la nuit de la Saint-Jean. Viens, je t'expliquerai en route. »

Elle me prend par les mains et je me souviens maintenant de ses ongles bizarres, longs, très longs, incroyablement longs, et étroits, comme des petits poignards. Quand je lui avais demandé pourquoi elle les laissait pousser, elle m'avait répondu avec un petit sourire moqueur et un regard

rêveur qui empêchait de m'étonner lorsqu'elle faisait ou disait une chose extraordinaire : « Je m'en sers pour ouvrir mes lettres, en guise de coupe-papier. Et puis, c'est pratique, pour crever les yeux... »

Nous sommes entourés de vide, le temps et l'espace n'existent plus. Je sens contre mon corps un bruissement doux, comme si nous nous déplacions à grande vitesse.

Chance m'explique :

— « J'ai perdu mon anneau magique depuis un siècle. C'est un enchanteur qui me l'a dérobé et je n'ai le droit de chercher à le retrouver que la nuit de la Saint-Jean, lorsque sonne minuit. Le temps n'existe pas pour moi. En une minute, tu vas vivre plusieurs heures, toute une vie peut-être. Je t'ai choisi pour m'aider car je n'ai le droit de reprendre le talisman de mon pouvoir que par l'intermédiaire d'un être qui vit en dehors de l'extraordinaire. Mon sort dépend de toi pendant le temps que tu vivras dans le monde magique. »

Le bruissement de l'espace intangible cesse autour de moi.

Nous nous trouvons sur une petite place, près d'un canal.

Chance murmure :

— « Nous sommes dans une Venise de féerie. La ville dort, sans le savoir. Toute vie réelle a disparu. Il ne reste plus que les fées et les enchantements. »

Je regarde le décor qui m'entoure. Les murs des maisons sont baignés de lune. On entend une musique de guitare et d'accordéon qui vient jusqu'à nous, souple, légère, ineffable.

— « C'est la sérénade, » me dit Chance. « Prenons une gondole, allons sur le Grand Canal. »

Nous nous approchons de l'eau. Une gondole glisse vers nous sur l'onde noire sans que personne la guide. On dirait un grand cygne au col gracieux.

Je n'ai pas dit un mot depuis tout à l'heure. J'accepte cette féerie qui me submerge, qui m'envoûte.

Nous nous installons dans la gondole. Elle se détache du bord et nous entraîne sur le canal, sans un bruit.

Je suis assis près de Chance, présence charnelle et rassurante. Je laisse ma main tremper dans l'eau, le long du bord, mais quand je la retire elle n'est pas mouillée. L'air sent les roses et le jasmin. Des bouffées de musique rôdent entre les murs et se concrétisent parfois, en prenant des formes étranges, lumineuses, farfadets improbables, lutins charmeurs.

— « J'y pense, Chance, cet après-midi, cette journée bizarre que j'ai passée... N'y étais-tu pas pour quelque chose ? »

Elle rit, et des perles de lune volent autour de sa bouche.

— « Je me suis bien amusée, » avoue-t-elle. « L'enchanteur sait que je t'ai choisi, et il voulait te faire disparaître. Mais il ne pouvait rien car j'étais trop vigilante. Tu avais peur, n'est-ce pas ? »

— « Non, pas exactement. Je me demandais plutôt ce qui m'arrivait. »

— « C'est cela, tu avais peur, en toi-même. Quand on ne comprend pas l'étrangeté du monde, la peur tyrannise. »

Une brume légère s'est formée et recouvre l'eau. On croirait voguer sur de l'ouate, dans un dédale de canaux sombres. Enfin nous débouchons sur le Grand Canal, et j'entends l'eau clapoter contre la gondole. Pourtant, je ne suis même pas sûr qu'il y ait de l'eau.

Je voudrais appliquer au monde féerique dans lequel j'évolue mes sensations humaines, pauvres sensations matérielles. Peut-être vaudrait-il mieux me laisser aller, me laisser envoûter ? Pourquoi vouloir établir une règle logique dans un monde où la raison des sens n'est plus un critère ?

Je demande à Chance, qui ne parle plus depuis un moment :

— « Mais que dois-je faire ? Je ne sais même pas qui est cet enchanteur ni où le trouver ! »

— « Il est à Venise ce soir et je te le montrerai. Je suis presque sûre de le retrouver à la sérénade. C'est pour cela que nous y allons. »

— « Et ce talisman que je dois reprendre, quel est-il ? »

— « C'est un anneau enchanté. Quand tu l'auras dérobé à mon magique ennemi, tu le passeras à mon doigt et je posséderai de nouveau tout mon pouvoir. »

— « Et si je gardais cet anneau ? »

J'ai parlé sans réfléchir, un peu inconsciemment.

Les yeux de Chance redeviennent des étoiles et je ne peux déchiffrer l'expression de son visage. Son corps semble s'être désincarné et ne pèse plus légèrement contre le mien. Sa main est froide dans ma paume et je n'ose la presser, de peur de ne rencontrer que le vide.

Les étoiles redeviennent ses yeux qui me contemplent avec douceur.

— « Voyons, Johnny. Je te connais un peu. Je sais que toutes ces mauvaises pensées ne sont que bravades et frimas. »

(Ce vocabulaire bizarre, où les mots sont comme des petits bagages de nécessité, interchangeables, insolites et pourtant chargés de sens.)

Chance ajoute : « Et il y a des choses que tu ne peux pas, que tu ne dois pas savoir. »

Son regard devient lointain, prisonnier du rêve un instant.

Je parle doucement :

— « Pardonne-moi, Chance. Mais, quoi que j'en aie, j'éprouve de la difficulté à m'habituer à cette féerie. Je m'y suis lancé sans réfléchir et je me trouve désemparé. »

Je m'enferme un peu plus dans la sorcellerie en concluant : « Maintenant, je vais essayer de ne plus comprendre et de juger avec mes rêves. »

A partir de l'instant où je m'abandonnais à l'extraordinaire, plus rien de logique, d'ordonné d'une part, ou de proscrit et de secret d'autre part, ne pouvait s'interposer ; tout devenait possible. Je m'immergeai dans l'irrationnel, bain de jouvence rafraîchissant.

Les palais vénitiens, pâles sous la lune, comme de grands fronts qui pensent, baignent leurs reflets moirés dans le canal.

Nous approchons d'un embarras de gondoles, brillamment éclairées, d'où jaillit une musique sautillante et gracieuse qui lance dans l'air calme ses formes harmonieuses, feu d'artifice imaginaire composant un ballet translucide et lumineux, danse de fantômes irisés.

— « Ainsi commence la fête, » m'explique Chance. « La musique prisonnière s'échappe du temps pour percer le secret du silence... »

Des fleurs de feu éclosent dans le ciel, champ de flammes.

Chance, les yeux levés, murmure :

— « Tout à l'heure, un grand bal réunira sur la place Saint-Marc tous les enchantements de la nuit des velours multiples. »

Notre gondole se glisse avec aisance dans l'amas d'embarcations.

« Tiens, regarde, » me dit Chance, « la fée Cinéma. »

Elle me montre du doigt une femme d'une grande beauté, seule dans une gondole.

Je pousse une exclamation étonnée :

— « Mais c'est Jane Russel ! »

Chance sourit mystérieusement.

— « Crois-tu vraiment ? » demande-t-elle.

Je regarde encore. Mais ce n'est plus Jane Russel, c'est Martine Carol. Sous mes yeux, la fée Cinéma se transforme, je reconnais au passage, en rapides impressions, les visage de Greta Garbo et d'Edwige Feuillère, puis celui de Pola Négri...

— « Elle s'amuse, » me souffle Chance en souriant. « Elle peut prendre le visage de toutes les stars ; il suffit que tu penses à une actrice pour qu'elle revête son apparence. »

Chance se transforme en chatte, sous mes yeux, et miaule vers moi.

— « Mais je croyais que tu n'avais plus aucun pouvoir, » lui dis-je d'un ton surpris.

Elle bâille, lisse son poil d'une patte, passe une langue rose sur ses lèvres, devient une cigarette et se réincarne dans la fumée. Mais ses yeux sont deux grands trous noirs. Deux papillons lumineux volètent autour de son visage. Chaque battement de leurs ailes tranparentes est comme un clignement de paupières. Ils se posent sur se orbites, froufroutent. Je vois deux étoiles clignoter, puis ses yeux apparaissent enfin.

— « Moi aussi, je peux m'amuser, » dit-elle.

La musique est douce et me pénètre de son calme. L'eau invisible mêle son clapotis au concert de la nuit.

Un homme se met à chanter. Il est habillé en ténor d'opéra et sa taille augmente ou diminue selon le ton de sa voix. C'est un nain dans les notes graves et un être filiforme et interminable lorsqu'il pousse un contre-ut.

Je me sens mal à mon aise. Alors que je me tourne vers Chance pour lui parler, elle me presse brusquement le bras.

— « Tais-toi, tais-toi, » dit-elle. « J'ai vu mon enchanteur. »

Et je me sens devenir invisible.

— « Chance, Chance, que m'arrive-t-il ? »

— « Oh ! excuse-moi Johnny ! »

Elle fait un petit geste.

Je reprends ma forme et bougonne :

— « Chance, ne me joue pas de tours magiques. Ce n'est pas parce que je t'ai donné une minute de ma vie qu'il faut te croire tout permis et me faire disparaître à ta guise... »

— « Ça ne te plaît pas, de devenir invisible ? » demande-t-elle.

— « Quand j'en aurai envie, je te ferai signe, mais laisse-moi le soin de décider du moment. »

— « Que tu es difficile ! »

Elle hoche la tête et continue : « Cette nuit, tu pourras te rendre invisible, quand tu voudras. Mais une seule fois, et seulement le temps d'y penser. Après, finis les enchantements. »

Je demande :

— « Ne pourrais-tu me donner aussi un autre pouvoir ? »

— « Johnny, je suis la fée Crystal et je détiens le pouvoir de l'invisibilité. Quant au reste, nous verrons plus tard. »

Notre gondole tangue, doucement. La musique vient de s'arrêter ; les applaudissements s'élèvent. D'entre les mains, à chaque claquement, un pigeon s'envole et, battant des ailes pour prolonger les bravos, les oiseaux tournoyent autour de nos têtes. L'un des pigeons se pose à l'avant de notre gondole et roucoule. De son bec, jaillissent des fleurs qui jonchent bientôt notre embarcation et lui font une parure embaumée. La musique d'une valse lente bâtit un contrepoint sonore à ce miracle.

Chance me pousse légèrement du coude.

— « Regarde bien mon enchanteur, » dit-elle. « Son nom est Colombo. »

Elle me montre un jeune homme au type italien prononcé, brun de peau et de chevelure. Il sourit de façon éclatante, regarde Chance et lui fait un salut ironique de la main. Je vois alors briller à l'un de ses doigts une bague dont le chaton jette des reflets magnifiques.

— « C'est mon talisman, » me dit Chance. « Voilà ce qu'il faut que tu lui reprennes. »

— « Et comment vais-je faire ? »

— « Je ne peux pas te le dire. A toi de trouver, à toi seul... »

Sa phrase reste inachevée, s'endort dans la nuit.

— « Je me demande comment je vais pouvoir lui reprendre cette bague qui ne quitte sans doute jamais son doigt. »

— « Tutt, tutt, tutt, » dit Chance. « Souviens-toi que ton rêve est plus puissant que tous nos rêves et nos sorts. Étant mortel, rien ne peut t'atteindre cette nuit. L'enchanteur sera sans force contre ton désir de m'aider. Enfin, notre action malicieuse est limitée, elle ne peut durer plus d'un magique. »

— « Un magique ? » ai-je demandé. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Une sorte d'unité de temps féerique qui ne saurait se comparer au temps humain. Le magique est un instant fugace qui existe en fonction de ta puissance surnaturelle. Il t'est possible de résister à nos

magiques, car tu ne fais pas partie de l'univers féerique. Si tu es assez fort, tu ne seras pas abusé par le mirage des enchantements. »

— « En quelque sorte, » répondis-je, « cette féerie pourrait ne pas exister si je cessais d'y croire. »

— « Si tu cessais d'y rêver, » corrige Chance...

Du coin de l'œil, je vois l'embarcation de Colombo virer de bord, puis s'éloigner de la flottille de gondoles où nous sommes imbriqués.

— « Regarde, Chance, l'enchanteur... »

— « Suivons-le, » crie Chance.

Un geste de la main libère notre cygne et nous filons sur le canal, à la poursuite de la gondole noire où brille une petite lumière, le talisman de Chance, clin d'œil moqueur.

Machinalement, je regarde ma montre : il est toujours minuit. Je la porte à mon oreille et j'entends battre son petit cœur mécanique, obstiné, inutile.

La gondole de Colombo se faufile dans un petit canal sombre où nous la suivons. Toute clarté disparaît. Nous voguons dans la nuit et l'on n'entend que les craquements du bois de notre gondole, le flic-flac de son étrave fendant l'eau de la lagune, et ma montre et mon cœur qui battent à grands coups sourds, bruits fantômes.

Soudain apparaît un oiseau noir, une chauve-souris. Je n'ai vu que ses yeux de braise. Elle se laisse littéralement tomber sur moi en poussant des petits cris perçants, des couinements de rat furieux. Elle s'empêtre dans mes cheveux et je sens ses petites griffes me lacérer le visage. Je ferme les yeux et lance un cri en portant mes mains vers elle. La gondole tangue violemment ; je perds mon équilibre et la fée Crystal me retient du bras au moment où j'allais tomber par-dessus bord.

Chance crie :

— « Bandit, bandit... »

Sa voix résonne et se perd en échos lointains qui roulent sur les eaux et rebondissent contre les murs des maisons dormant au long du canal.

« *Bandit, bandit...* »

Aussi brusquement qu'elle était venue, la chauve-souris se libère au moment où je croyais la saisir. Je rouvre les yeux et je sens couler le long de mes joues le sang des blessures que l'oiseau démoniaque a ouvertes dans ma chair avec ses griffes menues. Des flammes dansent dans ma tête. Un lancement aigu me perce le crâne et je ne peux m'empêcher de gémir.

Chance murmure, tout contre moi :

— « Johnny, mon pauvre Johnny... »

Ses mains sont un baume sur mon visage lacéré et la douleur s'enfuit, en vagues de feu qui meurent sur un rivage désert.

L'écho revient vers nous : « *Bandit, bandit...* », passe en un grondement menaçant, présence sonore, et va se perdre dans les profondeurs glauques du canal.

On dirait qu'il ne s'est rien passé.

Je bats des paupières. Chance me sourit et dit :

— « Heureusement, j'étais là ! »

— « C'était l'enchanteur, n'est-ce pas ? » ai-je demandé.

Elle acquiesce de la tête.

« Pourquoi l'as-tu appelé Bandit ? »

— « Oh ! c'est un de mes mots sortilèges, » rèpond-elle en haussant les épaules. « Pour chasser les mauvais esprits. Nous les fées, nous avons un vocabulaire... comment dirais-je... lumineux... Regarde. »

Elle répète : « Bandit, bandit... »

Et je vois des petites flammes de lumière sortir d'entre ses lèvres, parer les mots d'ailes transparentes, qui les emportent, myriade fantastique de lune, et les projettent sur les parois étroites du canal, sur l'eau verte, vers le ciel, où ils se butent et percent l'infini du silence.

« *Bandit, bandit, bandit...* »

Plus aucun bruit ne tressaille... La gondole reprend alors sa course.

— « Tout s'est passé le temps d'un magique, » me dit Chance. « L'espace d'un rien... »

Je regarde longuement son visage triangulaire, visage de chatte aux yeux pers, ses cheveux de jais tirés derrière la tête et noués en un chignon relevé, à la Paolina Borghèse. Elle se laisse observer sans gêne et m'offre son profil de camée.

Je suis le premier à rompre le silence :

— « Nous avons perdu l'enchanteur. »

— « Il n'est pas loin, toujours dans Venise. Et ce soir, il n'a pas le droit de se dérober à notre quête; pendant la Convention des fées, il doit mettre sa puissance à l'épreuve. »

Chance rit, presque en elle-même, et ajoute : « Je ne crois pas qu'il gagne à t'irriter, n'est-ce pas? »

Elle doit deviner mes pensées.

Je me mets à rire aussi et claironne un appel dans la nuit :

— « Colombo, à nous deux... ! »

Un doute m'assaille brusquement, car je viens de regarder ma montre qui marque encore minuit et cliquète sempiternellement, grattant la mesure des secondes qui ne se déroulent pas.

« Mais comment puis-je savoir s'il me reste assez de temps? Il fait nuit depuis le début de cette fééerie et je n'ai plus la sensation du temps qui s'écoule. »

Elle se frappe le front du doigt, légèrement.

— « Moi, je sais... Nous avons encore beaucoup de magie devant nous. »

Le temps n'existe plus, mais la magie.

Notre gondole s'approche du bord et manœuvre savamment. Nous débarquons à notre point de départ.

Chance me dit : « Maintenant c'est le bal, place Saint-Marc. Nous y trouverons Colombo. »

La placette déserte, tranquille et blanche sous la lune, s'anime brusquement. Une foule bigarrée l'envahit par enchantement. On se croirait à un bal masqué. Les costumes de tous les temps et tous les pays se

pressent autour de nous. Une grande dame passe en s'éventant près d'un guerrier romain harnaché pour la guerre. Soudain, les vêtements disparaissent, Chance est nue, moi aussi ; je vois sa peau mate et claire refléter les rayons de la lune.

J'ai envie de me pincer et je pense en même temps que si cette idée me vient, c'est que je n'appartiens pas à un rêve. Je me pince. Et je sens la douleur.

Puis les vêtements réapparaissent, mais pas sur les mêmes personnes. La grande dame est une gitane et le guerrier romain un homme habillé comme en 1900 et coiffé d'un chapeau haut de forme.

Chance, vêtue en princesse, relève légèrement sa longue robe de mousseline blanche et me prend le bras en souriant.

— « Ne t'étonne pas des enchantements de notre nuit. Il te reste une tâche à accomplir. »

Nous traversons le petit pont en dos d'âne qui enjambe le canal.

Puis la musique commence. C'est d'abord une note de clarinette grandissante, comme un appel, qui arrête tout mouvement ; je me sens paralysé, stoppé dans mon geste, avec une impossibilité de mouvoir mes membres, bien que toutes les sensations me soient conservées. Une odeur de feu excite mon odorat. J'entends la variation rauque d'un saxophone qui s'exaspère, s'enroue..., et je retrouve l'usage de mes jambes.

La vie devient un ballet ; nous reprenons notre marche, mais nous dansons. Je glisse et m'élance dans un entrechat fantastique. La foule danse autour de nous.

— « Attention ! » me crie Chance.

Un homme aux longues jambes, habillé d'un collant vert, se dresse devant moi. Je l'évite, en même temps que d'un mouvement harmonieux et ralenti son bras armé d'un poignard m'effleure. L'homme sourit férocement.

Je suis le centre d'un ballet de fous, merveilleux et horrible. Tout s'oppose à mon avance. Je saute, je vire, j'empoigne Chance et je la fais tourner autour de moi, précipitant son mouvement tandis qu'une multitude m'assaille, au travers de laquelle, jouant de mon corps comme d'un obéissant esclave, je me glisse, rythmant ma marche à la cadence furieuse d'une musique de jazz.

Les petites rues de Venise sont noires de monde. Je lutte sans lâcher la main de Chance et nous progressons, par miracle, dansant et tournoyant sans trêve.

Je sens en moi la musique gonfler mes gestes d'une ardeur et d'un rythme sauvage. La souplesse étonnante de mon corps me permet de déjouer les plus subtiles attaques. Je me bats en dansant ; chaque lancée de mes bras démonte un ennemi, chaque tension de mes jambes désarçonne une silhouette menaçante.

Chance, à mes côtés, invulnérable par son ubiquité, se multiplie, échappe aux mains qui voudraient l'agripper. Je la vois repousser d'un geste harmonieux un petit gnome au sourire triste, écarter une forme funambulesque qui se dressait devant elle...

Notre course folle nous amène enfin sur la place Saint-Marc, où le tintamarre de musique, de chants et de rires emplit nos oreilles comme les vagues de l'océan envahissent les grottes du rivage, à chaque vague.

J'aperçois Colombo, diable rouge, et je crie vers Chance :

— « Le voilà, le voilà ! »

Elle vient d'être empoignée par deux gardes suisses embarrassés de leurs hallebardes. Sa voix perçante émerge du bruit, comme un dauphin hors de la mer agitée :

— « Poursuis-le, rattrape-le ; je retiens les démons. »

Et je m'élance à la poursuite de l'enchanteur qui se dirige vers le campanile de Saint-Marc, hurlant par je ne sais quelle inspiration :

— « Bandit, bandit... »

La foule colorée de carnaval m'ouvre un passage, étroit sentier tortueux.

Je pense que j'aimerais être, que je pourrais être un fier chevalier poursuivant le prince félon. Et je m'étale au beau milieu de ma course ; mes jambes se sont empêtrées dans un obstacle nouveau. Quand je me relève, je m'aperçois avec stupeur que je suis revêtu d'un magnifique pourpoint et d'une culotte bouffante ; mes jambes sont prises dans un haut-de-chausse en soie bleue et, à mon flanc gauche, bat le fourreau de l'épée qui m'a fait trébucher.

Sans réfléchir plus, je dégaine mon arme et continue ma poursuite.

Colombo est loin là-bas, tout près du campanile, et je crie encore vers lui : « Bandit, bandit.. », m'ouvrant un passage dans la foule.

Le temps d'un magique et j'atteins l'entrée de la tour, à un souffle derrière l'enchanteur. J'ouvre la porte d'un seul geste et me précipite à l'intérieur.

Je referme le battant et...

Un nouvel enchantement commence.

Alors que dehors tout n'était que tumulte et agitation, ici règne un calme velouté au sein d'une obscurité menaçante.

Quand mes yeux s'habituent au manque de clarté, je vois des milliers d'yeux me contempler. Des yeux de toutes tailles et toutes couleurs, bleus, noisettes, verts... qui me fixent avec colère comme si j'étais un intrus. Puis je les vois bouger, rôder autour de moi, voletant comme des vampires, de façon malhabile, sur une musique déchirante. Je suis dans la caverne des yeux ; il y en a partout, accrochés à la roche, coquillages tenaces, ou rampant au sol, vermine affreuse. Ils me regardent sans peur. Je vois des yeux difformes, qui changent de couleur et clignotent, lueurs tremblotantes.

L'épée au clair, j'avance lentement dans ce cauchemar de regards, dans cette grotte étrange, et j'entends battre mon cœur, seul bruit qui ose lutter contre la torpeur de l'envoûtante musique.

J'ai découvert un escalier et j'y dirige mes pas. Il monte en colimaçon et se tortille à l'infini dans l'obscurité. J'en gravis quelques degrés puis me mets à courir, réveillant les échos mornes qui me précèdent et roulent avec un bruit de tonnerre vers le sommet de la ca-

verne aux yeux, les yeux tranquilles et terrifiants. Mais je n'éprouve aucune peur car j'ai une mission à remplir.

Je monte, je monte, toujours plus vite, des milliers de marches, et j'ai l'impression de descendre, comme dans les rêves. J'entends enfin le bruit des pas de Colombo qui court, loin devant moi.

Je trébuche parfois dans ma course et j'écrase des yeux comme je foulerais aux pieds des limaces. Les marches deviennent glissantes. D'autres yeux me frôlent, froufoutant de leurs ailes invisibles, mais sans jamais me toucher.

J'aperçois une tache de ciel clair et d'étoiles, tout là-haut, et je cours, je cours, hurlant, sans m'en rendre compte : « Bandit, bandit... »

Enfin, étonné de retrouver la nuit étoilée, je débouche sur une plateforme rectangulaire. J'entends un claquement sec, je me retourne : l'ouverture a disparu derrière moi. Il n'y a plus moyen de retourner sur mes pas.

Colombo m'attend, costumé en spadassin, l'épée haute. Il se précipite dans ma direction. Alors, me souvenant du don que Chance m'a légué, pour une seule fois, je me rends invisible.

L'épée de l'enchanteur passe au travers de mon corps invisible, sans que j'en ressente aucun effet.

Je fais un pas de côté et, d'un mouvement précis, j'abats le fil de mon arme sur le bras de Colombo, à la hauteur du poignet, lui tranchant la main. Il pousse un hurlement terrible et recule, les yeux horrifiés. Des flots de sang jaillissent de son membre coupé, semant des fleurs rouges sur le sol.

Je suis cloué par la stupeur; mes vêtements de prince charmant ont disparu ; je n'ai plus d'épée.

Mais, sur le sol, une main blême qui émet des bruits étranges, des sifflements de serpent rageur, se tord dans une mare de sang et bouge ses doigts comme des tentacules.

L'enchanteur recule, roulant ses yeux presque morts dans leurs orbites pâles ; l'habit noir qui le revêt se trempe de sang. Colombo se tient le coude de sa main valide et gémit, gémit, hurlant sa douleur à la lune, loup désemparé.

J'étends la main vers lui et, effrayé, ou je ne sais, il fait encore un pas en arrière et bascule dans le vide. Je cours jusqu'au rebord, mais je ne vois qu'un pigeon qui tournoie, un pigeon noir dont une aile tachée de sang bat lourdement. L'enchanteur Colombo a repris sa forme première, pigeon noir ; il mêle son vol à celui des grands oiseaux, les fous de Bassan, qui montent de la place Saint-Marc en poussant des cris rauques et lui font un cortège funèbre.

Je reviens à pas lents vers la main ensanglantée où brille l'anneau de Chance. Je me penche vers le moignon et retire la bague, avec difficulté, car la main lutte encore, se recroquevillant sur elle-même, cherchant à m'échapper.

Enfin, quand l'anneau repose dans ma paume, la main de l'enchan-

teur pousse un dernier soupir et se détend, entre mes doigts, comme un oiseau mort, en devenant toute froide.

Je contemple la bague et dis :

— « Chance, Chance, regarde... »

Elle apparaît, tout près de moi ; j'entends d'abord ses boucles d'oreille tinter, puis je vois la forme d'un sourire, enfin tout son être.

Je lui tends la bague, offrande solennelle.

Elle la prend et la passe à son doigt où l'anneau devient alors comme part intégrante de la chair.

— « Merci, merci, Johnnny. »

Le silence creuse un petit tourbillon entre nous deux.

Puis Chance répète :

« Merci, merci, Johnny. Maintenant, je vais te rendre aux hommes ; avec un talisman de bonheur. »

Elle porte la main à son doigt et de l'anneau magique retire un autre anneau. Elle fait un geste et cueille dans le ciel deux étoiles qu'elle enchâsse dans l'anneau, puis me le tend.

« Tiens, prends, » dit-elle, « et souviens-toi toujours de la nuit de Chance. »

La féerie s'estompe, j'entends le sifflement du serpent à sonnettes, le tintement des sequins de gitane, et je me retrouve dans la rue que j'ai quittée à Paris, il y a quelques heures, ou quelques magiques peut-être...

Une cloche sonne dans la nuit.

Je regarde ma montre.

Il est minuit.

Mais à mon doigt brille un anneau serti d'étoiles.



A la queue !

(*On the way to her sister*)

par J. B. MORTON

On reconnaît l'Européen en voyage dans n'importe quel pays du monde à ce qu'il a appris à faire la queue, la triste expérience des années de guerre nous ayant, à tous, donné le réflexe de nous mettre en rang pour attendre qu'on nous distribue quelque chose. La fameuse revue Punch, *avec son habituel humour anglais imperturbable, en a profité pour nous donner cette petite vision d'un avenir où ce tropisme nouveau est prédominant. Une fois de plus, les incursions de* Punch *dans le domaine de l'anticipation se révèlent originales et hilarantes.* (1)



PAR une fraîche matinée de juin, Clive Merivale sortit de chez lui pour se rendre à pied à son bureau dans le West End. Parvenu à un carrefour, passé lequel s'élevait le groupe d'immeubles où il travaillait, il s'arrêta pour allumer sa pipe et, avant que cela fût fait, plusieurs personnes s'étaient mises en rang derrière lui. Car on était en l'année 1965 et l'habitude de former des queues sans raison particulière était devenue universelle à Londres. La docilité du public avait été considérablement développée par une série d'instructions publiées par l'Administration. On faisait remarquer que la formation de queues pouvait être en quelque sorte assimilée à un mouvement militaire de nature à discipliner le public, à diminuer l'obstruction dans les rues et à dissuader les badauds de traverser la chaussée sans raison suffisamment sérieuse. Il y avait les queues normales devant les boutiques et les salles de spectacles télévisés ainsi qu'aux arrêts d'hélicoptères. Mais les piétons avaient maintenant une tendance à se ranger les uns derrière les autres dès qu'ils se trouvaient en nombre tant soit peu important dans une rue.

Merivale était un jeune homme gai et insouciant et qui ne dédaignait pas de jouer quelques tours à l'occasion. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit qu'une douzaine de personnes étaient déjà alignées en bon ordre derrière son dos. Il boutonna son pardessus et regarda devant lui, essayant d'adopter l'attitude patiente de quelqu'un pour qui l'art de faire la queue n'a plus de secrets. Ceux qui se tenaient derrière lui savaient qu'une queue restait souvent immobile pendant très longtemps, aussi se préparèrent-ils stoïquement à attendre. Un panier au bras, une femme qui avait le goût de la symétrie vint occuper la place libre à côté

---

(1) Dans notre numéro 18, avaient déjà paru deux contes tirés de « *Punch* » : « *La bouteille à l'espace* » et « *La pêche est son pêché* ».

Copyright, 1954, *by J.-B. Morton.*

de Merivale, lequel fit un pas en avant, regarda au-delà de l'angle du bâtiment et hocha la tête comme s'il avait vu une file compacte de personnes devant lui. Au bout de cinq minutes, il avança de deux pas, ce qui l'amena à hauteur du coin de rue, puis, une minute après, il tourna à angle droit.

— « Ah ! Dieu soit loué ! » dit la femme à côté de lui. « Nous sommes les premiers. Vous ne trouvez pas que c'est une chance ? »

— « Oui, n'est-ce pas ? » dit Merivale.

— « Première fois que ça m'arrive depuis des mois, » dit la femme tout heureuse.

— « Vraiment ? » fit Merivale. « On peut se féliciter mutuellement, pas vrai ? »

— « Vous l'avez dit, » répondit la femme. « On peut avancer, n'est-ce pas ? »

— « Je ne vois pas d'empêchement, » dit Merivale, s'avançant avec précaution. « Il ne faut pas se précipiter, » ajouta-t-il. « Ça flanque la pagaille par-derrière. Il faut y aller doucement. »

Aussi y alla-t-il doucement, marquant un temps d'arrêt raisonnable entre chaque pas en avant. Et de cette façon la tête de la file atteignit la porte cochère de l'immeuble sur le côté de laquelle une grande plaque de cuivre annonçait : « Baldicott et Trudge, Taxateurs d'Appareils distributeurs d'Engrais chimiques. »

— « Est-ce ici que nous allons ? » demanda la femme.

— « Je suppose que oui, » dit Merivale. « J'ai remarqué une queue qui venait à notre rencontre et le nouveau règlement spécifie que lorsque deux queues se rencontrent, la plus importante doit tourner brusquement à droite. Je crois que c'est la nôtre la plus importante. » Il prit un peu de recul pour vérifier. Puis, la femme toujours à côté de lui, il franchit la porte et entra lentement dans le passage voûté. Au pied d'un large escalier, il fit une longue pause pour donner le temps à ceux qui suivaient de le rattraper. Un petit garçon faisait un caprice et une voix irritée dit :

— « Je ne vois vraiment pas où il nous conduisent. »

— « Cessez de rouspéter ! » cria un homme. « Ça ne sert à rien. »

Merivale et sa voisine commencèrent à gravir l'escalier... une marche, une pause, une marche, une pause.

— « N'importe qui peut voir tout de suite que vous vous y connaissez, » dit la femme. « Il y en a qui ne songent qu'à courir quand il n'y a rien devant. C'est ce que j'appelle n'avoir pas de ménagements pour les autres. Ça essouffle ceux qui sont derrière, qui ne peuvent pas voir ce qui se passe et qui n'aiment pas ces démarrages par surprise. Et un démarrage précipité entraîne toujours une plus longue attente un peu plus loin. »

— « C'est ce que je dis toujours, » répondit Merivale.

— « Je suppose qu'il y aura une sortie par-derrière... un escalier de service ou quelque chose, » dit la femme.

— « J'espère bien, » dit Merivale. « Nous aurions l'air plutôt bêtes si nous ne pouvions plus sortir. »

— « Moi la première, » dit la femme. « Normalement, je suis partie pour aller voir ma sœur. Heureusement qu'elle habite près d'ici. »

— « Elle aurait dû venir faire la queue aussi, » dit Merivale.

Cette remarque plongaa la femme dans une grande hilarité.

— « Si la montagne ne vient pas à vous, il faut aller à elle, » n'est-ce pas ? » Et elle repartit à rire de plus belle.

Une voix de ténor, derrière eux, se mit à chanter : « Sur la longue, longue piste aux mille détours. »

— « Cessez de chanter ! » cria le grincheux. « Ça ne sert à rien. »

— « Eh bien, moi, voyez-vous, je trouve que ça sert à quelque chose, » dit la voix hautaine d'une jeune fille.

— « Des goûts et des couleurs. »

— « Gardez donc vos goûts pour vous. »

— « Merci, je n'y manquerai pas, et je n'ai pas besoin de votre avis. »

— « Et polie avec ça, s'pas ? »

— « Nous y sommes presque, Dick, » dit une voix patiente et maternelle au petit garçon en pleurs.

— « Presque où ? » demanda timidement quelqu'un.

— « Vous ne seriez pas plus avancé si vous le saviez, » dit la mère.

Pendant ce temps, Merivale était parvenu au palier du premier étage. Une porte s'ouvrit, un homme sortit, s'arrêta et recula avec une mimique alarmée :

— « Bonjour, Merivale, » dit-il. « Je vois que vous avez amené la famille. »

— « Il a dû resquiller celui-là, » dit la femme. « Comment sait-il votre nom ? »

— « Il l'aura deviné, » dit Merivale.

— « Ah ! Quel farceur vous faites ! » dit la femme, qui éclata d'un rire sonore.

Ils attaquèrent les marches montant au second étage. Merivale se demandait que diable faire de la foule qui s'étirait derrière lui, puis dans le passage et jusque dans la rue. Plongeant son regard dans la cage de l'escalier, il observa la masse compacte de ces gens. Bientôt, un remous se produisit plus bas. Tournant la tête en arrière, Merivale vit Mr. John Baldicott qui cherchait à se frayer un chemin dans l'escalier. Des cris d'exaspération s'élevaient.

— « Pour qui se prend-il ?... A la queue !... Hé ! là ! Vous n'avez pas le droit ! C'est une honte de voir ça !... Arrêtez de pousser !... Sortez-le !... »

Mr. John Baldicott ne prêta aucune attention à toutes ces invectives. Continuant à jouer des coudes, il atteignit le palier du premier étage et disparut par une porte. On put l'entendre demander d'une voix forte :

— « Qui diable sont tous ces gens, Clayton ? »

Il avait du mal à croire qu'ils étaient tous venus pour faire taxer des appareils distributeurs d'engrais chimiques.

— Il a l'air d'habiter ici, ce veinard, » dit la voisine de Merivale. « Je me demande combien il y a encore d'étages. »

— « Encore quatre, » dit Merivale.

— « Vous êtes déjà venu, alors ? »

— « Tous les jours, » dit Merivale.

— « Pfff ! » fit la femme.

Quand ils atteignirent le second palier, Merivale dit :

— « Je vais aller me renseigner. »

Il avança rapidement de quelques pas, entra dans la pièce où il travaillait et attendit quelques instants. Un murmure assourdi lui parvenait de l'extérieur. Puis il ressortit sur le palier et, s'adressant à la multitude :

— « Nous sommes obligés de faire demi-tour, » dit-il.

Un grondement de colère accueillit ces paroles. Merivale leva la main pour réclamer le silence.

— « Il est juste, » dit-il, « que ceux qui étaient les premiers soient maintenant les derniers de la file. Je suis tout disposé à me mettre le dernier. Nous allons simplement faire tous demi-tour sur place et ceux de derrière vont se trouver au premier rang. Ça va ? »

Comprenant qu'ils étaient lésés dans l'affaire, ceux du milieu protestèrent avec vigueur. Avec ce système ils allaient rester dans le milieu.

— « C'est la solution la plus équitable, » dit Merivale. « C'est moi qui y perds le plus. »

— « Et moi, alors ? » dit la femme. « Je ne vois pas pourquoi nous sommes venus ici tout compte fait. »

— « Ni moi non plus, » dit Merivale. « Mais c'est ainsi. Allons, avançons ! »

Avec mauvaise humeur, la foule pivota sur les talons et commença, par la force de l'habitude, à descendre l'escalier avec lenteur jusqu'à ce que quelqu'un se mit à crier : « Allons, pressons ! »

Merivale et sa voisine s'alignèrent en dernière position. Quand il arriva en haut des marches, Merivale s'arrêta.

— « Il faut que je retourne une minute d'où je viens, » dit-il. « J'ai laissé mon chapeau dans cette pièce. »

— « Je garderai votre place, » dit la femme, jetant un coup d'œil à la ronde pour voir s'il n'y avait pas de nouveaux arrivants.

— « Merci, » dit Merivale.

— « J'espère que nous nous reverrons, » dit-elle, « la prochaine fois que j'irai chez ma sœur. »

Merivale rentra dans la pièce et, se penchant à une fenêtre, observa la queue qui émergeait de l'entrée de l'immeuble et commençait à se fractionner. Mais une foule nombreuse encombrait le trottoir, et bientôt ceux qui s'étaient dégagés assez vite commencèrent à se regrouper et à se diriger lentement et en ordre dans la direction d'où ils étaient venus au début.

(Traduit par Roger Durand.)

Houa

par RENÉ LEFÈVRE

Les lecteurs fidèles de « Fiction » *ont déjà fait connaissance avec nombre d'animaux extraordinaires, depuis le rat joueur d'échecs* (1) *jusqu'au singe dessinateur* (2) *en passant par le perroquet conférencier littéraire* (3) *et le chat polyglotte* (4). *Le chien que René Lefèvre vous présente aujourd'hui ne déparera pas, pensons-nous, cette collection et vous fera passer un moment divertissant, car il s'agit là d'une histoire humoristique... et même d'un humour déchaîné frôlant la loufoquerie.*

Ce récit est extrait d'un volume paru l'an dernier et qui nous a — personnellement — fort réjoui : « Le train du Far-West » *(Ed. Calmann-Lévy, Collection* « *Labiche* »*). C'est avec intention que nous disons* « *personnellement* »*, car Alain Dorémieux, qui avait parlé du livre dans le n°* 91 *de* « Mystère-Magazine »*, l'a fait en le jugeant très sévèrement. Trop sévèrement — et injustement à notre sens — mais nous laissons toujours leur entière liberté de plume à nos collaborateurs...* « Le train du Far-West » *est la relation comique des* « *exploits* » *d'une bande de truands du Far-West, contés avec une verve des plus drues par l'un d'entre eux, chaque chapitre faisant l'objet d'une aventure distincte dont quelques-unes sont des plus hilarantes.*

René Lefèvre a reçu pour ce livre le prix Alphonse Allais et nous pensons que nulle récompense ne pouvait être plus judicieuse, tant les personnages campés dans « Le train du Far-West » *sont les proches parents de ceux du* « Captain Cap ».

Il nous paraît superflu de vous présenter René Lefèvre. Acteur de théâtre, de cinéma, journaliste, scénariste, romancier, il a, en particulier, écrit avant guerre un livre qui est parmi les plus amusants que nous ayons lus : « Le film de ma vie »*, auquel après la Libération il a donné une* « *suite* » *que nous avons moins goûtée. Mais si, un jour, chez un bouquiniste, vous trouvez par hasard* « Le film de ma vie » *(premier volume) n'hésitez pas à l'acquérir. Si vous aimez les histoires drôles, vous serez servi ! En attendant,* « Le train du Far-West »*, et tout spécialement l'ahurissante histoire de* « Houa »*, vous donneront un avant-goût de l'humour de René Lefèvre si vous ne le connaissez pas encore.*



(1) N° 4 : « *Les joueurs d'échecs* ».
(2) N° 32 : « *La guenon* ».
(3) N° 7 : « *Le super-perroquet* ».
(4) N° 9 : « *Langue de chat* ».

Copyright, 1956, by Fiction and René Lefèvre.
Reproduit avec l'autorisation des Ed. Calman-Lévy.

SINCÈREMENT, il y a des jours où je me demande si Andrew Vegetable n'aurait pas la tête un peu dérangée. Le récit qu'il nous fit de son voyage dans le Nord tendrait à le prouver. Je ne comprends pas pourquoi il avait, en l'occurrence, troqué son nom d'Andrew Vegetable pour celui de Joe Mellon, qui ne vaut guère mieux, et il m'a semblé répartir sur plusieurs années une absence qui n'excéda pas huit semaines. Qu'il ait été le chef d'une bande recrutée sous le cercle polaire me paraît également problématique. A part cela, tout le reste est parfaitement logique.

*
* *

— « Le patron du bar de « *la Main qui hurle* », nous dit-il, « s'appelait Jim, mais on l'avait surnommé « la Terreur des Montagnes Rocheuses » parce qu'il éprouvait, à la vue d'une simple élévation de terrain, une frousse intense. La patronne avait nom Barbara, mais comme elle était morte depuis une trentaine d'années, j'ai peu de chose à en dire. C'était, paraît-il, une digne femme aux bras d'acier. Toutes les fois que Jim pensait à elle, il se frottait machinalement la joue, éclatait d'un rire nerveux et se versait un double whisky. Il y pensait très souvent, le cher homme, et le spectacle d'une telle fidélité conjugale nous attendrissait et nous réconfortait à la fois.

Et pourtant, nous avions, j'ose le dire, presque tous des cœurs de pierre, à peu de chose près. Notre erreur était de les croire pratiquement inusables et de ne pas tenir compte des marées sentimentales susceptibles d'éroder, à la longue, les étocs les plus durs.

Le bar n'avait absolument rien de particulier. Rien ne le distinguait des établissements similaires de Dawson-City, en ce qui concerne l'ameublement. Nous y mettions régulièrement le feu, le samedi soir, à la demande expresse des pompiers de la ville qui redoutaient le chômage. Mais c'était un modèle de saloon standard que Jim se procurait chaque semaine et par abonnement à la Bar-Bess Galery. Dès le dimanche matin le bar de « *la Main qui hurle* » reprenait son aspect familier et nous eussions pu croire à un rêve si les décombres fumants ne nous avaient rappelé la navrante réalité. A vrai dire, ce n'était pas le décor qui nous attirait à « *la Main qui hurle* » mais plutôt l'ambiance. La salle n'offrait rien qui retînt l'imagination. Petite, elle avait une figure d'un ovale agréable dont les grands yeux bleus reflétaient l'ampleur des étendues neigeuses (1). Mary, la barmaid, était rectangulaire avec, à droite en entrant, un comptoir et, à gauche, la salle proprement dite, meublée de rotin. Mary faisait partie de l'ameublement au même titre que les tabourets, avec cette différence toutefois que les clients s'asseyaient sur les tabourets et Mary — qui était souvent distraite — sur les clients. Nous étions si habitués à sa présence que nous finissions par ne plus l'apercevoir et, d'ailleurs, la fumée de nos pipes de trappeurs était tellement

(1) Cette phrase, apparemment, est la description de Mary, la barmaid. La phrase qui suit, en effet, paraît plus appropriée à la description d'un bar. (N. d. A.)

dense que cela n'avait rien d'étonnant. Non, le bar, à vrai dire, n'avait rien de particulier. L'enseigne, seule, nous avait attirés : *la Main qui hurle.*

Toute la bande était entrée et nous avions commandé à boire.

Jim nous avait dévisagés froidement.

— « Parce que, gentlemen, si mon bar s'était appelé : « *Bar du Sanglier* », par exemple, ou « *Café de l'Univers* », vous ne seriez pas venus me demander des explications. »

Ce raisonnement péremptoire nous avait convaincus et nous étions restés. Cela durait depuis dix-huit mois et nous n'étions plus que six, dont quatre hommes valides.

Splendide équipe, en vérité, que celle dont, grâce à ma force au poker, au catch as catch can (1) et au parabellum, j'étais devenu le chef.

« *La Main qui hurle* » ouvrait ses portes blindées à six heures du soir, et nous arrivions presque immédiatement, fidèles à nos habitudes. Jusqu'à huit heures environ nous occupions le bar proprement dit, mais ensuite, nous achevions la nuit dans la salle ou dehors, suivant l'humeur de Jim, la nôtre, ou plus simplement notre état général. Nous passions nos heures creuses à nous raconter des histoires du bon temps en fumant nos pipes et en sirotant de l'alcool de qualité. Parfois, pour atténuer la monotonie des nuits trop longues, nous engagions une petite conversation à bâtons rompus — le marchand de cannes passait vers onze heures — avec d'autres consommateurs.

Mon chien Houa assistait à tous ces ébats. Déjà son attitude commençait à m'inquiéter, mais je ne me doutais pas plus que vous de ce qui allait suivre.

Voici son histoire.

Je prie ceux qui ne croiront pas en sa véracité de venir me voir après s'être soumis à une période d'entraînement intensif.

Il ne sera pas dit, ainsi, que je ne leur aurai pas laissé leur chance.

*
* *

Le chien avait, à l'époque où je fréquentais le bar, deux ans environ. Quand je l'avais recueilli, un soir, sur la piste glacée qui va du lac des Esclaves au pays des Cent-Douze-Rivières, il était âgé de six mois à peine. Nous chassions le campagnol sur une étendue de terrain grande comme le Massachusetts et, quand j'entendis le chien aboyer lugubrement dans le crépuscule, je crus qu'il y avait dans les environs un campement quelconque. J'approchai, avec Albert-le-Tordu, Jack-le-Contagieux, Fernand-la-Pétoche et toutes sortes de précautions. Mais la bête était seule auprès d'un feu éteint, et j'eus un élan de tout mon cœur vers le pauvre abandonné.

Il fit « Houâ ! », et je répondis sur le même ton. Je ne sus que plus tard que ce mot, lorsqu'il porte un accent circonflexe sur l'a, veut dire : « Maman ! »

(1) En français dans le texte. (N. d. A.)

Elle appelait sa mère, la douce petite chose, et j'ai la fierté d'affirmer ici que j'en fus une pour elle jusqu'à notre séparation.

Je lui donnai le nom de Houa, mais sans accent cette fois, ce qui veut dire Alfred. Car Alfred est un nom que j'aime beaucoup quand il se prononce Houa.

— « C'est un Irish-Klebs, » dit Albert-le-Tordu.

— « Non, c'est un Scotch-Cabot, » rétorqua Fernand-la-Pétoche.

Pour en avoir le cœur net, ils se battirent à la hache, pendant une heure vingt, et j'emmenai le chien qui semblait aussi blasé que moi-même sur ce genre de spectacle.

Durant les deux premières années de sa vie, il ne me donna que des joies. En somme, jusqu'à cette époque, ce fut un Basset-Trombone comme les autres.

Le premier incident eut lieu à « *la Main qui hurle* », un beau soir, Mike-le-Gaucher, sans le faire exprès, le provoqua.



Nous jouions au poker avec ce peu d'entrain qu'on apporte aux besognes quotidiennes si fastidieuses à la longue. Même le fait de tricher n'était plus un piment et, ce soir-là, je songeai sérieusement à regagner le Grand Nord dans le plus petit délai. Mike-le-Gaucher pensait-il comme moi ? Je ne sais. Mais il se montrait fort distrait. Entre deux coups, il s'amusait à lancer à Houa des morceaux de sucre imbibés d'alcool. Houa les attrapait au vol et les avalait avec satisfaction.

Quelle idée traversa, à un moment donné, la cervelle brumeuse du Gaucher ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il lança soudain une boîte d'allumettes au chien qui, trompé sans doute par l'obscurité, l'avala d'un seul coup comme il le faisait du sucre.

Cela nous fit tordre de rire sur le moment. Ce n'est qu'après réflexion que je désapprouvai le geste du Gaucher, geste assimilable, selon moi, à un abus de confiance. Mais il était trop tard pour protester. Déjà O'Brien, un autre de nos compagnons, lançait au chien une seconde boîte d'allumettes qui disparut comme la première. Snake imita O'Brien et Houa ingurgita sa troisième boîte de suédoises sans en paraître incommodé. Mieux, il semblait joyeux et remuait la queue d'un air engageant. Un éclair de gourmandise luisait dans ses yeux et il faisait le beau.

Ma parole, il en redemandait !

J'eus une seconde d'hésitation et lui lançait à mon tour une boîte. Tous les consommateurs n'attendaient que ce geste pour en faire autant et, vraiment, ce fut une soirée glorieuse pour la Régie de l'Alaska.

Quand nous quittâmes, vers quatre heures du matin, « *la Main qui hurle* », Houa avait absorbé cinquante-quatre boîtes d'allumettes.

Le chien marchait devant moi. Je remarquai qu'il était étrangement lumineux, mais je mis ce phénomène sur le compte du phosphore des allumettes et, ma foi, je n'y pensai plus.

*
* *

Le lendemain était un jeudi. Je préparai comme d'habitude la pâtée de mon digitigrade. Mais il refusa d'y goûter. Il paraissait assez abattu et, en somme, son attitude était en rapport avec son alimentation de la veille, c'est-à-dire amorphe. Il ne s'anima que lorsque je bourrai ma première pipe de la journée. Au moment précis où je frottai mon allumette, il sauta sur la boîte et n'en fit qu'une bouchée. Je commençai à trouver cela étrange, mais, désireux d'aller jusqu'au bout de l'expérience, je me rendis, avec le chien, au bureau de tabac de West Road. Dans l'établissement Houa frétillait de la queue et jappait de l'extrémité opposée, comme il le faisait d'ordinaire aux heures des repas. Je demandai trois grosses boîtes d'allumettes au tenancier.

Houa les dévora sur place.

Le buraliste me jeta un regard qui en disait long.

Je sortis dignement, précédé du chien repu, et j'allai tout droit à « *la Main qui hurle* ». Il faisait froid. C'était un hiver extra. Ceux-là n'ont pas tort qui disent que la qualité se perd. Il faisait si froid que les flammes des foyers en tremblaient. Naturellement, il y avait belle lurette que le whisky s'était solidifié. Quant au soda, il n'avait même pas attendu l'automne.

Jim vendait maintenant les consommations au poids. Je lui commandai un whisky d'une bonne livre (1) avec un émincé de soda.

— « De la glace ? » me demanda-t-il.

Je le regardai d'un tel œil qu'il n'insista pas, et quelques minutes passèrent.

— « Vous arrivez bien tôt aujourd'hui, » me dit enfin Jim, « temps sec, hein ? »

— « Trop, » dis-je, considérant machinalement mon bloc de whisky.

— « Que pensez-vous de la situation ? »

— « Et vous ? »

— « Oh ! moi... »

Un silence précaire s'établit sur ces paroles définitives, et un quart d'heure, en raison du froid, mit très longtemps à s'écouler. Mary, la barmaid, allait et venait dans la salle absolument vide, rangeant les chaises, époussetant les tables, accomplissant en somme la besogne parfaitement inutile pour laquelle elle était payée. Houa la suivait d'un air absent. Vraiment ce chien commençait à m'inquiéter.

A un moment, alors que Mary, foulard en main, se penchait sur un guéridon, Houa traita la jambe gauche de la serveuse avec la même désinvolture que s'il se fût agi d'un réverbère. Le maudit animal devait savoir que mes lèvres gercées m'empêchaient de siffler pour le rappeler à l'ordre, et il est juste de dire que Mary portait des bas verts et que son mollet n'était pas plus galbé qu'un pied de lampadaire. Furieux,

(1) La livre américaine fait à peine un demi-litre. (N. d. A.)

je mis le chien dehors et j'attendis les camarades en bavardant avec Jim que j'aidai même à clouer une pancarte sur le mur du fond :

ÉTANT DONNÉ LA TEMPÉRATURE
LE CREDIT EST GELE !

Ce mur était tapissé d'avis analogues :

N'ESSAYEZ PAS DE PARTIR SANS PAYER
DIEU VOUS VOIT !

Et de proverbes du genre de celui-ci :

Il vaut mieux payer un verre cash,
Qu'une concession à perpétuité à crédit.

Tout cela, les trophées de chasse de Jim, un diplôme de tireur d'élite et une publicité des pompes funèbres contribuait à constituer un fond d'atmosphère très sympathique. Mais tout de même, au bout d'une heure, j'en eus assez.

— « Ça ne vous étonne pas, Jim, que les copains ne soient pas encore là ? » demandai-je.

— « C'est-à-dire que... »

Apparemment, il s'en fichait.

En silence je suçai encore une demi-bouteille de scotch et je regardai ma montre.

— « Neuf heures, Jim ! Nous avions rendez-vous à six heures... »

— « Quel jour ? » me répondit ce tavernier placide.

Je haussai les épaules et me levai pour aller voir. J'ouvris la porte. Un spectacle extraordinaire me figea sur le seuil.

*
* *

Houa, immobile, était assis sur son derrière, dans la neige, et regardait fixement devant lui. Je suivis la direction de son regard. Et je vis...

Mike-le-Gaucher, O'Brien, Snake et les autres étaient dans la rue, à quelques mètres du chien qu'ils regardaient tous. Ils étaient figés dans les naturelles attitudes de la marche, pied levé. J'allai à eux.

— « Vous êtes fous ? »

Pas de réponse.

J'approchai davantage et touchai Mike-le-Gaucher. Il était gelé. Snake aussi. O'Brien et tous les autres. Gelés. Douze en tout.

Un frisson glacial me parcourut l'échine en pensant que j'aurais pu être le treizième.

— « Morts ! » dis-je.

Houa semblait n'attendre que ce mot qu'il interpréta comme un

ordre. Il éternua et vint planter ses crocs dans la jambe droite de William Peanut qui ne bougea pas.

— « C'est formidable ! » pensai-je.

Un peu décontenancé je regagnai le bar où j'exposai le cas à Jim.

— « Ils sont bien morts ? » me demanda simplement celui-ci. « Bon. Alors, tirons partie de cette circonstance. Laissez-moi faire... »

Il décrocha le téléphone et composa un numéro.

— « Hellô ! *Les Conserveries Associées ?* Passez-moi le producer, please... Hellô Jack ? Bonsoir. Oui, j'ai quelque chose pour vous... Oui... Dans les sept cents kilos. Qualité moyenne. Non. C'est du frigo... Merci. »

Il raccrocha.

— « C'est un copain ce Jack, » m'expliqua-t-il. « Il fabrique du corned-beef pour les chasseurs de fourrures du Haut Yukkon. Mais comme ceux-ci étaient las du bœuf et de la saucisse, il a ouvert un rayon anthropophagique dont la clientèle est très satisfaite. Les hommes du Nord disent que, dans leur solitude, un être humain, fût-il en boîte, est tout de même une compagnie... »

— « Et vous avez vendu à Jack les... »

Je désignai la rue.

— « Oui, » reprit Jim d'un ton parfaitement désabusé, « et si vous n'aimez pas ça n'en dégoûtez pas les autres... Vous êtes libre d'aller faire votre plein de fourrage chez les damnés végétariens. Moi, je fais des affaires. Et je vous ferai remarquer que les principaux intéressés n'élèvent aucune protestation. Une camionnette va venir de l'usine pour prendre livraison. »

— « D'acord, » dis-je. « Ce qui m'ennuie c'est de voir Mike, O'Brien, Snake et Ted traités comme chair à saucisses... »

— « Mais les appareils sont stérilisés. »

— « Ils furent quand même mes compagnons sur les pistes. Et puis je dois bientôt repartir. Vous ne voyez pas que je tombe sur une boîte de pâté de foie de Mike, par exemple ! Non, Jim ! je ne puis me faire à cette idée. D'autre part Ted et William ne sont plus de la première fraîcheur. Nous aurions des plaintes. Je préfère les faire enterrer dignement. Pour les autres, faisons ce qui a été convenu avec l'usine. »

Jim, qui n'était pas dénué d'une certaine sensibilité, se rangea finalement à mon avis et je pus dire, avec joie, en désignant mes chers camarades aux hommes de Jack qui venaient d'arriver :

— « Mettez-moi ceux-ci de côté. »

D'un air négligent, bien entendu, et en affectant un ton purement commercial.

Debout sur le seuil du bar je vis partir ceux qui, pas plus tard que la veille, buvaient joyeusement à ma santé. « Sic transit... » pensai-je.

— « A la vôtre ! » me disaient-ils.

Ils auraient bien mieux fait, vraiment, de boire à la leur.

*
* *

Je couchai mes compagnons le long du mur du bar. Ils avaient à peine l'air mort. Debout, ils donnaient l'impression du naturel, saisis sur le vif par le froid en un curieux instantané. Mais couchés ils devinrent ridicules. Mike, notamment, la jambe droite levée en un geste canin, était plus obscène que touchant.

— « Vous allez avoir des frais d'emballage, » me dit Jim en hochant la tête. « Ces morts tiennent beaucoup plus de place que ceux qui, ayant envisagé leur trépas, s'arrangent pour être allongés correctement. Le cours du peuplier a terriblement monté ces dernières semaines... Quant au chêne, n'y songez pas il est hors de prix. »

— « Du bouleau ? » suggérai-je.

— « C'est un bois qui travaille trop. »

— « Du frêne ? »

— « Ça leur rappellerait trop un village de France où ils ont tous séjourné. »

— « Alors ? »

— « Alors, rien. »

— « Bon. »

Finalement nous adoptâmes le cèdre et je fis porter les corps chez Hans le boulanger viennois. Je tins à les passer au four moi-même pour qu'ils prennent, dégelés, les attitudes dignes et réservées de gentlemen qui vont goûter le repos éternel.

Houa suivit toutes ces opérations d'un air narquois auquel je ne pris pas garde, tout d'abord.

Quand j'eus fini, quand mes bonshommes furent allongés côte à côte sur le sol du fournil, il alla les renifler et, par cinq fois, éternua.

Avec une indicible terreur je vis alors Mike remuer, s'étirer et s'asseoir, bientôt imité par ses quatres collègues.

— « J'ai eu chaud ! » dirent-ils presque en même temps.

*
* *

Quelques instants plus tard nous étions tous attablés au bar de « *la Main qui hurle* » devant les whiskies réparateurs.

— « En somme, » dit Mike en reposant son huitième verre, nous avons été morts pendant quelques heures... »

— « Que pensez-vous de l'au-delà ?... » demandai-je.

— « Rien de bon, » dit Mike, « puisque j'ai rebroussé chemin. »

— « Vous n'avez pas vu Barbara ? » hasarda Jim en se versant un double Long John.

— « Non. »

Le veuf soupira très fort et offrit une tournée générale.

Mike but et dit :

— « Maintenant que nous sommes complètement remis, je demande

à voir le chien. Oui, votre chien, Mellon. Une sale bête, c'est moi qui vous le dis. »

Et il expliqua comment Houa, assis sur son derrière, dans la neige, les avait fixés d'un regard étrange lorsqu'il avaient voulu pénétrer, quelques heures plus tôt, à « *la Main qui hurle* ».

— « Ça nous a fait un drôle d'effet, pas vrai les gars ? » raconta Mike. « Ce regard était comme qui dirait flamboyant et, j'ose le dire, presque insoutenable. Nous avons reculé. Houa ne nous quittait pas des yeux. Nous étions fascinés. A un moment, une force inconnue nous a rivés au sol et le froid peu à peu nous a envahis. Le damné chien nous avait hypnotisés !... Après ?... je ne me souviens plus de rien !... »

Il y eut un silence de mort. La nuit était complète et pourtant tout s'éclairait dans nos esprits... Les allumettes... Le phosphore... Pas de doute, Houa était doué du pouvoir hypnotique et il allait falloir manœuvrer avec précautions.

Quand le chien, après un petit somme, vint à nous, nous tournâmes la tête, gênés, et fîmes semblant de parler d'autre chose.

Il se recoucha et nous échangeâmes tous des regards d'intelligence. (Sauf William, bien entendu.) Peu de temps après, la porte du bar s'ouvrit et Perry Gunman entra.

C'était l'un des hommes gelés que nous avions vendus, Jim et moi, aux Conserveries réunies. Jim devint pâle et je dus faire quelque chose du même genre. Mais, dès les premiers mots, nous sûmes que Perry Gunman ignorait tout de la tractation que nous avions faite.

— « J'étais le moins gelé de tous, » nous dit-il. « Vous n'avez peut-être pas remarqué, Joe, que votre chien, quand il a mordu Peanut, a éternué en me regardant, me sortant ainsi du sommeil hypnotique. Dès l'arrivée à l'usine j'étais absolument décongelé. Il était temps, vous pouvez me croire. Déjà cinq de nos camarades avaient passé à la machine. Vous serez sans doute contents de savoir que Malcom a été préparé aux épinards. Il les aimait tant ! Je suis le seul à en avoir réchappé, avec une partie de Leslie. »

— « Une partie ? »

— « Oui. On venait juste de le mettre dans une mécanique très perfectionnée qu'ils ont là-bas, quand il s'est réveillé. Il a protesté et ils l'ont relâché. Alors, il a demandé sa jambe... »

Perry soupira et s'abreuva longuement.

— « Ils la lui ont rendue, ça oui. Mais elle était déjà en boîte, accommodée à la purée de marrons. Vous ne croirez jamais qu'ils la lui ont fait payer au prix de fabrication. »

— « Ça ne m'étonne pas, » dit Jim. « Ça c'est tout Jack. Ce garçon a vraiment la bosse du commerce. »

— « Et, en sortant, ils lui ont compté cinquante cents de vestiaire pour lui rendre ses vêtements, » poursuivit Perry. « Il a quand même de la chance. Tous les autres passent à l'autoclave, à l'heure qu'il est... »

A cet instant, le percolateur exprima, par une sorte de plainte, l'opinion générale, et Perry s'adressa directement à moi :

— « Mon cher Joe, vous avez un chien qui vaut une fortune. Laissez-moi faire le manager et nous irons à Hollywood nous remplir les poches. C'est un pays épatant pour les cabots, vous verrez... »

Je lui donnai mon accord après une discussion préalable et, dès le lendemain, je soumis Houa à un gavage intensif qui eut pour effet presque immédiat de priver Dawson-City d'allumettes. Le bon chien, reconnaissant, savait voiler en me regardant le feu de ses prunelles et évitait le plus possible d'hypnotiser les gens au passage.

Mais déjà dans la ville, on savait...

***

Trois jours s'écoulèrent. Houa me demandait rarement à sortir. Il semblait vraiment se plaire à la maison. En rentrant, je trouvais souvent la pendule arrêtée, ce qui provenait soit de ma négligence à la remonter, soit d'une poussée de fluide du chien, parfois les deux. Tous les soirs je trouvais aussi des livres sortis de leurs rayons et ouverts sur le tapis.

— « Il joue, » pensai-je.

Vraiment, je ne me doutais encore de rien. Pourtant, si j'avais lu seulement les titres des ouvrages qui traînaient je me serais sans doute rendu compte plus vite de la réalité. C'était un jour une grammaire, toujours un dictionnaire, parfois aussi des ouvrages philosophiques et historiques.

Vint le quatrième jour.

Je rentrai à la maison de bonne heure, avec Perry. Le chien me fit ses amitiés, comme d'habitude, et je lui donnai son repas du soir. Il s'allongea ensuite sur le divan, auprès de nous, et parut sommeiller.

— « Je vais vous faire le compte rendu succinct de mes démarches, » me dit Perry. « J'ai envoyé le télégramme suivant à toutes les grosses firmes du cinéma d'Hollywood : « *Dispose chien hypnotiseur grande puissance. Stop. Combien? Signé : Perry Gunman. Bar de* « la Main qui hurle », *Dawson-City, Alaska.* »

— « Et alors ? » demandai-je.

— « Alors, la Metro me conseille de me brancher sur le courant alternatif pour avoir une puissance égale à celle du chien et d'aller ensuite au bar de « *l'Œil qui éteint* » attendre des contrats. R.K.O. Radio me conseille doucement d'aller passer quelques mois dans une maison de santé après avoir mis le chien à la niche. »

— C'est en somme encourageant d'avoir des réponses, » fis-je observer.

— « Naturellement. Mais ce n'est pas tout. Notre offre est acceptée ! Oui. Par deux firmes. Lisez ce premier télégramme. »

Je lus : « *Si venez à Hollywood avec chien hypnotiseur, venez à pied et partez fin année prochaine seulement. Condoléances. Signé : Artistes Associés.* »

— « Ce n'est pas mauvais, en effet, » notai-je. « Voyons la seconde proposition. »

Perry se leva avec enthousiasme.

— « Elle est formidable, mon vieux ! Écoutez plutôt :

« *Venez immédiatement. Offrons* 100.000 *dollars par semaine à manager et propriétaire et* 1.200 *dollars entretien chien hypnotiseur. Contrat illimité.* »

— « Et qui envoie ce télégramme ? »

— « Il n'est pas signé, mais ça n'a guère d'importance, croyez-moi. Vous acceptez ? »

— « Naturellement. »

Ce n'est que par la suite que je remarquai à quel point Houa était susceptible. Perry se tourna comiquement vers le chien et lui demanda poliment :

— « Vous acceptez aussi, je présume, Mr. Houa? »

Houa le regarda posément et répondit avec un fort accent étranger :

— « Non, Mr. Gunman, je ne marche pas. »

. . . .

Il y eut un temps mort, évidemment.

Un inappréciable laps de temps s'écoula que nous occupâmes, Perry et moi, à échanger des regards terrifiés. Puis cette terreur fit place à une intense surprise.

— « Ça alors ! » bégaya Perry.

— « Extraordinaire, n'est-ce pas ? » dit Houa.

Il marcha de long en large dans la petite chambre, et je fus frappé de le voir encore progresser à quatre pattes.

— « Extraordinaire, mais vrai, » poursuivit-il.

» Évidemment personne ne pensait à ça, même pas moi. Ma mère — une sainte chienne de mère — disait toujours que mon intelligence était au-dessus de la moyenne. Mais, certainement, votre sainte chienne de mère, à vous Gunman, en disait autant de son fils... Et pourtant... Tout ce dont je suis sûr, mes qualités propres mises à part, c'est que l'ingestion d'une certaine quantité de phosphore a déclenché en moi un phénomène peu banal, m'a donné la faculté d'assimiler ce que vous appelez prétentieusement le génie de la race humaine. »

Il alla jusqu'à la porte, revint, la queue entre les jambes et poursuivit :

« Je suis maudit ! Essayez de faire avaler des allumettes à n'importe quel chien. Il refusera, car notre loi nous l'interdit. L'allumette, c'est notre pomme, à nous digitigrades. Je le savais. J'ai enfreint la loi. Je suis maudit ! »

Il faisait peine à voir et je tentai de le consoler. Mais il parlait parlait, s'accusant, se frappant la poitrine de la patte et entremêlant chaque phrase d'expressions canines inintelligibles.

— « Et vous voulez me produire sur les planches, comme un saltimbanque ! » hurla-t-il. « Non ! Non ! Et non ! »

Puis il ricana :

« Quand je pense qu'un olibrius comme Gunman prétend diriger ma carrière, j'ai envie de mordre ! Qui est le maître ici ? Hein ? C'est moi ? Quand vous aboierez comme je parle, Gunman, vous aurez voix au chapitre. C'est compris ? Tenez, sortez ! Sortez ou je vous fascine ! »

Perry ne se fit pas prier et se glissa dehors sur la pointe des pieds.

*
* *

— « Comprenez-moi, » dit Houa quand nous fûmes seuls. « Ne voyez dans mon refus aucune offense personnelle. Vous avez été très chic pour moi, je me plais à le reconnaître. Vous m'avez toujours donné la croûte, parfois la mie, et souvent des os à moelle qui étaient à ma gueule ce que l'entremets est à la vôtre. Vous m'avez même emmené au cinéma, et cela, je ne l'oublierai jamais ! Mais je ne veux pas être contraint d'exercer une profession pour laquelle je n'ai aucun goût et qui n'est pas jugée honorable dans les familles bien pensantes de chez nous. Ma décision est irrévocable ! »

Il s'assit tristement près de moi et me lécha la pommette.

— « Je vous aime bien, Joe, » sanglota-t-il. « Je vous aime bien... Ah ! si vous saviez nous comprendre comme nous vous comprenons, nous les chiens ! Quelles belles choses nous pourrions accomplir ensemble. Mais non ! Vous pactisez avec des chats retors et hypocrites. Vous misez sur les deux tableaux. Et bien, vous perdrez, car nous sommes forts ! »

Sa voix avait un ton prophétique qui me frappa.

— « Houa, » dis-je, « je vais me débarrasser de Mistigri, je vous le promets. »

— « Cela ne suffit pas, Joe. J'ai intercepté des messages de Mistigri dernièrement et... »

Je l'interrompis :

— « Ah ! Il est du Deuxième Bureau ? Je ne puis tolérer cela chez moi... »

Mais Houa me coupa doucement la parole.

— « C'est un agent double, » me dit-il. « Laissez-moi faire... D'autres tâches sont plus pressantes. J'ai un grand rôle à jouer ici-bas, en tant que chien. Il faut que je m'instruise. Vous avez ici, à Dawson, d'excellents professeurs. Il faut qu'ils me prennent comme élève et, en échange, je leur apprendrai notre science. »

— « Votre science, Houa ? »

— « Oui. Ce que peut être l'humanité vue d'en bas. Notez que nous sommes seuls bien placés pour voir le dessous des cartes... »

— « C'est juste, Houa. »

— « Quand je pense, Joe, que vous vous imaginez savoir jouer au poker, ça me fait un peu remuer la queue... »

— « Si vous vouliez m'aider, Houa... »

Il me regarda sévèrement.

— « Vous êtes une satanée crapule, Joe, et l'amitié que j'ai pour vous

pourrait me mener loin si je ne pensais à mon âme. A ce propos, j'aurai bien des choses à vous dire... »

Ma parole, il lisait dans mes yeux comme le révérend Proutsmith de Bovril-Church ! Mais il était moins tenace, heureusement et, après avoir fait claquer sa babine, il me sourit en disant :

— « C'est effrayant ce que je peux perdre la mémoire... »

— « Une cigarette, Houa ? »

— « Non, merci, je ne fume pas. Vous voulez du feu ? »

— « Trop aimable. »

J'aspirai quelques bouffées en réfléchissant et je demandai tout à coup à mon chien :

— « En somme, que voulez-vous faire ? »

— « Je veux, » dit-il, « être ingénieur des Ponts et Chaussées. »



Il n'entrait pas dans ma volonté de contrecarrer les projets de Houa. Si c'est sa vocation, pensai-je, ainsi-soit-il. La carrière d'ingénieur, à cette époque, en valait bien une autre, et je me rendis à l'Université pour me renseigner sur les frais et les modalités d'inscription aux cours de sciences. Tout était fermé pour quinze jours, le doyen étant parti à la pêche au saumon.

Houa se montra attristé de ce contretemps.

Chaque matin, il allait en face de la maison flairer, au pied du poteau télégraphique, les lettres anonymes dont il ne me donnait que le sens général. Dans le courant de la journée il était plutôt silencieux.

En vain, j'essayai de le distraire. Quelque chose, de toute évidence, le turlupinait.

— « Joe, » me dit-il enfin, « je ne me sens plus à l'aise dans ce milieu. Marchez à quatre pattes, vous aussi, et vous vous rendrez compte. On ne voit pas le monde de la même façon. »

Je tentai immédiatement l'expérience et j'allai, à quatre pattes jusqu'au bar de « *la Main qui hurle* ». Jim me reçut froidement.

— « C'est une maison sérieuse, ici, » me dit-il.

Je remarquai qu'il me regardait de plus haut que d'habitude.

« C'est ça, « pensai-je. « C'est donc ça. »

Je m'enfermai avec Houa jusqu'à la fin du mois, m'efforçant de devenir le plus chien possible. Il m'apprit à aboyer, mais je n'arrivai jamais à perdre, me dit-il, mon sacré accent irlandais. Il suivit mes progrès avec sympathie et ne se découragea jamais. Le soir nous allions hurler à la lune, assis dans la neige, et l'on répétait dans tout Dawson que je n'avais même plus les moyens de me payer un séjour dans une bonne maison de santé, ce qui était faux.

Quelque chose m'échappait dans la psychologie de Houa et, pour le mieux comprendre, j'achetai un traité de morale, comptant y trouver divers moyens de me ravaler au rang de la bête. Rien. Certains côtés du caractère du chien me demeurèrent inconnus.

Il maigrissait, ne mangeait plus que les allumettes nécessaires à l'entretien du feu de la conversation.

Ce qui se passait en lui était confus. J'en suis sûr. Une lecture alllait cristalliser cent pensées éparses et n'en plus faire qu'une volonté, le 22 janvier, jour de son anniversaire.

Je lui avais acheté « *Croc-Blanc* », de Jack London. Maintenant, encore, je me demande si je fis bien ou mal. Je doute.

Et seul, l'exemplaire tout annoté de l'ouvrage me reste aujourd'hui avec mes souvenirs...

***

— « Est-ce que Jack London est un auteur sérieux, » me demanda-t-il le lendemain.

— « Mais oui, pourquoi ? »

— « Parce que Jack London... »

— « C'est vous ?... »

— « Non. Parce que Jack London n'a fait, dans son livre, autre chose que raconter l'histoire de mon père. Papa s'appelait « Croc-Blanc », et maman « Collie ». Dire que je l'avais oublié !... A votre avis que doit faire un fils pour être digne de son père ? »

— « Il doit marcher sur ses traces, » répondis-je sans hésiter.

— « Voilà ! Oui, Joe, j'entends résonner en moi l'appel de la forêt... J'ai enfreint la loi de la viande. Humph ! Humph ! Humph ! »

A mon tour je fis : « Humph ! » en prenant le plus possible l'accent des chiens du Klondike.

— « Je dois partir, Joe. »

Et, comme je protestai, il mit ses deux pattes sur mon épaule et me regarda doucement dans les yeux.

— « Sincèrement, Joe, croyez-vous que « Croc-Blanc », mon père, serait heureux de vous entendre aboyer ? »

Je dus convenir qu'il avait raison.

« C'est pour cela que je dois partir, Joe. Partir pour le Nord... »

Il partit le lendemain. Je chaussai mes raquettes et l'accompagnai jusqu'à l'extrême limite du cercle Arctique. Le voyage dura longtemps. Enfin, un soir, nous rencontrâmes sur la piste neigeuse un poteau indicateur portant ces mots en grandes lettres :

GRAND SILENCE BLANC
DEFENSE DE KLAXONNER

— « C'est là, » dis-je.

Houa me désigna l'écriteau et fit :

— « Chut !... »

Puis il m'embrassa et s'éloigna dans le crépuscule, sans se retourner.

Le vent du nord

(*North wind*)

par CHAD OLIVER

Après ses intermèdes parodiques écrits en collaboration avec Charles Beaumont (1), *voici un nouveau récit de Chad Olivier qui, comme* « L'objet » (*n°* 29), *est un essai d'anthropologie extraterrestre* (2). *Il pose deux énigmes au lecteur : pourquoi ce double visage contradictoire de la civilisation découverte sur Arcturus III... et que se passe-t-il dans le cœur endurci d'un bureaucrate lorsqu'il doit décider du droit que peuvent avoir des indigènes à leur propre planète ? Le tout conté avec le réalisme captivant qui faisait aussi le prix du roman* « Ombres sur le soleil », *chez Denoël.*



LES lourdes portes vitrées glissèrent doucement devant Norman Mavor quand il sortit de la salle d'audience. Impeccable dans son complet bleu très strict soigneusement repassé, la tête haute sous ses cheveux gris qu'une raie bien droite divisait parfaitement, il traversa le corridor propre comme un couloir de clinique, d'un pas ferme et décidé.

Excepté son regard, Norman Mavor aurait bien pu passer pour un homme libre de tous soucis. Mais il y avait *ce* regard. Ses yeux étaient verts, non pas du vert léger, un peu jaune, de l'herbe ou des feuilles, mais de ce vert profond, inquiétant, de la mer. Deux yeux, enfoncés dans un visage sans douceur, comme taillé à la serpe ; deux yeux qui avaient dû connaître de meilleurs moments et qui, pour l'instant, étaient rougis de fatigue.

Il marchait droit devant lui, le regard fixe, et les gens s'écartaient sur son passage. S'il entendit les commentaires peu bienveillants qui l'accompagnaient le long du corridor, il n'en laissa rien paraître.

Il s'engouffra dans l'ascenseur privé menant jusqu'au toit, et grimpa dans son hélicoptère personnel sur la carlingue duquel étaient discrètement peintes les onze lettres de son nom : NORMAN MAVOR.

Puis il attendit.

Sans fumer. Sans montrer aucun signe d'impatience. Ses yeux restaient grands ouverts, le regard fixé sur l'horizon, mais il eût été impossible de savoir ce qu'ils pouvaient regarder et même s'ils regardaient quelque chose.

(1) « *Claude à travers le temps* » (n° 33) et « *Claude l'invincible* » (n° 34).

(2) Autres récits d'Oliver publiés auparavant : « *Le conseiller technique* » (n° 15) et « *Les habitants de la ville-jouet* » (n° 23).

Copyright, 1956, by Mercury Publications, Inc.

Simplement, il attendait.

Dix minutes plus tard, un énorme individu au visage rougeaud, au crâne pratiquement chauve, déboucha en soufflant bruyamment de l'escalier, qu'on n'utilisait presque jamais. Tout en manifestant une extrême excitation et une grande impatience, il installa son gros corps informe à côté de Mavor, dans l'étroit habitacle de l'appareil.

— « On les a bien eus, hein, Norm, » gloussa Karl Hauser, provoquant ainsi une danse diabolique de ses multiples mentons. « Cette vieille face de raie et tous les gars du Développement n'ont pas encore compris ce qui leur arrivait ! »

— « Et comment, » répliqua froidement Norman Mavor. « Nous avons pris à ces bonhommes un quart de leur planète sans coup férir. Ne sommes-nous pas des gars sensationnels? »

L'humour glacial de Mavor ne découragea pas Karl Hauser. Ce dernier rayonnait, visiblement.

— « Gardez ça pour la Ligue des Vieilles Filles, » conseilla-t-il, « vous avez bien gagné un pot ! »

— « Tout à fait d'accord sur ce point. La Grotte du Ciel vous va? »

— « Ils vendent de l'alcool, non? »

Mavor s'essaya à sourire, sans grand succès, et l'hélicoptère s'éleva droit dans le soleil qui baignait New York d'or enflammé.

Deux heures plus tard, réconforté par un déjeuner où l'élément liquide avait prédominé, Norman Mavor réintégra son bureau personnel, situé près de Lake Success. Sa tenue était toujours impeccable ; seuls, ses traits, moins marqués que tout à l'heure, auraient pu laisser deviner en lui une légère détente.

Son bureau se faisait surtout remarquer par une absence totale de curiosités, bibelots, chinoiseries et autres babioles. Il était net dans sa simplicité et, si les murs de sapin verni et le parquet strict manquaient quelque peu de chaleur, on ne pouvait, du moins, les taxer de prétention.

Il y avait cependant une photographie sur le bureau. Posé dans un élégant cadre d'argent se trouvait le portrait d'un chimpanzé, assis sur une caisse, les jambes croisées et l'air très satisfait de lui-même.

Le nom du chimpanzé était Basile et une plaque gravée sur le cadre vous l'apprenait. Basile était un des rares singes anthropoïdes encore vivants ; la race des orangs-outans et des gorilles avait depuis longtemps disparu, seuls quelques couples de chimpanzés et de gibbons demeuraient, par esprit de continuité.

Basile n'avait rien de particulier, sauf que son expression plaisait à Mavor. Il était difficile de se prendre trop au sérieux avec l'image d'un chimpanzé sur son bureau.

Mavor s'assit et attendit.

Il attendit exactement quatre minutes : on frappa à sa porte. Quelqu'un venait de réussir à passer au travers de son commando d'assistants et de secrétaires pour venir lui parler personnellement.

Mavor avait en horreur le téléphone à trois dimensions et y répondait rarement.

— « Entrez, » dit-il.

La porte s'ouvrit. Un jeune homme impétueux se précipita, un dossier sous le bras.

« L'entrée de Prométhée porteur du Feu, » pensa Mavor. Il reconnut Bill Shackelford, l'un des géologues.

— « Hello, Bill, » ajouta-t-il à voix haute. « Combien de temps encore avant la fin du monde? »

Schackelford marqua le coup, mais se reprit rapidement :

— « Un milliard d'années, je pense, à quelques centaines de millions d'années près. Pourquoi? »

Mavor haussa les épaules :

— « Lorsque les gens entrent ici, dit-il, c'est généralement pour une question de vie ou de mort. Le rôle de Superviseur des Affaires Interstellaires n'est pas un lot spécialement heureux, ainsi que vous le découvrirez peut-être un jour, si vous êtes jamais catapulté à cette place. »

— « J'ai ici quelque chose que vous devriez voir, Mr. Mavor, sinon je ne me serais pas permis de vous déranger. »

Mavor opina du chef.

— « Laissez-moi deviner. Vous avez examiné le rapport géologique d'un de nos correspondants, n'est-ce pas? »

— « Eh bien, oui... c'est mon travail... »

— « Et vous avez découvert quelque chose d'extraordinaire, c'est bien ça? »

Shackelford s'assit, comme si le vent qui l'avait poussé en poupe était tombé.

— « Je ne l'ai pas exactement découvert, Mr. Mavor, c'est dans le rapport géologique... »

— « Ah! Voyons, à présent... » Mavor se renversa sur son vieux fauteuil tournant et contempla le plafond. « Un de nos géologues a dû se heurter à un problème particulièrement ardu au sujet de — hmmm — Capella IV conviendrait assez bien, non? »

— « Non, » dit Shackelford, enfin à l'aise dans son sujet, « il s'agit d'Arcturus III. »

— « Bon! Arcturus, alors! Il ne peut s'agir d'une simple culture primitive, ce serait trop ordinaire pour être porté à mon attention. Il ne peut non plus s'agir d'une civilisation avancée, dans le sens ordinaire du terme, sinon j'en aurais entendu parler depuis longtemps. Donc, que nous reste-t-il? Ou bien une civilisation postnéolithique en train de se moderniser et de couvrir à notre insu toute la surface de la planète d'ondes de radio et d'avions... ou bien... quoi? »

— « Je vous laisse trouver vous-même, Mr. Mavor. »

— « Très bien. » Mavor repoussa son fauteuil en avant et mit les coudes sur son bureau. « Je vais vous le dire : l'anthropologiste d'Arcturus est tombé sur quelque chose qui a l'air primitif, mais ne l'est pas. Qu'en pensez-vous? »

— « Comment avez-vous deviné? » demanda Shackelford visiblement dépité.

— « Basile me l'a dit, » répondit Mavor, en se tournant vers la photographie. « C'est un singe qui lit beaucoup. »

Shackelford resta assis, immobile, pris dans l'enrageante impasse de l'homme fraîchement adulte, trop vieux pour sortir en claquant la porte, trop jeune pour retourner la situation par quelque coup de maître de diplomatie courante.

— « Bien, » finit-il par dire, « je suis désolé de vous avoir fait perdre votre temps, étant donné la remarquable source d'informations que vous avez déjà sous la main. »

Mavor plissa ses yeux verts, se maudissant intérieurement pour son incapacité absolue à jouer les naïfs avec qui que ce soit. Il avait plutôt de la sympathie pour Shackelford, et à présent le jeune homme allait rentrer chez lui pour raconter à sa femme quel monstre était le patron, et il savait qu'il venait de s'en faire un ennemi. Il était déjà pourvu d'une abondante provision de ces derniers — mais il lui était impossible d'arborer une autre manière d'être.

Le silence devint plus pesant.

— « Je pensais que vous auriez pu être intéressé, » ajouta Shackelford, tapotant nerveusement sur sa chaise.

— « Ne vous gênez pas si vous avez envie de fumer, mon vieux, » dit Mavor, reconnaissant les symptômes. « Je ne vous foudroierai pas. »

Shackelford exhiba un cigare, l'alluma et tira une bouffée qu'il souffla soigneusement à l'autre bout de la pièce. Mavor qui s'attendait à l'inévitable pipe fut agréablement surpris mentalement — sinon olfactivement.

— « Videz votre sac, » dit-il. « Comment est apparu, cette fois, le Noble Sauvage? »

Shackelford s'anima soudain et commença à fourrager dans son dossier.

« Laissez de côté le jargon technique. Quoi que vous ayez à me dire sur Arcturus III, l'anglais simple percera bien son chemin jusqu'à mes esprits fatigués. »

Le jeune homme mâchonna son cigare au lieu de compter jusqu'à dix.

— « D'après Simpson — c'est l'anthropologiste qui se trouve là-bas — ce ne sont encore que des nomades arriérés, chassant pour se nourrir. Aucun champ cultivé ou quoi que ce soit de la sorte. Mais pourtant ils ont un système politique épouvantablement complexe. »

— « Combien complexe peut être une chose *épouvantablement* complexe? »

— « Ils ont de grands centres de cérémonies avec des résidents officiels politiques et religieux ; d'après Simpson, ce sont ces quelques personnalités qui gouvernent. »

— « J'en déduis que la plupart de ces gens ne vivent pas dans les centres ? »

— « Non. La plupart d'entre eux sont dispersés le long des rivières. Ils ne se réunissent qu'à certaines occasions exceptionnelles. »

— « En quelque sorte comme les anciens Mayas? »

— « Les Mayas étaient des agriculteurs. »

— « Merci, » sourit ironiquement Mavor. « Combien de gens sont impliqués dans cette histoire? Une tribu? »

Shackelford fronça des sourcils.

— « C'est difficile à dire. J'ai l'impression que c'est quelque chose de plus important qu'une histoire de tribu. »

— « Vous avez *l'impression,* hein? Si vous n'êtes pas au courant, dites-le ! »

— « Très bien, je ne sais pas. »

— « Quoi d'autre? »

— « Simpson dit qu'il est sur la piste de quelque chose d'énorme, de réellement énorme. »

— « Eléphant, hippopotame ou dinosaure? »

Shackelford se retrancha derrière un nuage de fumée.

— « Il dit qu'ils semblent posséder des moyens qu'ils ne devraient pas avoir. »

— « Ah ! la Sagesse des Anciens montre son hideux visage. Brisent-ils des atomes avec leur hache de pierre? »

— « Simpson n'est pas certain. Il ne fait que commencer ses recherches. »

— « Hmm ! Et que suggère-t-il que nous fassions à ce sujet? »

— « Que nous procédions de la manière habituelle pour les cas de ce genre. Il veut que nous interdisions l'accès d'Arcturus III pendant une période d'attente de cent ans, jusqu'à ce que nous sachions à quoi nous nous exposons. La Loi dit... »

— « Basile me tient au courant de la Loi. Et vous, que pensez-vous de tout cela? »

— « Puis-je parler franchement, Mr. Mavor? »

— « Je vous le recommanderais même assez fortement. »

— « Très bien, alors! Je crois que ce qui se passe sur Arcturus III est une des choses les plus remarquables dont j'aie jamais entendu parler. Ces gens ne sont pas seulement une poignée de sauvages, Mr. Mavor, ils sont uniques. Ils ont fait quelque chose que personne n'a jamais réussi avant eux. » Shackelford se pencha en avant, les yeux brillants. « Ils ont mérité leur chance. Légalement, vous êtes leur protecteur sur la Terre. C'est votre *devoir* d'interdire aux Terriens l'accès d'Arcturus III. Voilà ce que je pense. »

L'expression de Mavor ne changea pas.

— « Au moins, vous n'êtes pas ambigu, » dit-il. « Vous pouvez vous retirer, à présent. »

Shackelford hésita, puis se leva, très pâle. Il prit le dossier sous son bras et amorça une sortie.

— « Laissez ce dossier ici, si vous voulez bien. »

Il le jeta sur le bureau et sortit, à la limite de l'attaque d'apoplexie

Norman Mavor pressa sur le bouton condamnant sa porte et ouvrit le dossier sur son bureau. Il était assis droit sur son fauteuil, le pli de son pantalon toujours aussi impeccable.

Ses yeux d'un vert profond commencèrent à détailler les feuilles du dossier avec une sorte de ferme cruauté.

Il prenait des notes de temps en temps sur des fiches blanches préparées à cette intention.

Les heures passaient et Mavor bougeait à peine. Il sentait comme un poids glacé sur son estomac.

La nuit tomba sur la ville. Au-dehors, un triste vent d'automne murmurait lugubrement, venant du Nord.

*
* *

Dès que Shackelford était entré dans son bureau, Mavor avait senti que les ennuis allaient commencer. Aucun sixième sens ne l'en avait averti, à moins que ce sixième sens n'ait eu nom « expérience ».

Une première lecture du rapport de Simpson n'avait rien arrangé.

Après trois jours d'étude, il avait une certitude.

Ce n'était pas chose facile, pour un ponte des Nations Unies, que de disparaître huit jours à la campagne. C'était encore moins facile pour un gros bonnet de s'en aller pour un mois, car les affaires étaient toujours urgentes et généralement critiques.

Personne ne partait pour une balade de trente-trois années-lumière, à moins que ce ne fût diablement important.

Mavor estima que l'affaire d'Arcturus III était de cette importance-là.

Depuis vingt ans qu'il était son propre patron, rien, si ce n'est les cas d'urgence, n'avait pu ébranler son Ministère. Il s'en était toujours sorti en se taisant jusqu'à la dernière minute, laissant alors ce rougeaud de Karl Hauser — son principal expert juridique — s'expliquer à sa place.

Il réquisitionna, par un jeu de paperasseries, un navire de l'espace dépendant des Nations Unies, afin de l'utiliser pour son compte. Pendant que les officiers de l'équipage calculaient un voyage pour Arcturus III à une vitesse « super-lumineuse », Mavor prenait le maximum de notes sur l'anthropologiste Edward Simpson.

La photographie d'identité de Simpson révélait un visage maigre et puissant, aux joues creuses, aux yeux et aux cheveux sombres. C'était un visage plutôt ordinaire, dans ce sens qu'il répondait à peu près à ce que devrait être un visage normal. Il aurait pu appartenir à n'importe quel personnage incarné par un acteur de deuxième plan sur un écran à trois dimensions ; mais il n'était pas assez frappant pour se fixer dans votre esprit.

Mais comment serait-il possible de résumer un visage par des mots?

Mavor l'étiqueta : « Résolu et légèrement cynique » et détourna son attention vers d'autres sources d'information plus révélatrices.

Simpson avait fait ses études de paléontologie comme élève de Harvard puis s'était tourné vers l'anthropologie au moment de son doctorat, passé à l'Université du Michigan. Il s'était montré plutôt irrégulier dans ses études, brillant dans les matières qui l'intéressaient et tout juste suffisant, dans celles qui lui étaient imposées, pour être reçu

à ses examens. Il avait assez bien réussi sa thèse sur les relations préhistoriques entre le Sud-Est des Etats-Unis et la vallée de Mexico et publié un intéressant compte rendu ethnographique au sujet d'un groupe agricole sur Capella II.

Sinon génial, il paraissait capable et qualifié.

Il avait grandi dans le Maine où son père était garde-chasse dans les réserves du long de la frontière canadienne. Il avait épousé une fille de Patten et ils avaient un enfant.

Trente-deux ans. Aucun signe particulier.

Rien de plus révélateur?

Il s'était bien mis une fois dans de mauvais draps en disant publiquement que les Nations Unies étaient gouvernées par une collection d'incapables — mais là s'arrêtait son esprit de subversion, si même on pouvait l'appeler ainsi.

Ou bien Edward Simpson était un jeune homme très ordinaire, ou bien il dissimulait savamment sa personnalité. Quoi qu'il en soit, il n'était pas de ceux qui font les choses à demi.

Il savait ce qu'il faisait.

Mavor passa un jour chez lui pour prendre congé de sa femme, Sue, qui était maintenant résignée aux disparitions périodiques de son époux. Sue avait bon caractère et son imagination la laissait en repos ; Mavor avait souvent pensé qu'elle était probablement la seule femme au monde à pouvoir le supporter.

L'astronef décolla à l'heure prévue.

Mavor contempla par le hublot cette nuit d'étoiles, cet océan qui baignait tant de mondes. Il vit la splendeur et la solitude, et le défi d'un Univers dans lequel l'homme n'est qu'un tout petit mystère au milieu d'infinies ténèbres.

Le vaisseau disparut dans le gris interstellaire.

C'était le 1er septembre 2044.

***

La troisième planète d'Arcturus était un monde vert réchauffé par un soleil rougeâtre.

Après avoir contacté Simpson par radio, depuis le paquebot volant, Mavor emprunta une sphère de débarquement.

L'appareil gris passa brusquement de la grande nuit à un ciel bleu tacheté de nuages blancs. Il se posa sur la piste aussi légèrement qu'une bulle de savon. Mavor descendit, et aussitôt l'engin repartit vers le soleil et bientôt disparut.

Il était seul.

Près de lui, une source limpide comme du cristal jaillissait en gazouillant de dessous des rochers bruns. Tout autour, un champ d'herbes hautes se balançait et murmurait sous une brise calme et fraîche.

Du côté de l'est, il discernait des montagnes bleues enveloppées d'ombres ; une brise marine amenait du Sud une odeur saline.

L'air était un peu plus riche en oxygène que celui de la Terre, mais à part cela, identique. Il avait une légèreté et une transparence exceptionnelles. Mavor pensa qu'on ne savait pas vraiment ce qu'était l'air pur avant d'avoir respiré sur une planète n'ayant jamais connu d'industries lourdes, une planète que cinquante mille années séparaient de la combustion interne de la machine, une planète qui ne connaissait comme fumée que celle d'un feu de camp s'élevant en légères volutes au-dessus des arbres...

Il ne bougeait pas, il attendait.

Il ne montrait aucun signe extérieur de nervosité. Il ne fumait pas, ne s'agitait pas, ne marchait pas.

Il attendait.

Et cependant, il *était* nerveux, et assez honnête envers lui-même pour l'admettre. C'était en partie dû à l'excitation de se trouver sur un nouveau monde, sous un nouveau ciel, aux limites d'une nouvelle frontière. Il avait vu beaucoup de ces nouvelles planètes, mais il n'avait jamais pu s'y habituer.

Chaque monde était un miracle pour qui avait d'assez bons yeux pour le voir.

Et Arcturus III était plus que cela ; c'était tout à la fois un mystère, un défi et... une menace.

C'était un sujet de tourments.

Voici une civilisation dont les hommes vivent de chasses aux animaux sauvages et de cueillette de baies dans les forêts — donc le plus élémentaire des systèmes économiques — et qui, cependant, sont gouvernés par des rois nantis de pouvoirs sacrés, ayant droit de vie et de mort sur leurs sujets.

Remarquable ? Le mot était : impossible !

Il est impossible d'obtenir des populations denses et des installations durables lorsque les individus doivent se nourrir exclusivement du produit de leur chasse, à moins de conditions exceptionnelles. Si la population de New York devait se nourrir en chassant les daims et les lapins, la plupart des gens mourraient de faim assez rapidement. Le chasseur peut difficilement s'installer dans un endroit précis à attendre que le gibier lui saute dans la casserole : il faut courir après.

En général, les tribus de chasseurs vivaient par petites bandes d'à peu près une centaine d'hommes, femmes et enfants. Il n'y avait pas de classes sociales rigoureusement définies, et certainement pas de rois. Il faut avoir un surplus de nourriture pour entretenir des spécialistes non producteurs — or la famine est une menace constante parmi une population qui doit chasser pour vivre. Tout au plus pourrait-on trouver un ou deux meneurs ou un chef vaguement défini sans aucune autorité formelle.

Généralement pas de chefs.

Alors, des rois? des prêtres? de grands centres de cérémonies?

Aussi vraisemblable qu'un serpent utilisant une machine à calculer.

La brise fraîche soupirait au travers des hautes herbes. Mavor attendait.

Le monde d'Arcturus ne jouait pas le jeu habituel, et cela représentait un danger. Simpson s'était heurté à quelque chose de très semblable à un gros singe mal à l'aise sous ses poils simiesques, avec son cerveau d'homme. Ce n'était évidemment pas la première fois qu'une pareille aventure se produisait, les gens ayant la fâcheuse habitude d'être parfois imprévisibles.

Mais cette fois-ci...

— « Mavor, êtes-vous là? »

L'appel venait du Sud, encore qu'affaibli par la distance.

— « Près de la source, Simpson ! » cria Mavor.

Un petit nuage cacha le soleil, et un vent froid le suivit.

Mavor se tenait immobile, attendant.

Edward Simpson écarta les hautes herbes et s'avança.

Au premier abord, il ressemblait à sa photographie : ses traits étaient réguliers, marqués d'une mâchoire volontaire. Il était plus mince que ne l'avait pensé Mavor et plus nerveux. Ses yeux noirs semblaient à moitié ouverts, mais il ne paraissait absolument pas endormi.

Sur ses gardes !

L'expression vint à l'esprit de Mavor et s'y installa.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— « Je ne pensais pas avoir la visite du grand patron en personne, » dit rapidement Simpson. « C'est une chance que j'aie gardé ma radio à mon poignet, sinon j'aurais pu manquer votre appel. Qu'est-ce qui vous amène sur Arcturus III?

— « En principe un navire interstellaire, » dit Mavor.

— « Je voulais dire... »

— « Ne faites pas attention, mon vieux. Un vice de langage. Alors, il semble que vous ayez gagné le gros lot, dans le coin. J'ai pensé que je pourrais me promener par ici et vous aider à compter la petite monnaie. Où est-elle? »

— « De combien de temps disposez-vous ? »

— « Suffisamment. »

— « La plupart des Lkklah, c'est ainsi qu'ils se nomment eux mêmes, vivent au Sud d'ici. « Lkklah » signifie « gens », bien sûr. »

— « Du côté de la mer ? »

— « Généralement oui. » Simpson offrit une cigarette à Mavor. Après que ce dernier eut refusé, il se servit avant de replacer le paquet dans sa poche.

— « Combien sont-ils ? »

— « Au moins trente mille, si mon recensement est exact. Cela n'englobe pas les autres tribus qui vivent aux alentours. »

— « Il y aurait donc quelques individus qui ne rentreraient pas dans cette brillante civilisation de nemrods? »

— « C'est exact. Cela n'existe pas sur toute l'étendue de la planète. Je n'en connais pas encore toute l'extension. »

— « C'est suffisant. Allons leur jeter un coup d'œil. »

— « Ils bougent beaucoup, Mr. Mavor. »

— « Vous voulez dire que ces grands centres de cérémonie sont à roulettes? » Mavor surveillait l'anthropologiste d'un œil aimable.

Simpson rit.

— « Je ne pense pas. Mais la plupart des gens sont dispersés par groupes de chasseurs, et ils sont un peu intimidés par les étrangers. »

— « Je vois. Votre rapport mentionnait des résidents officiels dans les grands centres, je crois. Sont-ils partis déjeuner ? »

Simpson jeta sa cigarette dans le ruisseau et en alluma une autre.

— « Ils font des pèlerinages ; je n'en connais pas encore le cycle exact. Ils seront dans un centre ou dans un autre, mais cela m'ennuierait beaucoup de vous emmener dans une longue chasse aux oies sauvages.

— « Cela pourrait soulever certains problèmes, » admit Mavor.

Simpson le regarda fixement, essayant de deviner ses pensées. Il n'y arriva pas. Il faillit dire quelque chose mais se contenta de hausser les épaules.

— « Allons-y, » dit Mavor.

Simpson se retourna et ouvrit le chemin à travers les herbes.

Norman Mavor sourit légèrement et le suivit en direction de la mer lointaine, vers le Sud.

*
* *

Avec le soir tomba le vent salé venant de l'Océan, et de délicats nuages teintés de rose flottèrent sur l'horizon de l'Ouest. Puis le soleil disparut, et la nuit transforma le monde en ombre.

Il n'y avait pas de lune, mais la lumière des étoiles était un rayonnement d'argent dans le ciel.

Il faisait froid, et Mavor enfonça ses mains dans ses poches.

Aucun des deux hommes ne parlait. Le coassement des grenouilles et la plainte persistante, irritante, de quelque animal invisible se mélangeaient au bruit de leurs pas.

Le terrain sous leurs pieds devint rocailleux, et une végétation épineuse repoussait l'herbe. Puis le sol se radoucit et ils entendirent le glissement sifflant de l'eau. Ils arrivèrent en vue d'une large rivière, tachetée de noir et d'argent sous les étoiles, puis ils suivirent un chemin qui serpentait le long des rives.

C'était presque le matin lorsqu'ils l'aperçurent.

En dépit de lui-même, Mavor s'arrêta net, le souffle coupé.

Là, encadrée par une sombre haie de végétation, glacée dans la pâle lumière de l'aube, se dressait la Magie.

Aucun homme ayant la moindre parcelle de poésie dans l'âme n'aurait pu considérer cet endroit uniquement comme un « centre de cérémonies ».

Il y avait là une grande salle où les dieux auraient pu danser et les esprits déchaîner les vents.

On pensait immédiatement aux pyramides, mais ce n'était que par habitude. Les édifices — il y en avait là quatre — étaient carrés et massifs, ainsi que des blocs de basalte qui auraient été arrachés aux profondeurs d'un monde. Ils possédaient des terrasses, et le long de leurs flancs couraient des escaliers taillés dans le roc.

Quelle taille avaient-ils ?

Mavor mit un frein à son imagination et estima : deux cents mètres de hauteur, au moins, et peut-être cent cinquante mètres de côté. Et il y avait de plus petites constructions à leurs sommets. Des sortes de temples — sans doute possible.

Il y avait des cours, des autels, des places de marché...

L'endroit était désert — mais l'immobilité qui l'enveloppait n'était pas celle des siècles.

L'endroit était *habité*.

— « Eh bien ? » demanda Simpson, non sans une pointe de malice. Sa voix résonna comme un coup de feu dans le silence.

— « C'est magnifique, » dit doucement Mavor. Puis : « Y a-t-il quelqu'un ? »

— « Je ne pense pas. Nous allons voir... ces endroits ne comportent pas de pièges à nigauds. »

Ils traversèrent les cours et glissèrent un œil à l'intérieur des édifices. Il y faisait aussi noir que dans un four ; mais une allumette craquée révéla les dimensions des pièces. Elles étaient étonnamment petites par rapport aux dimensions de l'extérieur. Les constructions étaient impressionnantes, mais non suprêmement efficaces.

Ils ne virent personne — n'entendirent pas un bruit.

— « Disparus, » fit Mavor.

— « Ils sont parfois insaisissables. Ils peuvent aussi bien revenir ici aujourd'hui qu'être absents pour des mois. »

— « Je laisserai ma carte. Je désire toujours voir le peuple qui a construit cet endroit, Ed. »

— « Que diriez-vous d'un petit repos, tout d'abord? » demanda Simpson en bâillant. « Cela pourrait être confortable, à l'intérieur, si vous admettez les matelas de pierre. »

— « Je m'en contenterai, » dit Mavor.

Ils se glissèrent dans l'une des entrées et s'étendirent sur le sol. Mavor s'endormit en quelques secondes. Mais, chaque fois que Simpson remuait, ses yeux verts s'entrouvraient — et attendaient.

Ils dormirent six heures. Mavor eût préféré se contenter d'un déjeuner synthétique, mais Simpson insista pour aller dans les broussailles tirer sur un animal qui ressemblait à un daim et faire griller quelques steaks.

La nourriture en valait la peine. L'excellence du repas les paya du temps perdu.

Ils ne quittèrent le centre de cérémonies que dans l'après-midi et continuèrent leur chemin le long de la rivière, vers le Sud. Ils n'aperçurent pas le moindre être vivant. Mavor remarqua que la rivière était

pleine de poissons, semblables aux saumons et aux truites qui sautent dans les torrents. Il retint ce fait, en vue de références futures.

Le coucher de soleil fut glacé, et le froid augmenta à mesure que le soir se fondait en nuit.

Toujours personne.

Mavor ne se plaignait pas. Il marchait derrière Simpson qui, à court de cigarettes, devenait plus nerveux de minute en minute. Il était fatigué, mais prêt à parcourir cette sacrée planète de fond en comble s'il le fallait.

A peu près vers ce qui aurait pu être sur Terre 3 heures du matin, Simpson s'arrêta.

— « Je vais essayer un signal, » dit-il.

« Nous y voici, » pensa Mavor, essayant d'ignorer ses pieds enflés.

Simpson émit un long hululement, suivi de trois sons plus brefs.

— « Merci, Tarzan, » complimenta Mavor.

Une réponse vint, au bout de quelques secondes.

Un long cri modulé suivi de trois plus brefs.

A peu près à un kilomètre de distance, jugea Mavor.

— « Allons-y, » dit Simpson.

Ils repartirent.

Ils mirent presque une heure à ramper par-dessus des rochers, leurs vêtements déchirés par des épines.

Le camp s'étendait devant eux, fantomatique dans le brouillard gris du petit jour. Il n'était composé que d'un feu mourant entouré de grossiers appentis — un campement qu'un mois de pluies et de vent effacerait de la surface de la planète.

Il y avait trois chiens, aboyant en chœur. Mavor compta dix-sept personnes, la plupart presque nues, couvertes seulement d'une espèce de couverture contre le froid. Donc, pas de vêtements taillés, coupés. Il aperçut quelques pieux et des sarbacanes, mais pas d'arcs.

Ça avait plutôt l'air d'être un groupe familial étendu — et ça l'était probablement.

Simpson s'adressa à un vieil homme dans un dialecte indigène.

Quoique ne pouvant évidemment en saisir un traître mot, Mavor écouta attentivement. Apprendre les langages indigènes n'était pas affaire de rien, quelles que soient les circonstances et même dans les meilleures conditions ; c'était en tout cas hors de question pour un officiel ayant à garder un œil sur les nombreuses cultures de mondes multiples.

Le vieil homme semblait ravi de les voir. Il rit et frappa dans ses mains. Il les poussa vers le feu et insista pour leur faire prendre quelque nourriture. Elle n'était d'ailleurs pas mauvaise — mise à part une espèce de pâte froide confectionnée avec un légume sauvage, et qui aurait probablement fait opérer au proverbial Duncan Hines lui-même une rapide retraite de peur de prendre feu de toutes parts.

Les quatre femmes restaient dans leur coin, quoique les plus jeunes filles se montrassent assez sociables. Hommes et jeunes gens tournaient

autour d'eux, bavardant avec volubilité, et il était difficile d'arriver à concentrer son esprit sur quoi que ce soit.

Mavor garda cependant les yeux bien ouverts et prit des notes...

La journée passa rapidement. Mavor et Simpson, lassés et fatigués, n'en pouvaient plus vers le soir. Mais les indigènes continuaient à les étouffer de leurs prévenances. Durant l'après-midi ils avaient tué un animal de la taille d'un buffle et avaient trouvé là un excellent prétexte à de nouvelles festivités.

Mavor et Simpson apportèrent leur contribution en aidant à allumer le feu, au grand amusement des femmes.

Il fut établi que les rognons à demi crus étaient considérés par les indigènes comme de véritables délices — et les visiteurs les ingurgitèrent avec un sourire quelque peu contraint.

Puis ils chantèrent. Une récitation monocorde des mêmes syllabes toujours et toujours répétées, accompagnée du tic-tac d'osselets que l'on frappait doucement contre deux roches plates. Ce n'était pas précisément mélodieux, mais hypnotique.

Et — d'une étrange manière — c'était triste.

Tard dans la nuit, lorsque la lueur orangée des feux s'amenuisa et que les ombres lentes se rapprochèrent, Simpson se pencha vers Mavor. Les indigènes étaient en train de réciter une sorte de légende, et l'enchevêtrement des mots était trop compliqué, même pour Simpson.

Ses yeux, habituellement mi-clos, étaient à présent grands ouverts et paraissaient alertes à la lueur du feu.

— « Ces gens ont une croyance, » murmura-t-il.

Mavor attendit.

— « Ils disent qu'au printemps le vent souffle du Sud — et les arbres, les fleurs et les gens sont éternels, vivront à jamais. Mais lorsque vient l'automne, arrive le vent du Nord. Les feuilles jaunissent et tombent et les gens savent qu'eux aussi devront mourir. Écoutez ! »

Le vent de la nuit soupira à travers les buissons et tordit les flammes vacillantes.

Même là — si près de la mer — le vent venait du Nord, et il faisait froid.

— « Bonne nuit, » dit Simpson. Et il s'étendit sur le sol et ferma les yeux.

Mavor resta assis, silencieux, écoutant les voix et le vent.

Il ne s'endormit que bien plus tard.

Au matin, après un déjeuner qui leur avait brûlé l'estomac, Mavor se tourna vers Simpson.

— « J'ai des nouvelles pour vous, » dit-il.

— « Oui ? »

— « Je ne suis peut-être pas un anthropologiste, Ed. Mais je ne suis non plus pas né d'hier. Ces gens ne sont pas les Lkklah dont vous m'avez parlé. Ils sont juste ce qu'ils paraissent être : une bande de chasseurs nomades. Je ne sais pas qui ils sont, et cela m'est égal. Mais ils n'ont pas plus bâti ces centres de cérémonies que je ne l'ai fait. »

Les yeux de Simpson semblèrent vouloir le transpercer — mais il ne répondit rien.

— « Si vous voulez me traîner encore pendant une centaine d'années, je peux jouer votre jeu, mon vieux, » dit Mavor. « Ça vous regarde. Mais je ne quitterai pas cette sacrée planète avant d'avoir vu vos Lkklah. N'auriez-vous pas plutôt intérêt à ne plus jouer au plus fin et à en finir avec tout cela ? »

Simpson hésita, eut un haussement d'épaules et dit quelque chose au chef des indigènes. Puis, sans un mot, il s'éloigna vers les buissons, se dirigea droit sur la rivière. Mavor le suivit, sans regarder en arrière. Ils atteignirent la rivière brillante et suivirent le sentier, vers le Sud. Simpson menait un train d'enfer, mais Mavor n'émit aucune plainte. Il se contenta d'observer la rivière et remarqua de nouveau les poissons qui bondissaient dans les eaux peu profondes.

Au bout de quatre heures de marche, ils arrivèrent à un bouquet d'arbres odorants qui ressemblaient à des cèdres. L'odeur du sel était forte dans l'air lourd. Et Mavor crut entendre le bruit de la mer.

Le sentier grimpait doucement entre les arbres et soudain, derrière un tournant, le paysage s'étala sous leurs yeux. La visibilité était parfaite, et Mavor vit ce qu'il désirait voir.

Il s'arrêta.

Sous leurs pieds s'étendait la mer, presque noire sous un ciel gris et glacé. Entre la mer et les falaises rocailleuses sur lesquelles ils se tenaient, s'étendait un bois, sur une surface d'environ huit cents mètres.

Le village était dans les arbres.

Cette fois, ce n'était plus un simple campement de chasse. De solides constructions de bois s'élevaient, nombreuses. Des centaines de personnes étaient visibles, toutes bien habillées, dans des vêtements taillés et cousus. De grands et gracieux canoés se balançaient le long de la plage.

Les constructions s'alignaient le long de la rive, aussi loin que l'œil pouvait les suivre. Des milliers de personnes pouvaient y être logées au large.

Mavor ne put remarquer aucun champ cultivé.

Mais il y avait les rivières.

Il en compta dix, de l'endroit où il se tenait, dix rivières serpentant entre les falaises et se déversant dans la mer.

Il se tourna vers Simpson.

— « Voici donc les Lkklah ? »

— « Quelques-uns d'entre eux, oui. »

— « Voici le peuple qui a construit les centres de cérémonies que nous avons laissés derrière nous ? »

— « Oui. »

Mavor étudia le jeune homme de ses froids yeux verts.

— « Peut-être aimeriez-vous vous asseoir, » dit-il.

— « Vous n'allez pas dans le village, après avoir fait tout ce chemin ? »

— « Ce n'est plus la peine, Ed. »

Une veine commença à battre avec insistance sur le front de Simpson.

— « Dites ce que vous avez à dire, Mavor. »

— « Peut-être feriez-vous aussi bien de tout m'avouer. »

— « Avouer quoi ? »

— « Oh, ça suffit, mon vieux. »

Mavor eut l'air irrité, puis recouvra son calme. Il s'assit sur une grosse pierre — ses traits ingrats marqués et tirés.

— « J'ignore ce dont vous parlez. »

— « Très bien, Ed. » Mavor fit claquer ses doigts et posa son menton dans sa main.

« Nous allons le dire en petits mots bien simples, de manière qu'il n'y ait pas d'erreur. *Ne savez-vous pas que c'est un crime sérieux que de falsifier un rapport ?* »

*
* *

L'odeur fraîche et pure des arbres flottait autour d'eux, et le battement régulier de la mer n'était que la respiration peu pressée des siècles.

Mais à présent, la laideur était là, entre eux, sur la falaise.

Le silence s'appesantit.

Durant une longue minutes, Mavor crut que Simpson allait tenter de payer d'effronterie, même à présent. Mais, soudainement, le jeune homme s'affaissa et tourna le dos.

La bataille était gagnée.

— « Comment savez-vous ? » demanda sourdement Simpson.

— « C'est mon métier, de le savoir, Ed.

» Vous étiez trop vague, dans votre rapport, justement en ce qui concernait des détails cruciaux. Chaque fois qu'un miracle passe par mon bureau, petit, je veux des photographies, des statistiques, une analyse dépassant tout de même quelque peu le niveau de l'étudiant de 2e année. »

Simpson se retourna, les pupilles rétrécies.

— « Ce n'était pas aussi grossier ! J'ai dit qu'il y avait des centres de cérémonies complexes, et ils existent ! J'ai dit que ces peuples n'avaient pas d'agriculture, et ils n'en n'ont pas ! »

— « Sornettes ! » dit brutalement Mavor. « Vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas seulement le niveau technologique qui importe, c'est l'entière situation économique. Si l'on obtient facilement assez de nourriture, sa provenance importe peu. Si l'on a la nourriture, on a la population, et une structure sociale complexe est possible, quoique non inévitable. Et si votre organisation sociale est suffisamment complexe, vous aurez des spécialistes qui pourront être déchargés des soins de production de la nourriture, et vous pourrez construire vos temples,

creuser vos totems et déchaîner l'enfer — ce qui arrive généralement.

— « Merci pour la conférence. »

— « Je vous en prie. Regardez, mon vieux. Les anciens Indiens de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord utilisaient exactement les mêmes procédés que vous avez là. Pas d'agriculture, mais des torrents regorgeant de saumons, et — à peu près — une culture préhistorique aussi complexe, au Nord de Mexico. Un tas d'Indiens des plaines n'avaient pas d'agriculture mais ils avaient des chevaux — et le bison.

— « Oui. Oui. Je sais tout ça. »

— « Bon. Ça veut dire que vous saviez ce que vous faisiez. Il ne s'agit pas d'une erreur. Vous mentiez délibérément. »

Simpson serra les poings — mais ne bougea pas.

« Vous avez été envoyé sur Arcturus pour y étudier le degré culturel.

» C'est mon travail que de distribuer des terrains permettant d'établir des colonies terriennes sur des planètes semblables à celle-ci. Mes décisions dépendent des rapports que vous, géologues, m'envoyez.

» Et vous, que faites-vous ? Vous trébuchez sur cette intéressante société où l'on trouve une culture relativement évoluée, basée sur un réseau de rivières infestées de poissons, ce dont les indigènes profitent pour construire quelques édifices impressionnants au milieu des buissons. C'est quelque chose, mais enfin, rien de mystérieux à cela, et vous le savez. En même temps, vous inventez une nébuleuse histoire relative à la Sagesse des Anciens et vous nous avisez d'avoir à nous tenir au large pendant une centaine d'années. Vous admettez tout ça ? »

Simpson haussa les épaules.

« Très bien, Ed. Je meurs de curiosité. Que diable pensiez-vous faire, et *pourquoi* l'avez-vous fait ? »

Simpson prit une profonde inspiration.

— « Vous ne comprendriez pas. Du moins, pas sans connaître les Lkklah. Si vous descendiez avec moi jusqu'au village... »

— « Je ne *veux* pas connaître les Lkklah — d'ailleurs je ne tiens pas à finir dans une marmite. »

Le regard de Simpson ne révélait ni regret ni peur. Seulement la haine.

— « Je pensais obtenir au moins une centaine d'années de paix pour ces gens que j'aime, » prononça-t-il d'un ton égal. « Je l'ai fait pour leur rendre service, et si vous ne l'appréciez pas, cela m'est on ne peut plus égal. »

Mavor se leva, ses yeux verts rétrécis par la colère.

— « Vous l'avez fait pour leur rendre service, » répéta-t-il. « Pauvre simple d'esprit ! »

Simpson s'avança vers lui.

Mavor resta debout, droit, une ombre de sourire sur les lèvres. Il regarda Simpson droit dans les yeux et attendit.

Simpson s'arrêta.

— « Trop tard, à présent, » dit-il avec lassitude. « Quoi que je fasse, vous l'aurez, votre sale planète ! »

— « Exact, » dit Mavor.

Et il appuya sur un bouton de sa radio de poignet, qui lança une onde émettrice au satellite transmetteur puis au vaisseau interstellaire qui attendait. La sphère de débarquement viendrait le chercher là où elle l'avait débarqué.

— « Qu'allez-vous décider, à présent? » demanda Simpson. « Devrai-je revenir enfermé à fond de cale, condamné au pain sec et à l'eau? »

— « Continuez votre travail, » répondit brièvement Mavor. « J'en reculerai l'échéance jusqu'au printemps. »

Simpson fronça des sourcils.

— « Vous ne voulez pas dire... »

— « Ne m'apprenez pas ce que je veux dire ou ce que je ne veux pas dire. Vous êtes un anthropologiste, et vous avez été amené ici à grands frais pour exécuter un travail : établir un rapport sur le degré moyen culturel sur Arcturus III. Faites votre travail — et cette fois, faites-le bien. Je déciderai de ce que l'on doit faire de vous lorsque je prendrai connaissance de votre prochain rapport ; et cette fois, donnez-nous des faits. »

— « Je ne suis pas sûr d'avoir envie de faire votre sale travail, » dit Simpson. « Ces gens sont mes amis. »

— « Faites-le ou allez en prison. »

Mavor fit demi-tour et repartit le long du sentier, face au vent du Nord. Il y avait un long chemin à faire jusqu'à l'endroit où la sphère de reconnaissance le reprendrait, et il ne perdit pas de temps à regarder en arrière.

Edward Simpson resta presque une heure immobile, au même endroit, face à la mer.

Il y avait des larmes dans ses yeux.

« Le salaud ! » ne cessait-il de répéter. « Le salaud aveugle et borné ! »

Puis, très lentement, il descendit vers les constructions de bois et les rires de ceux qui avaient été ses amis.

***

Le voyage d'Arcturus III jusqu'à la Terre se passa sans histoires.

Le 21 novembre 2044, Norman Mavor était de retour à son bureau. Impeccable dans son complet bleu très strict, soigneusement repassé, une raie droite divisait parfaitement ses cheveux gris bien coiffés. Les yeux verts étaient calmes et patients. Il semblait un peu plus vieux. C'était le seul changement notable.

— « Eh bien, Basile, » dit-il au chimpanzé aux jambes croisées, « nous revoici ! »

Il pressa sur un bouton.

— « Envoyez-moi Bill Shackelford, » dit-il, un léger sourire aux lèvres.

Il attendit.

Au bout de dix minutes, Shackelford arriva. Il entra, un cigare aux lèvres. De toute évidence, il s'était fortifié à l'aide de quelques gorgées de courage en bouteille.

— « Je suppose que voici venu le moment pour moi de recevoir un grand coup, entre les deux oreilles, » dit-il.

Il avait l'air d'un homme qui n'a pas trop bien dormi.

— « J'ai considéré la question, » dit Mavor.

Shackelford retira soigneusement son cigare de la bouche. « Très bien. Renvoyez-moi, Mr. Mavor. J'ai commis une erreur, je l'admets. Mais je n'ai aucune intention de me mettre à ramper. »

Mavor haussa un sourcil.

— « Vous avez déjà eu des nouvelles d'Arcturus, si je comprends bien? »

— « Cela m'est parvenu aux oreilles. »

Mavor hocha la tête.

— « Une affaire malheureuse. Mais Simpson n'est coupable que d'une erreur honnête. Cela aurait pu arriver à n'importe qui. Je ne renvoie pas les gens pour de simples erreurs, Bill. »

— « Vous avez dit... »

— « J'ai dit que j'avais envisagé de vous renvoyer. Mais je n'ai pas dit pourquoi. »

— « Me demandez-vous de résoudre une devinette? »

— « Pas du tout. »

Mavor repoussa son fauteuil en arrière.

« Je désire que vous preniez en charge le nouveau dossier qui nous parviendra d'Arcturus III. Nous aurons deux ans pour y travailler avant de le présenter officiellement à la Salle d'Audience. Je désire que vous vous assuriez d'une manière certaine que ces indigènes n'obtiendront pas un pouce de terrain supplémentaire à celui auquel ils ont droit, accordément à la Loi. Le ferez-vous? »

Shackelford s'assit.

Il regarda fixement son cigare, puis le jeta dans le cendrier.

— « C'est un sale travail, » dit-il finalement.

— « Je suis heureux de l'apprendre. »

— « Vous voulez donc dire que je ne suis pas renvoyé? »

— « Pas encore. »

Mavor se pencha vers un tiroir de son bureau et s'empara du journal du matin, qu'il feuilleta jusqu'à la page de l'éditorial.

— « Avez-vous vu où se trouve mon nom dans le journal, à nouveau? »

— « J'ai vu, » dit Shackelford, prudemment.

— « Le petit article rageur habituel. » Il s'éclaircit la voix : « *Norman Mavor, Intégrateur des Affaires Interstellaires, est revenu hier d'une autre promenade, cette fois sur Arcturus III. Il nous a annoncé, avec*

une satisfaction évidente, qu'il s'était arrangé pour obtenir des droits légaux sur, une fois de plus, une nouvelle planète destinée à la colonisation. Cet homme, dont le rôle est de protéger les droits des indigènes extra-terrestres, arbore une indifférence profonde vis-à-vis des indigènes dont il est supposé défendre les intérêts. Il semble utile de souligner qu'aucun autre homme sur cette planète n'a fait plus pour priver lesdits indigènes de leurs terres natales que Norman Mavor... »

— « Je l'ai lu, » dit Shackelford.

— « Et vous êtes d'accord, sans doute. »

Mavor repoussa le journal.

« Je pense que je devrais commencer un album de coupures de journaux. »

— « Vous *n'aimez* pas les indigènes, n'est-ce pas? », dit Shackelford, presque malgré lui.

— « Pas particulièrement, » admit Mavor.

— « Et vous voulez que je m'occupe d'Arcturus III avec un beau râteau à fortes dents, de manière à gratter tout ce que je pourrai. »

— « Exactement. »

— « Vous savez que la plus grande partie de la planète est occupée par de simples chasseurs. Cela veut dire qu'ils ne seront propriétaires d'aucune terre — sinon quelques vagues bandes de terrain et quelques trous d'eau. Même les Lkklah, dont nous avons entendu parler, n'auront rien d'autre qu'un bord de mer et quelques buissons. »

— « Très juste. Légalement, les indigènes d'Arcturus III n'occupent pas du tout leur propre planète. Ils n'en occupent en vérité que quelques milles carrés : nous leur donnons donc ces territoires de chasse, plus une zone de sécurité qui écartera les gêneurs. Ne pensez-vous pas que nous sommes même généreux? »

Le visage de Shackelford tourna au violet.

— « Je pense qu'il s'agit d'une colossale escroquerie! » dit-il, à voix plus haute qu'il ne l'eût voulu. « Qu'est-ce que vous avez? Un morceau de glace à la place du cœur? »

Mavor sourit. « Il est toujours touchant de rencontrer de la loyauté de la part de ses subordonnés, » dit-il.

Shackelford se dressa, gesticulant.

— « Vous n'aurez pas à me renvoyer, Mavor, je démissionne! »

— « Aucune importance, » dit Mavor, « rasseyez-vous. »

Shackelford fixa les yeux verts, hésita un moment, puis se rassit.

Mavor mesura son homme des yeux et s'interrogea.

Bill était-il prêt?

Ou fallait-il lui donner encore du temps, comme à Simpson?

Il contempla son bureau, presque embarrassé. Il était difficile, tout d'un coup, de continuer.

Mais il n'était plus jeune, et il se sentait las.

— « Bill, » dit-il doucement, « savez-vous pourquoi j'ai failli vous renvoyer? »

Shackelford, incertain du rôle qu'il était en train de jouer, se contenta de secouer la tête.

Mavor se pencha en avant, oubliant pour une fois le pli soigné de son pantalon.

— « Vous êtes venu ici tout feu tout flammes il y a quelques mois, avec ce que vous pensiez être la découverte du siècle, comme avec les « artistes » de Centaurus VI. Vous étiez persuadé avoir vraiment découvert quelque chose, et savez-vous ce que vous m'avez dit? »

Shackelford secoua de nouveau la tête.

« *Ces gens-là ne sont pas qu'une poignée de sauvages, Mr. Mavor — ils sont uniques, ils ont fait quelque chose que personne n'a jamais fait avant eux.* »

Shackelford bondit.

— « Je n'ai pas voulu dire... »

— « Si. Vous vouliez dire que ces gens étaient exceptionnels et qu'ils avaient droit à un traitement spécial. Qu'ils n'étaient pas seulement une poignée de sauvages, pour reprendre votre charmante expression. »

— « Eh bien... »

— « Eh bien, ils n'avaient rien de spécial. La plupart des gens n'ont rien de spécial. Ils n'étaient rien qu'une bande d'arriérés des plus ordinaires. Rien : pas de télépathes, pas de navires interstellaires, pas d'enfants de super-hommes couchés dans des langes diaprés. Est-ce que ce n'est pas une honte? »

— « Ecoutez, vous avez dit vous-même que vous *n'aimiez* pas les indigènes. Vous êtes prêt à les écorcher de leur dernier mètre carré de terrain... »

— « Oh ! allez au diable ! » Mavor passa ses doigts noueux dans ses cheveux. « J'ai dit que je n'aimais pas *particulièrement* les indigènes. Non. Je suis juste suffisamment vieux jeu, et non blasé, pour pouvoir encore admirer les êtres humains en général. Je me moque complètement de ce qu'ils soient primitifs ou de ce qu'ils vivent à New York — l'un n'étant d'ailleurs pas incompatible avec l'autre. Cette notion surannée qui veut qu'un homme ne vaut quelque chose qu'à partir du moment ou il devient un espèce de monstre me fait mal au ventre. »

— « Mais... »

— « Ecoutez-moi bien, petit, » dit Mavor. « C'est le vieux monstre inhumain que je suis qui vous parle, et il pourrait bien vous gober tout vivant si vous ne prêtez pas attention à ce qu'il dit. Il y a à peine quelques misérables centaines d'années, l'on considérait les peuples primitifs du même œil que les animaux et on les chassait à l'aide de chiens. Cette sacrée culture technologique qui est la nôtre continuera son expansion, et si vous vous imaginez qu'un poète pourra l'arrêter grâce à sa belle âme pleine d'idéal, vous avez des cailloux dans le crâne. Au moins, à présent, nous disposons de Lois qui leur accordent *quelque* protection. Bien sûr, je pense aussi qu'on pourrait les laisser vivre libres et tranquilles. On devrait se tenir au large. Peut-être aussi aurions-nous dû nous tenir au large de l'Amérique, mais nous ne l'avons pas fait. Cela

vous étonnera peut-être, Bill, mais je ne suis pas les Nations Unies, je ne suis que l'exécutant d'un sale métier. »

— « Vous pourriez en sortir... »

Mavor rit. C'était un son bizarre.

— « Est-ce que cela changerait quoi que ce soit au sort de ces gens, si *vous* aviez ma place? (*Ou Simpson,* pensa-t-il. *Sa tricherie eût été découverte avant cinq ans, et alors, que seraient devenus les Lkklah ?*) Supposez un instant que les gens d'ici sachent que vous trichez légèrement en *faveur* des étrangers. Car ils ne les considèrent pas autrement que comme des *étrangers,* et vous le savez. Non, croyez-moi, cela vaut mieux ainsi. »

Shackelford se leva, visiblement ébranlé.

— « Mais pourquoi ne dites-vous pas tout ça aux gens? Pourquoi les laissez-vous...? »

Mavor, de son pouce, désigna la porte :

— « Filez, » dit-il.

Shackelford se retira.

Norman Mavor se sentit très fatigué.

Il menaça du doigt le portrait du chimpanzé, sur son bureau.

— « Basile, » dit-il, « tu es un imposteur. Sous cet extérieur hirsute bat un cœur fait de l'or le plus pur. »

Il avait horreur des sermons. C'était ce qu'il détestait le plus.

— « Hourra pour moi ! » murmura-t-il — et il s'arrêta coi, tout surpris.

*
* *

Deux années plus tard, en décembre, eut lieu l'audience au sujet d'Arcturus III.

L'hélicoptère portant les mots « NORMAN MAVOR » en lettres discrètes sur sa carlingue atterrit au milieu d'une véritable tempête de neige, sur le toit du building d'Adjudication. Mavor et Karl Hauser, son expert légal, plus chauve que jamais, en sortirent.

Un vent froid balayait la neige.

— « Lorsque arrive l'automne, le vent du Nord souffle, » dit Mavor. « Les feuilles brunissent et tombent, et les gens savent alors qu'eux aussi devront mourir... »

— « Que diable voulez-vous dire, mon vieux? »

— « Oh ! une poésie, que j'ai entendu, une fois. Rien d'important. Allons-y. »

Ils descendirent par l'ascenseur privé et longèrent le corridor immaculé. Le complet vert de Mavor était soigneusement repassé, et pas un seul de ses cheveux ne se trouvait pas à sa place. Il marchait, le buste bien droit, et ses yeux d'un vert profond ne regardaient ni à droite ni à gauche.

— « Je suppose que nous allons arracher à cette vieille Face de Raie un bon quart de la planète, » jubila Karl. « Ce ne sera pas si mal. »

— « Oh ! nous sommes des durs, » dit Mavor.

Quelques personnes le reconnurent, et il y eut les chuchotements habituels.

Nul n'eût pu dire s'ils les avaient entendus.

Les portières de la Salle d'audience glissèrent devant eux.

Le Comité du Développement Colonial attendait.

Ensemble, leurs serviettes sous le bras, Mavor et Karl Hauser entrèrent.

— « Donnez-leur du fil à retordre, » murmura Karl Hauser.

— « Je ferai de mon mieux, » répondit Mavor.

(Traduit par Régine Vivier.)



■ ***Nécrologie.***

Le mois d'août a été marqué par une série de deuils que, en raison des délais d'impression en période de vacances, nous ne pouvons annoncer que maintenant.

Après Léon Groc quelques mois plus tôt, un autre pionnier françals de la science-fiction, Jean de La Hire (le comte Adolphe d'Espie), s'est éteint à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Nous avions salué son appart en publiant, dès notre numéro 2, une nouvelle de lui : *« Fiat voluntas mea »* Nous lui dédierons en outre un article le mois prochain.

André Piljean aussi nous a quittés, à la suite d'une cruelle maladie. Il était surtout connu comme auteur de romans policiers et de romans d'espionnage. Mais il avait également fait de brillantes incursions dans le fantastique, et *« Fiction »* avait fait paraître plusieurs de ses nouvelles dans le genre : *« La boîte de Pandore »* (nº 2), *« Le Détachtout »* (nº 9) et *« Cassandre »* (nº 20).

Enfin nous avons appris le décès, dans un accident d'auto, de M. Guy Krill, codirecteur des éditions du Fleuve Noir, qui, en étroite collaboration avec son associé et ami M. Armand de Caro, avait contribué à mener celles-ci à la place importante qu'elles occupent actuellement.

Nous adressons aux familles des défunts nos condoléances les plus attristées.

La bille

par PIERRE VERSINS

Après ce conte sur une idée stupéfiante qu'était « Le dernier mur » (*n°* 29), *voici une nouvelle histoire de Pierre Versins, qui est tout à fait dans la manière de ce jeune auteur attachant : réalisme et fantaisie. Nous publierons encore Versins dans les temps à venir... il le mérite.*



Il fallut un concours de circonstances extraordinaire. Le père Oguey promenait son chien en laisse sur le bord du terrain vague. C'était un rite, et Zack le savait : on allait regarder tous les deux à droite et à gauche, derrière et devant, et s'il n'y avait pas d'enfants en vue ni d'autres chiens, on s'avancerait ensuite tous les deux vers le milieu, un peu avant le tas de détritus, et là, le maître le détacherait. Alors, Zack s'élancerait et décrirait en galopant des courbes compliquées, des ellipses, des huit, par bonds, en rase-mottes, le museau collé à deux centimètres du sol, levant la patte avec la régularité d'un métronome, de façon que toujours l'homme soit au centre des tours de la bête.

Cette fois, le père Oguey n'attendit pas d'avoir atteint les détritus. Il s'inclina, le chien s'assit, il décrocha la laisse et poussa de la main l'animal indécis. Zack hésita un moment, c'était inhabituel, puis il fonça, et le vieux se releva avec lenteur, à cause des rhumatismes. Pour se baisser, ça allait encore, mais quand il s'agissait de vaincre le poids de son gros corps pour lui redonner la verticale, c'était une tout autre affaire ! En se redressant, il aperçut la bille. Une bille magnifique, grosse comme une agathe, mais brillante, comme si on l'avait prise au roulement à billes d'un gros camion. Jojo serait content.

Il coupa son geste et tendit la main pour ramasser la bille. Puisque après les toupies c'était la mode maintenant de jouer au triangle, à trou bide, aux capitales, à la poursuite, Jojo serait content. Les petits copains ne devaient pas en avoir de si belles. Elle brillait au soleil, un peu enfoncée dans le sol. Un gosse avait dû la perdre, ils ne disent jamais quand ils ont les poches trouées, et ça ferait le bonheur d'un autre gosse. « Dis, grand-père, achète-moi des billes ! » « Quand tu seras sage. » Avait-il été sage? Pas précisément, mais la bille ne coûterait rien.

Il l'attrapa avec trois doigts et fronça les sourcils. Il tira un peu plus fort, ses doigts glissèrent sur la surface lisse et il faillit tomber en arrière. Il reprit son équilibre. Ça, alors !... Ce n'était peut-être pas une bille, après tout? Il devait y avoir une tige enfouie dans le sol et surmontée d'une petite boule. Peut-être un levier de changement de vitesse?

 Copyright, 1956, by Fiction and Pierre Versins.

Eh bien, il n'y avait qu'à le dire à Jojo, il viendrait la chercher. Qu'il se salisse les mains. *C'est grotesque pour un vieux de rester accroupi comme ça un quart d'heure. Si on me voit, Dieu sait ce qu'on va penser! Que je pose culotte en vue de tout le monde, allons donc!*

Il rappela Zack et repéra soigneusement l'endroit où était la bille. *Si Jojo apprend que j'en ai trouvé une si belle sans le lui dire, il sera furieux.* C'était facile, il y avait juste un pied de lavande à côté et un chardon. Pour plus de sûreté, il ramassa une grosse pierre et la déposa de façon que la bille soit exactement au centre du...

— « ...A l'intersection des bissectrices du triangle, » dit fièrement Jojo quand le père Oguey l'amena avec lui, l'après-midi, « on nous l'a dit à l'école il y a deux jours. »

C'était un bon gamin. Il avait eu huit en calcul, il avait bien mérité la bille.

« Oh ! qu'elle est belle !... »

Il se précipita pour la ramasser et fit la grimace. Elle était collée au sol, pas possible. Il tira, mais ça glissait.

« C'est une blague, hein? » Grand-père le regardait de haut en plissant les yeux et riait. « Tu t'es moqué de moi ! »

— « Non, » dit le père Oguey, « il doit y avoir une tige plantée dans le sol et la bille tient après... Creuse autour, tu verras bien. »

Jojo se mit à l'ouvrage avec un bout de bois pointu qui pendait toujours à sa ceinture, c'était un poignard sculpté. Mais, à mesure qu'il creusait, la bille s'enfonçait.

« Alors, » dit grand-père au bout d'un moment, « c'est qu'elle est très lourde. C'est curieux. »

Ils s'en allèrent. Jojo devait retourner à l'école.

— « N'en parle à personne, hein, grand-père. Elle est à moi, la bille. Je ne veux pas qu'on me la chipe ! »

Mais c'est lui, bavard, qui raconta l'histoire — elle lui brûlait les lèvres — à ses petits copains et, à quatre heures, il y en avait dix qui entouraient la bille. Ils avaient tous essayé de la prendre, sans y parvenir. Maintenant, ils étaient assis en rond dans l'herbe foulée, tout autour, et elle était enfouie dans un trou. On ne pouvait pas creuser plus, elle reposait sur une large pierre plate.

Quand Georges expliqua cela à grand-père, grand-père dit qu'alors, c'était bien une bille, mais en quoi était-elle faite pour peser autant?

Il y eut un jeu de la bille qui occupa les gosses plusieurs jours. Il s'agissait de l'atteindre avec des agathes : celui qui la touchait la gagnait, mais comme personne ne pouvait la soulever, celui qui était le vainqueur recevait une bille, ou une image, ou n'importe quoi de valeur. Et ils échangeaient des billets dans la classe. C'est comme ça que l'instituteur s'aperçut de la chose, en confisquant un billet qui circulait : « *Rendez-vous à la Bille à cinq heures, signé : La Terreur du Texas.* » Il demanda des éclaircissements et vint contempler la bille.

Il avait plu la veille, elle était maculée de boue, mais un mioche boutonneux, justement la Terreur du Texas, la nettoya avec son mou-

choir et expliqua que personne n'arrivait à la soulever. L'instituteur haussa les épaules et la prit pour la mettre dans sa poche. Il fit la moue quand il comprit qu'il ne réussirait pas. Les gosses avaient l'air de se ficher de lui, mais il s'accroupit et l'examina de plus près, tentant plusieurs fois de l'ébranler. En vain. Il se releva et prit un air doctoral pour affirmer que c'était un météorite, parce qu'on sait qu'il existe certaines étoiles, mes enfants, dont la matière est tellement concentrée... *Comme le lait Nestlé, monsieur?...* Mais non, imbécile! bien plus que ça! tellement condensée, si vous préférez, qu'un encrier de cette matière pèserait plus que le « Normandie ». *Qu'est-ce c'est que le « Normandie », monsieur ?* C'était un gros bateau, le plus gros du monde, mais les Américains, qui en étaient jaloux, l'ont laissé brûler à New York.

Il épousseta son pantalon et écrivit le soir même une belle lettre à la Société Astronomique de France pour annoncer la découverte. Un résumé de la lettre, signé de son nom, parut dans le bulletin mensuel, avec une note encourageante en italiques.

Au village, c'était devenu un jeu pour tout le monde. A l'occasion du 14 juillet, la municipalité proposa un prix destiné à récompenser celui qui parviendrait à mettre la bille dans sa poche sans la trouer. Le forgeron de Saint-Romain, un bourg situé à six kilomètres, rigola quand il lut au café de la Paix le programme et déclara devant témoins qu'il voulait être pendu s'il n'arrivait pas à la lancer si loin que personne n'en entendrait plus parler, de cette foutue bille. C'est lui qui, chaque année, enfonçait d'un seul coup de marteau un gros clou de charpentier dans un billot de bois, sans le tordre. Personne ne pouvait le battre sur le terrain de la force physique.

Quand il tomba la veste, pour faire plus sérieux mais en lui-même il s'amusait, il y eut un grand silence. On avait dressé une barricade autour de la bille et les spectateurs se pressaient en dehors de l'enceinte. Le père Oguey était à l'intérieur, c'est lui qui devait contrôler pour voir s'il n'y avait pas tricherie. Le forgeron s'approcha du trou qui avait été élargi en entonnoir pour que tous les regards puissent plonger depuis la barrière jusqu'à la bille. Plusieurs hommes, parmi les plus forts de la région, l'avaient précédé sans effet et tous laissaient percer une anxiété curieuse. Mais lui n'avait pas d'inquiétude. Il montra à l'assistance qui hurla en trépignant son index, son pouce et son majeur, annonçant que de son temps il n'en fallait pas plus pour jouer aux billes et qu'il n'y avait pas de raison pour changer de méthode. Il se mit à genoux et, une minute après, on l'entendit grogner, puis lancer des jurons effroyables cependant que les veines de son cou gonflaient à éclater. Mais il dut s'avouer vaincu. Il voulait faire un mauvais parti au père Oguey qui ricanait, on l'en empêcha. En tout cas, il ne dessoûla pas de toute la journée, grommelant que c'était une diablerie et qu'on n'avait jamais vu une simple bille peser plus qu'une automobile.

L'affaire fit du bruit dans le canton parce que le forgeron se plaignit dès le lendemain qu'on avait truqué le jeu pour l'empêcher de gagner, par jalousie pure et simple. Il se trouva qu'un journaliste d'Avignon,

en mal de copie (c'était la saison du serpent de mer et des soucoupes volantes) eut vent de cette histoire et, sans se déplacer, pondit un papier d'une colonne sur des racontars, exagérant la chose et en faisant un drame de l'envie. L'instituteur écrivit au journal pour rectifier et, comme on ne donnait aucune suite à sa lettre, profita d'un voyage au chef-lieu pour demander le directeur qui était en congé. Le reporter qui avait écrit l'article et n'y pensait même plus, le reçut en coup de vent. Mais l'instituteur sut intéresser ce jeune homme qui voulait faire une carrière étincelante et crut avoir trouvé l'affaire qui le lancerait. Il suivit l'instituteur et constata les faits qui lui parurent graves. Il pensa écrire à ce sujet un récit d'anticipation dans lequel cette bille extraordinaire tomberait du ciel et percerait de part en part la Terre, mais quand il eut tapé les premières lignes, il se dégoûta, déchira la feuille et raconta simplement ce qu'il avait vu de ses yeux, en un style campagnard qu'il jugeait savoureux, plus savoureux que la prose insipide dont il usait d'habitude. Son article, tronqué, défiguré, édulcoré, devint la proie d'une agence de presse qui le diffusa dans la France entière, même en Suisse et en Belgique.

Puis, tout se tassa de nouveau. Mais, un beau jour, sans avertir, un professeur de Paris, sous les yeux duquel étaient tombés par miracle les lignes de l'agence de presse, débarqua à Avignon, fut reçu par le directeur qui appela le reporter qui parla de l'instituteur. Le professeur Thuillère prit le car, puis un taxi, et parvint, à moitié endormi par la chaleur, au village où on lui indiqua l'école. L'instituteur maussade ne se dérida que lorsqu'il sut à qui il avait affaire :

— « J'avais annoncé ma découverte il y a presque un an à la Société Astronomique de France dont vous faites sûrement partie, » commença-t-il.

— « Non, » coupa le professeur, « je n'en fais pas partie. »

— « Ah ! » fit l'instituteur, désappointé.

Néanmoins, il guida son hôte illustre vers le terrain vague. La bille était toujours posée sur la pierre plate au bord du trou, mais nul au village n'y pensait plus. Le professeur l'examina, tournant autour à croupetons. Il marmonnait d'inintelligibles discours et tenta plusieurs fois de l'ébranler. Le père Oguey, tenant en laisse Zack, s'approcha des deux hommes et, voyant à quoi ils s'intéressaient, s'en fut en ricanant, suivi du chien qu'il libéra un peu plus loin.

— « Avez-vous une loupe? » demanda le professeur Thuillère.

— « Tiens, » fit l'instituteur, « je n'y avais pas songé. »

Il partit en courant vers l'école, laissant le professeur grommeler tout seul des « Curieux, curieux, » changeant d'intonation seconde après seconde. Quand il revint, Thuillère lui arracha la loupe des mains sans dire merci et la braqua sur la bille. Ses : « Curieux, curieux » se précipitèrent et s'enflèrent, jusqu'à devenir presque compréhensibles. Il empocha la loupe sans que l'instituteur ose protester et essaya de nouveau de soulever la bille.

— « Il faudrait une grue, » dit-il en se relevant lestement, « mais nous n'en avons pas. Ah ! si je pouvais transporter ça dans mon laboratoire !... Jamais rien vu d'aussi dense. Et c'est creux, savez-vous? »

Il tapota de l'ongle la surface de la bille. Ça rendait le son du creux, indubitablement.

« Qu'est-ce que ça peut bien être?... Vous n'avez pas une loupe plus forte? Non? Tant pis... Y a-t-il de quoi loger, ici, une auberge? »

Pendant que l'instituteur le guidait vers le café de la Poste, il grognait pour lui-même : « Une bille, une simple bille, mais qu'est-ce que ça veut dire? » Il regarda le ciel. « Vous croyez que ça vient de... C'est possible, même probable, mon petit vieux. »

Le professeur Thuillère l'avait appelé distraitement : « Mon petit vieux ». L'instituteur eut de la peine à trouver le sommeil.

Huit jours après, une caisse arriva.

— « Attention, c'est fragile, » recommanda le professeur.

Le père Oguey, avec des planches, lui avait construit une cabane sur le terrain vague et la bille était à l'intérieur.

« Qu'est-ce que ça va me coûter ! » gémissait Thuillière. « Un mois de traitement, au moins... »

Il ouvrit la caisse, disposant autour de lui dans la cahute les objets qu'il en tirait. Quand il eut en main une loupe puissante, il arrêta le déballage, resta un instant songeur, le regard fixé sur la bille qui brillait faiblement dans la pénombre.

« Il ne fait pas assez clair, » murmura-t-il.

Il reprit fiévreusement l'exploration des entrailles de la caisse, saisit enfin une énorme ampoule qu'il coiffa d'un réflecteur et brancha sur une boîte d'accumulateurs. Il dirigea le faisceau de lumière sur la bille et l'examina au travers de la loupe. L'instituteur l'entendit pousser un cri et s'élança.

« N'approchez pas ! » hurla Thuillère, « vous allez les écraser ! Ça, alors... »

Il fit des yeux le tour de la cahute, secoua la tête, se releva et sortit en recommandant instamment à l'instituteur de ne pas bouger d'un millimètre. Il revint une minute après, portant un cercle de tonneau qu'il avait déniché sur le tas de détritus et dont il entoura la bille, tapant à petits coups sur la tranche aux endroits où il ne touchait pas le sol afin de ne laisser aucun passage. Ses yeux brillaient intensément. Il ne répondait pas aux questions de l'instituteur, et celui-ci le vit qui inspectait soigneusement le sol de la cabane avec la loupe. De temps en temps, il glissait sur la terre une petite feuille de papier, comme s'il avait voulu attraper une fourmi sans y toucher. Il transportait alors la feuille horizontalement à l'intérieur du cercle et l'inclinait, l'agitant un peu. Mais on ne distinguait rien sur le papier, absolument rien.

Au bout d'une bonne heure de ce manège, l'instituteur, ne voyant pas de raison pour que cela s'arrête, et las de demeurer comme une souche au même endroit, demanda timidement la permission de s'asseoir.

« Ah ! vous êtes encore là? » s'étonna Thuillère. « Eh bien, venez

ici, attention, doucement. » Des deux bras, il englobait l'espace qu'il avait déjà exploré. « Regardez ceci, si c'est curieux. » Il tenait délicatement sa feuille de carnet et glissa la loupe dans la main de l'instituteur. De son ongle, il indiquait un point du papier. « Là, » dit-il, « un être. Il y en a une centaine et peut-être plus ! »

En effet, à travers la loupe, on remarquait très bien un petit animal qui se promenait en tous sens avec agitation. Thuillère dirigea la lumière sur lui, et l'instituteur vit l'animal tourner le dos à la source aveuglante. Le dos, c'était un sac bleuâtre qu'il traînait derrière lui comme une femelle termite traîne son ventre empli d'œufs.

« Mais ce n'est pas un termite, » dit le professeur. « Regardez plutôt du côté de sa tête. »

Ils l'examinèrent longuement, se communiquant leurs impressions. L'analogie qui s'imposait d'emblée était de comparer l'animalcule à un marmot enfoui dans un sac et se traînant ainsi. Mais il y avait quelque chose, du côté de la tête, qu'on ne discernait pas bien. Cela semblait une bulle, bleuâtre elle aussi, flottant dans l'air et accompagnant fidèlement l'animal dans ses évolutions, comme si elle eût été liée à lui.

— « Et ils viennent...? » demanda l'instituteur en relevant ses yeux papillotants, mais il savait la réponse.

— « Ils viennent de la bille, » dit le professeur. « En fait, pour eux, elle est plus grande qu'une cathédrale. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir signifier? Elle est creuse, incontestablement, il y a une porte et des hublots. Qu'est-ce que...? » Il répéta deux ou trois fois : « Qu'est-ce que...? » et déposa la feuille de papier à l'intérieur du cercle. « Il s'agit maintenant d'entrer en rapport avec ces êtres, » dit-il.

Ce fut long. Il s'affaira, gémissant sur l'incommodité de la cabane, avec l'instituteur qui l'assistait. Ils fabriquèrent un haut-parleur très sensible, mais apparemment ces êtres ne se parlaient pas.

« Pourtant, » grognait Thuillère, « ils doivent bien communiquer ! Cette bille, cette sphère, suppose une civilisation fort avancée, ce qui ne tient pas debout sans la communication ! Voyons, voyons, » raisonnait-il, « quand Christophe Colomb est arrivé en Amérique, comment a-t-il réussi à se faire comprendre des Indiens? »

Ils sacrifièrent tous deux leurs vacances, presque en vain. A force d'observer les êtres minuscules à la loupe et sous un petit microscope faiblement grossissant, ils avaient acquis certaines connaissances sur leurs habitudes, mais de là à les comprendre et se faire entendre d'eux, il semblait y avoir un abîme infranchissable. Et c'est comme par hasard qu'ils avancèrent d'un grand pas, au moment même où ils désespéraient, où ils abandonnaient presque la partie.

Le 27 octobre, le professeur dut à son grand regret repartir pour Paris. Au moment de quitter la cabane, il serrait déjà la main de l'instituteur, lui recommandant de poursuivre les observations avec le matériel qu'il lui abandonnait ; il laissa fuser un soupir et déclara :

— « S'il suffisait d'emporter cette pierre !... »

L'instituteur sursauta :

— « Et pourquoi pas? » dit-il. « C'est une des rares choses que nous n'ayons pas essayées. »

— « Oui, » répéta le professeur d'un ton las, « pourquoi pas? »

On sentait qu'il n'y croyait guère. Néanmoins, il enjoignit au chauffeur du taxi de l'attendre un instant et rentra dans la cahute avec l'instituteur. A tous les deux, ils s'affairèrent autour de la pierre, groupant d'abord sous la loupe tous les êtres qu'ils enfermèrent dans un espace restreint clos de petits murs de terre et, au bout d'une heure de travail, ils avaient mis à nu une dalle d'une cinquantaine de centimètres de côté. Ils tentèrent de la soulever. D'abord, elle résista, mais leurs efforts rythmés l'ébranlèrent. Le chauffeur passa la tête par la porte et dit :

— « Alors, vous arrivez, ou non? »

Durant tout le voyage, le professeur Thuillère ne quitta pas un instant des yeux la valise dans laquelle il avait placé la pierre plate, la portant sur ses avant-bras tendus pour ne pas la renverser. Et il se répétait, bien qu'elle fût très lourde :

— « Elle ne pèse presque rien, c'est du diamagnétisme, simplement, c'est du diamagnétisme, magnétisme, magnétisme... »

Mais c'était à la bille qu'il pensait.

Le soir même de son arrivée, il reprenait ses expériences. Patiemment, il rogna la pierre pour lui donner, par pur besoin d'esthétique, la forme d'un parallélépipède rectangle. Il la borda d'une barrière verticale de mastic, d'une hauteur d'un centimètre et nettoya la surface environnant la bille des murets de terre qu'il y avait placés la veille, libérant ainsi les êtres qui, sous la loupe, se remirent à vagabonder.

De nouveau, il s'agissait d'entrer en contact avec eux. Il y avait des milliers de façons de se comprendre, quelle était la bonne? Par esprit de logique, il en entreprit la classification, puis la réalisation : langage articulé, télépathie, signaux optiques, fréquences de radio, écriture, idéogrammes, symbolisme, électricité, magnétisme, tout y passa, semaine après semaine, et aucun résultat, si minime fût-il, ne venait couronner ses efforts. L'instituteur lui écrivit, il lui répondait une fois sur deux, puis il laissa trois lettres successives sans réponse et l'abandonna tout à fait. Il passait déjà dans les milieux scientifiques pour toqué. Bientôt ses collègues ne lui parlèrent plus que sur un ton de commisération profonde, sans même le vexer car il n'entendait rien qui ne se rapportât à son problème. Les mois passèrent. A Pâques, l'instituteur fit le voyage et le trouva fort amaigri, le regard brillant, proche de la folie. Il ne vivait plus que par sa pierre et la bille qu'il n'en pouvait détacher.

— « Des êtres nous viennent d'un autre monde, » disait-il, « et nous ne pouvons pas savoir ce qu'ils auraient à nous apprendre. »

L'instituteur passa quelques jours à Paris. C'est lui qui, indirectement, résolut le mystère. Il s'était mis à lire, à dévorer des récits d'anticipation, et avait vu sur un vieux magazine l'adresse d'un club qui semblait le quartier général des amateurs de fantastique. Il y alla et se trouva d'emblée dans un milieu où l'on se passionnait pour le futur.

Les écrivains et les lecteurs y côtoyaient des critiques acerbes dont la virulence technocrate était la meilleure façon de s'instruire, et des savants généreux qui ne marchandaient pas les tuyaux et les renseignements scientifiques destinés à étayer les récits en ébauche d'une base vraisemblable ou tout au moins plausible. Il posa la question et reçut la réponse.

— « Vos êtres, » dit l'oracle, « sont bien plus intelligents que nous, pas vrai? Pourquoi vous entêter à saisir leur langage? Apprenez-leur plutôt le nôtre ! »

L'instituteur poussa un cri et courut d'un trait vers le domicile du professeur à qui il demanda de tenter l'expérience. Thuillère haussa les épaules, mais passa sur un écran infime quelques micro-films d'un livre destiné à apprendre à lire aux enfants. Puis, convaincu de son échec, il continua à se morfondre. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, le lendemain, de voir les êtres qu'il examinait pour la millième fois au moins, tirer de la bille des pièces détachées, en monter un appareil, puis un écran sur lequel, un instant après, il lut au microscope quelques phrases enfantines qui disaient :

LIVRES PLUS DIFFICILES. APPRENDRE A LIRE VITE. PAPIER TROP GRAND.

Il poussa un rugissement de triomphe, réduisit fébrilement les dimensions de son écran et entreprit de projeter les uns après les autres tous les micro-films de sa bibliothèque. Deux jours après, il avait terminé. Il n'avait pas dormi une seconde et s'effondra sur un divan. Quand il se leva, le lendemain matin, il courut à la pierre et ajusta le microscope. Des phrases défilaient sur l'écran que les êtres avaient installé, il comprit que le spectacle était commencé depuis longtemps. Il lut néanmoins avec un intérêt croissant, puis, des phrases qu'il avait déjà remarquées revinrent et il sut que la projection était tout simplement permanente. Il en conçut une plus grande estime pour ces êtres minuscules qui prévoyaient tout.

Ils venaient, disaient-ils, d'une planète qui avait jusqu'alors échappé aux investigations des astronomes, située dans la ceinture des astéroïdes. Mais leur appareil diamagnétique de navigation, basé sur la propriété de l'antimoine de s'orienter est-ouest, contrairement au fer, s'était déréglé en subissant l'énorme attraction de la Terre et avait fixé la sphère inexorablement dans une position d'équilibre dont les pôles étaient situés dans la masse même de la pierre. Au su des connaissances des Terriens, ils avaient imaginé un moyen de se tirer de là. Ils expliquèrent clairement au professeur ce qu'ils attendaient de lui et, quelques jours plus tard, la bille était libérée de la pierre.

Mais une autre difficulté insurmontable se présenta alors : ils ne pouvaient vaincre la pesanteur terrestre. Il aurait fallu pouvoir projeter la bille à plusieurs milliers de kilomètres du sol. Le professeur pâlit en lisant cela. Il vivait depuis si longtemps avec ces êtres minuscules et

charmants qu'il subissait réellement leur angoisse à l'idée de ne pouvoir jamais retourner sur leur monde. Il s'acharna à contourner cet écueil ultime, mais en vain, il rejetait ses hypothèses aussitôt conçues. On ne connaissait pas, sur Terre, de force assez puissante pour projeter un objet, fût-il aussi minime que la bille, à plus de mille kilomètres verticalement.

Il apprenait entre temps, toujours par le truchement des écrans, pour se reposer de ses recherches absorbantes, les coutumes et l'histoire de ce peuple infime. Il en eut plusieurs fois le souffle coupé, notamment quand il sut que le cerveau des êtres était cette bulle bleue qui ne se rattachait à leur corps que par un mince filament. Mais comment l'évolution a-t-elle pu vous laisser vivre et prospérer, avec un tel handicap. Vous devez être très fragiles? Très, lui répondit-on, c'est pourquoi, contrairement à vous, nous ne nous faisons jamais la guerre. Mais sachez que si notre forme n'était pas suffisamment adaptée à la vie sur notre globe, nous ne serions pas ici, sur le vôtre qui nous est hostile. Nous sommes parmi vous depuis déjà trois siècles et si nous n'avions pas eu la précaution de nous embarquer en famille pour le grand voyage dont nous subissons les conséquences désastreuses, nous serions tous morts. Les deux cents individus qui composent actuellement l'équipage de la sphère sont les descendants lointains de ceux qui s'embarquèrent, voici trois cents ans. Et, d'autre part, nous manquons d'ouvriers...

Thuillère, qui commençait à aimer réellement le petit peuple, fut horriblement frappé, jusqu'à la nausée, de ce qu'il lut. Lorsque ces êtres désiraient un ouvrier docile et parfaitement adaptable à un travail défini, ils choisissaient simplement l'un d'entre eux, de préférence moins intelligent que les autres, et sectionnaient l'appendice qui reliait chez cet individu le corps au cerveau, annihilant ainsi la volonté personnelle et les facultés supérieures.

Il éprouva la tentation soudaine d'écraser ces monstres, mais il réfléchit et n'en fit rien. Au contraire, il vit l'analogie qui faisait de ces gens une image assez fidèle de notre propre humanité et il décida de tout mettre en œuvre pour les libérer de l'attraction terrestre. Malheureusement, la bonne volonté ne suffisait pas.

Il relut, un soir, le micro-film qu'il avait pris de tout ce que lui avaient écrit ces êtres d'un autre monde, et il buta exactement sur ce qui lui avait jusqu'alors échappé. C'est ainsi qu'on fait les découvertes.

Au petit jour, il se leva, tout excité, leur annonça qu'ils allaient enfin pouvoir s'en retourner chez eux. Ils rentrèrent tous dans la sphère qu'ils fermèrent hermétiquement. Thuillère la mit alors dans sa poche et sortit de Paris.

Deux mois plus tard, l'instituteur revint le voir et s'étonna.

— « Ils sont donc repartis? » demanda-t-il.

— « Je les ai aidés, » répondit en souriant le professeur.

— « Mais comment? »

Thuillère saisit une simple bille de verre qui traînait sur son bureau et descendit avec l'instituteur dans le jardin de sa maison.

— « Comme cela, » dit-il. Et il lança la bille en l'air.

— « Vous comprenez, » expliqua-t-il, « six mois chez nous représentaient pour eux un siècle. Et, de même, un mètre était l'équivalent de cinq cents kilomètres... Savez-vous que je les regrette un peu?... »



Pour conserver votre collection de " FICTION "

Pour satisfaire aux demandes nombreuses qui nous sont parvenues, nous vous présentons une reliure cartonnée à tiges métalliques mobiles d'un maniement extrêmement pratique qui permet de relier instantanément un semestre de « Fiction » et de le transformer en un livre élégant avec titre or sur le dos, qui trouvera sa place sur les rayons de votre bibliothèque.

Vous pourrez ainsi réunir à portée de votre main, en deux volumes, l'année complète de « Fiction » tout en ayant la possibilité de détacher un ou plusieurs exemplaires très facilement et dans le minimum de temps si vous désirez les consulter isolément.

Chaque reliure est livrée avec une étiquette assortie portant en lettres dorées l'indication des numéros qu'elle est destinée à contenir. (N'omettez pas, avec votre commande, de spécifier l'étiquette désirée : « nos 1 à 7 » ; « 8 à 13 », etc.)

Cette reliure est vendue à nos bureaux au prix de Frs : **325.**

(Frais d'envoi à domicile, pour la France et l'Union Française, pour 1 reliure, Frs : **55** : pour 2 reliures, Frs : **70** ; pour 3 reliures, Frs : **95.**)

Pour l'étranger, conditions suivant tarif postal en vigueur. Paiement par chèque bancaire, mandat, chèque ou virement postal. (C. C. P. Editions OPTA-Paris 1848-38.)

AVANTAGE SPÉCIAL A NOS ABONNÉS ET AUX MEMBRES DU CLUB MYSTÈRE-FICTION

Nos abonnés et Membres du Club bénéficient d'une réduction de 10 % sur le prix de chaque reliure.

Adressez toutes vos commandes aux

" ÉDITIONS OPTA ", 96, rue de la Victoire — PARIS-9e

Celui d'autre part

(*The outsider*)

par HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

Au moment où le quatrième recueil de Lovecraft paraît à « Présence du Futur », *sous le titre de* « Par delà le mur du sommeil », *nous vous offrons, en même temps qu'une étude sur son œuvre, la primeur de ce conte encore inconnu en France, et qui est aux U.S.A. considéré comme un classique.* « The outsider » — *dont on peut noter que c'est une des histoires les plus courtes jamais écrites par Lovecraft — date du début de sa carrière, antérieurement à ses plus grands récits. Sous une forme condensée, on peut dire que c'est déjà tout l'univers lovecraftien qui s'y manifeste, et la différence d'envergure n'enlève rien aux résonances du thème. Lovecraft était de ces créateurs à qui il suffit d'écrire une page pour tout mettre d'eux-mêmes...*



MALHEUREUX celui qui dans ses souvenirs d'enfance ne puise que tristesse et peur. Infortuné celui qu'étreint la mémoire d'heures solitaires en des chambres vastes et lugubres, aux murs sombres parcourus démentiellement par d'antiques rangées de livres, ou de veillées terrifiées dans une forêt crépusculaire d'arbres géants, aux formes grotesques et aux lointaines cimes invisibles. Tel est le lot à moi imparti par les dieux — moi le ténébreux, l'aride, le désolé. Et cependant j'éprouve un étrange plaisir à me rattacher à ces évocations, quand mon esprit menace de s'aventurer au-delà, dans la contrée interdite où gît *l'autre* souvenir.

Je ne savais où j'étais né ; je savais seulement que le château était sans âge et plein d'horreur, avec ses corridors obscurs et ses plafonds où l'œil se perdait, n'y détectant qu'ombres et toiles d'araignées. Les dalles toujours humides des couloirs s'effritaient, hideuses, et une odeur exécrable régnait, comme celle qu'eussent dégagée les cadavres empilés de générations de morts.

Jamais il n'y avait de lumière, seules les chandelles que j'allumais rassuraient ma vue ; et à l'extérieur aucun soleil ne brillait, car les arbres terribles croissaient bien plus haut que la plus élevée des tours accessibles. Une seule tour dépassait leurs cimes pour s'élancer au-dehors vers le ciel inconnu, mais ses marches tombaient en ruine et il eût fallu pour la gravir tenter une quasi impossible escalade du mur.

J'ai dû vivre des années en cet endroit, mais je ne puis mesurer le

Copyright, 1926, by the Popular Fiction Publishing Company.
Reproduit avec l'autorisation des éditions Denoël.

temps. Sans doute des êtres ont-ils pourvu à mes besoins, bien que je ne puisse évoquer la présence d'une autre personne que moi ou d'une autre créature vivante que les rats, les araignées et les chauves-souris. Je pense que quiconque m'a prodigué des soins devait être d'une épouvantable vieillesse, car ma première conception d'une personne vivante m'en faisait imaginer l'aspect comme dénaturé et délabré à l'égal du château.

Pour moi il n'y avait rien d'anormal dans les ossements et les squelettes qui s'amoncelaient dans les cryptes de pierre à des profondeurs insoupçonnées : je les associais à ma vie quotidienne et les jugeais plus naturels que les images d'êtres vivants en couleurs que je trouvais dans les vieux livres. C'est en lisant ceux-ci que j'appris tout ce que je sais. Nul professeur pour me guider et nulle voix pour résonner à mon oreille — pas même la mienne ; car, bien qu'ayant lu ce en quoi consistait la parole, je n'avais jamais songé à essayer de prononcer des phrases à haute voix. Mon apparence était également un sujet qui ne me venait pas à l'idée, puisqu'il n'existait pas de miroirs dans le château. Mais, instinctivement, je m'assimilais aux plus jeunes des personnages dessinés dans les livres ; j'avais conscience d'être jeune du fait que je possédais si peu de souvenirs.

Souvent, traversant les douves putrides pour m'en aller sous les arbres, je rêvais à ce que je lisais dans les livres et m'imaginais marchant au milieu d'une foule joyeuse dans le monde ensoleillé au-delà de la forêt. Une fois je voulus m'échapper de cette forêt sans fin, mais les ombres grandissantes et la menace planant dans l'air me firent rebrousser chemin dans une course frénétique. Au long des crépuscules interminables, je continuais à attendre sans savoir quoi. Et mon désir de la lumière grandissait, m'ôtant le repos, me faisant tendre les mains vers cette seule tour érigée dans l'inconnu du ciel. Si bien qu'enfin je me résolus à en tenter l'escalade, même si je risquais la chute. Mieux valait contempler une fois le ciel et périr, que de vivre sans savoir ce qu'était le jour.

Dans la pénombre je grimpai les antiques marches jusqu'au point où elles cessaient, puis je m'agrippai périlleusement aux excavations du mur pour entamer mon ascension. Terrible était ce cylindre de roc immense et mort, désert et ruiné, que les froissements d'ailes des chauves-souris troublées rendaient sinistre. Et plus terrible encore la lenteur de mon escalade, car j'avais beau m'élever, rien ne dissipait les ténèbres qui me surmontaient, et l'air froid renouvelé, aux senteurs moisies, me faisait frissonner. Je tremblais en me demandant pourquoi je n'atteignais pas la lumière et n'osais regarder en bas. Tout en imaginant la nuit venue, je cherchais vainement de la main l'embrasure d'une fenêtre qui me permît d'essayer d'évaluer la hauteur où j'étais arrivé.

Puis soudain, après un temps infini consacré à cette reptation aveugle et désespérée sur les parois de ce précipice, ma tête heurta une surface solide. Était-ce un toit? Je tâtai de la main l'obstacle de pierre, pour le trouver inébranlable. J'entrepris alors un circuit mortel le long du mur circulaire et glissant, me retenant à la moindre aspérité. Finalement ma

main sentit la résistance de l'obstacle céder, et je continuai de monter, poussant de la tête une dalle qui s'était ouverte au-dessus de moi.

Aucune lumière ne frappa mes yeux, mais mes mains rencontrèrent une surface plane, également en pierre, à laquelle la dalle servait de trappe d'accès. Sans doute le parquet d'une sorte de chambre d'observation. Je m'y hissai précautionneusement, mais ne pus empêcher la lourde dalle de retomber en place. Etendu hors d'haleine sur la pierre, j'entendis se répercuter les échos provoqués par ce choc, mais j'avais l'espoir de pouvoir rouvrir la trappe quand ce serait nécessaire.

Maintenant je devais être à une hauteur prodigieuse, au-dessus des cimes de la maudite forêt : je me mis à tâtons à la recherche d'une fenêtre d'où regarder le ciel, et la lune et les étoiles dont je ne connaissais l'existence que par les livres. Mais je fus déçu, car je ne décelais partout que de vastes rayons de marbre, garnis d'étranges boîtes oblongues aux dimensions inaccoutumées. Réfléchissant, je me demandai quels vénérables secrets pouvaient bien dormir là, dans cette haute chambre coupée depuis des âges du reste du château.

Alors, subitement, mes mains trouvèrent une embrasure et touchèrent un portail de pierre à la surface rugueuse et bizarrement sculptée. Il était verrouillé, mais, rassemblant mes forces en un ultime effort, je parvins à l'enfoncer. Et je connus alors la plus pure extase que j'eusse jamais expérimentée ; car, brillant paisiblement à travers une grille de fer forgé, au-delà d'une brève volée de marches issues du portail et montant vers l'extérieur, j'apercevais, radieuse, la pleine lune, que je n'avais jamais vue qu'en rêve ou en de vagues visions que je n'osais nommer souvenirs.

Me disant que j'avais désormais atteint le faîte du château, je me ruai à l'assaut des quelques marches. Mais la subite disparition de la lune derrière un nuage me fit trébucher, et je dus continuer mon chemin à tâtons. Il faisait toujours sombre quand je parvins à la grille. Je l'essayai : elle n'était pas fermée. Mais je ne la poussai pas, craignant une chute à pic de la hauteur terrible à laquelle j'avais abouti. Et, à ce moment, réapparut la lune.

Le choc démoniaque que je ressentis alors me causa une terreur sans nom, me plongea dans l'abîme de l'inattendu et de l'incroyable. La chose était aussi simple que stupéfiante : au lieu d'une vertigineuse perspective de cimes d'arbres vue du haut d'une éminence, rien d'autre ne s'étendait devant moi, au niveau même de la grille, que *la surface du sol,* parsemée de dalles et de colonnes de marbre, et ombragée par une antique église de pierre, dont la flèche en ruine luisait spectralement au clair de lune.

A demi inconscient, j'ouvris la grille et avançai en chancelant sur un chemin de gravier. Tout hébété et chaotique que fût mon esprit, il ressentait encore cette soif frénétique de lumière ; et le prodige fantastique qui venait de me frapper ne pouvait arrêter mes pas. Je ne savais si mon expérience était folie, rêve ou magie, et ne m'en souciais pas ; mais j'étais résolu à tout prix à contempler l'éclat du monde et sa gaieté.

J'ignorais mon identité et mes origines, et pourtant, tout en poursuivant ma route, je m'éveillais à une sorte de mémoire latente qui éteignait

en moi le sentiment de l'imprévu. Passant sous une arche, je quittai le domaine des dalles et des colonnes et me mis à errer à découvert, tantôt suivant une route visible, tantôt la quittant curieusement pour traverser des prairies où seuls de rares vestiges trahissaient la présence ancienne d'une route oubliée. Une fois je passai à la nage une rivière rapide où des fondations écroulées et moussues parlaient d'un pont depuis longtemps disparu.

Ce fut approximativement au bout de deux heures que j'eus la sensation d'avoir atteint mon but : parmi les épaisses frondaisons d'un parc, un vénérable château couvert de lierre, dont l'aspect à la fois étrange et familier me remplit d'affolement et de perplexité. Je vis que les douves étaient comblées, que certaines des tours bien connues étaient démolies, cependant que des détails nouveaux confondaient le spectateur que j'étais. Mais je m'intéressai surtout avec délice aux fenêtres ouvertes, d'où s'échappaient des lumières éblouissantes et des sons joyeux. Allant à l'une d'elles, je vis à l'intérieur une compagnie de gens aux vêtements bizarres, qui entretenaient des conversations animées. N'ayant jamais entendu auparavant la parole humaine, je ne pouvais deviner que vaguement le sens des mots. Sur certaines figures, il me sembla voir des expressions qui évoquaient en moi des réminiscences incroyablement lointaines ; d'autres m'étaient totalement étrangères.

J'enjambai alors le rebord bas de la fenêtre et pénétrai dans la salle illuminée. Or, voici que le rêve se transforma en cauchemar, car je venais de m'introduire lorsque j'assistai soudain à une démonstration terrifiante. Les visages de toutes les personnes présentes étaient déformés par une peur hideuse et de chaque gorge sortaient d'horribles cris. Une fuite universelle s'ensuivit dans les clameurs et la panique, tous se pressant et se bousculant vers les issues comme une armée de déments. Je restai seul, écoutant décliner les échos de leurs cris, et tremblant à l'idée que l'objet de leur peur devait se tenir caché non loin de moi.

La pièce à première vue semblait déserte, mais en me retournant vers une alcôve je crus percevoir une présence : quelque chose avait bougé de l'autre côté d'une embrasure au cadre richement orné, dans une autre pièce également éclairée. Je m'approchai de ce seuil, distinguant plus clairement ce qu'était cette présence, et je poussai un hurlement d'effroi — le premier son jamais émis par moi — en voyant enfin nettement l'inconcevable, l'indescriptible monstruosité qui, par sa seule apparition, avait mué une compagnie joyeuse en un troupeau de fugitifs délirants.

C'était un composé de tout ce qu'il y a de fétide et de répugnant, une forme fantomatique où s'alliaient l'ignominie et le délabrement, une image en décomposition toute dégouttante de pourriture, la mise à nu de ce que la terre miséricordieuse devrait toujours cacher. Dieu sait que ce n'était pas de ce monde — ou plus de ce monde — et cependant, comble d'horreur, dans les contours rongés qui révélaient les os je discernais l'odieuse parodie d'une forme humaine et, dans les lambeaux de vêtements moisis, un certain caractère inexprimable qui me glaçait davantage encore.

Paralysé, je fis un faible effort pour fuir, sans pouvoir rompre le charme où me tenait emprisonné le monstre innommable. Mes yeux, fascinés par le regard vitreux et repoussant qui les fixait, refusaient de se fermer ; mais ma vue brouillée, par bonheur, ne me montrait plus qu'indistinctement, après le premier choc, le terrible objet. Je voulus lever ma main pour obturer ma vision, mais mes nerfs étaient si engourdis que mon bras ne m'obéit pas. L'ébauche du geste, cependant, suffit à rompre mon équilibre et, vacillant, je dus faire quelques pas en avant pour éviter de tomber. En même temps, je pris subitement conscience de l'abominable *proximité* de la charogne immonde, dont je m'imaginai presque entendre l'affreux souffle pesant. Au bord de la folie, je me trouvai encore capable de jeter en avant une main pour repousser l'apparition putride qui me serrait de si près. Et alors, en une seconde de cauchemar pareille à un cataclysme, *mes doigts touchèrent la main tendue du monstre debout dans l'embrasure.*

Je ne poussai pas de cri, mais toutes les goules infernales qui errent au vent de la nuit crièrent pour moi, comme une avalanche de souvenirs à cette seconde même déferlait sur mon esprit pour l'annihiler. En cette seconde je sus que tout ceci avait déjà été ; remontant dans ma mémoire plus avant que les souvenirs de l'effrayant château cerné d'arbres, je reconnus l'édifice altéré où je me tenais à présent ; et, chose plus terrible encore, je reconnus l'ignoble et malfaisante créature que je venais de toucher de la main.

Mais il est au monde un baume qui a nom népenthès. Dans cet instant de suprême horreur, j'oubliai la nature même de celle-ci, et l'explosion de souvenirs noirs se résorba en un chaos d'images vagues se répondant comme des échos. Dans un rêve, je m'enfuis de cette bâtisse maudite et hantée, courant en silence au clair de lune. Quand je fus retourné à l'endroit où se dressaient l'église et les constructions de marbre, et que j'eus redescendu les marches, je constatai que la dalle de pierre servant de trappe restait inébranlable ; mais je n'en conçus pas de regrets, tant j'avais détesté l'antique château et ses arbres. Maintenant j'erre avec les goules ricanantes et familières au vent de la nuit, et je joue durant le jour parmi les catacombes de Nephren-Ka dans la vallée fermée et ignorée de Hadoth au bord du Nil. Je sais qu'il n'est pas de lumière pour moi, sinon celle de la lune sur les tombeaux de Neb taillés dans la roche, ni de gaieté autre que dans les fêtes innommées de Nitokris au-dessous de la Grande Pyramide ; et pourtant dans mon nouvel état sauvage et libre l'amertume de ma condition m'est presque une source de joie.

Car bien que le népenthès m'ait calmé, je sais toujours que je suis celui d'autre part, un étranger dans ce siècle et parmi ceux qui sont encore des hommes. Je le sais depuis l'instant où j'ai allongé mes doigts vers l'abomination qui se tenait dans l'embrasure au cadre doré — où j'ai allongé mes doigts pour toucher *une inflexible et froide surface de verre poli.*

(Traduit par Alain Dorémieux.)

H. P. LOVECRAFT, MAGICIEN DE L'INCOMMENSURABLE

par JACQUES VAN HERP

> *Je m'avance masqué.* DESCARTES.
>
> *Il voulut tout savoir, même les sciences qui n'existent pas.*
> BECKFORD (Vathek).

Lovecraft s'est partiellement découvert dans son œuvre. Sa jeunesse se révèle à travers celle d'Edward Derby dans « *Le monstre sur le seuil* ». C'est la même enfance d'un garçon maladif, invalide, ne trouvant de paix que dans une réclusion qui lui livre la vaste bibliothèque de son grand-père. Puis, comme le Carter de « *Démons et merveilles* », il apprit à aimer les paysages de la Nouvelle Angleterre, les ombres à pignons, les ruelles à flanc de colline, les terrasses et les verts horizons, les chroniques de 1692 et les sorcières de Salem, les récits contant comment, en compagnie des Indiens des forêts, les descendants des puritains allaient danser nus, dans les clairières perdues, quand la lune se penche sur des cercles de pierres.

Résolument en dehors de son époque, il étudia le XVIIIe siècle américain, visita les vieilles villes des Etats-Unis, se consacra à l'étude du folklore mondial, des rêveries sur le passé de l'humanité et les civilisations préhumaines. Peu à peu sa vision sombre et désespérée du monde se clarifie, une évolution nette se manifeste dans les derniers contes, l'homme n'apparaît plus comme écrasé par la présence de ces entités surgies d'on ne sait quel gouffre.

Derleth et Wandrei annonçaient, en 1944, la publication de sa correspondance pour l'après-guerre. A notre connaissance, cette édition n'a pas encore vu le jour. Elle présenterait cependant un énorme intérêt et achèverait d'éclairer la figure de cet étonnant écrivain, ignoré de son vivant, se faisant lentement jour après sa mort.

⁂

Né en 1890, mort en 1937, Lovecraft est dans l'authentique tradition de Poe, par sa vision sombre du monde et des forces surnaturelles, par la logique avec laquelle il construit ses mondes. Il donna du reste au « *Voyage de Gordon Pym* » un merveilleux prolongement : « *Les montagnes hallucinées* » (à comparer avec la suite due à Jules Verne : « *Le sphinx des glaces* », merveille de ratage antipoétique).

Bien que chassant sur les mêmes terres que Jean Ray, développant les mêmes thèmes, Lovecraft en semble presque l'antithèse. L'un est un petit gars dru, courant pieds nus à travers les polders, fier de sa force, s'enfuyant à dix ans pour devenir mousse, acrobate, contrebandier, partageant sa roulotte avec Cendrars et le lion « Champion », profondément mêlé au train du monde, réussissant dans tous les domaines, proclamant une connaissance sensible du monde fantastique, décrivant un monde où se déchaînent toutes les puissances démoniaques de façon nette et coupante, avec cette exubérance, ce foisonnement du tempérament flamand.

Au contraire Lovecraft fut cet enfant timide, fuyant le monde, ignorant tout de la vie américaine, connaissant la pauvreté, la maladie, vivant gagnant au plus 15 dollars par semaine, échouant dans tous les genres, car ne sachant pas ce qu'était l'argent, le métro, un cheval, le job, le standing, la nécessité du confort et du progrès matériel. Il méprise ouvertement l'occultisme et, quand il s'adonnera au fantastique, il rusera sans cesse avec ses thèmes, habillant de matérialité tous les esprits de l'au-delà qu'il évoque, se refusant à les avouer comme ce qu'ils sont. Tant et si bien qu'on finit par le juger pour se placer sur le plan du matérialisme pur, allant jusqu'à lui chercher chicane au nom de la vraisemblance alors que ne vien-

drait à personne l'idée de faire un tel reproche à Jean Ray.

A l'inverse de Jean Ray qui nous offre un monde à multiples facettes où les seuls liens sont, tout au long de l'œuvre, quelques thèmes insistants, chez Lovecraft les contes se répondent, se croisent, s'entrelacent, se juxtaposent jusqu'à évoquer la vision d'un univers compact et cohérent.

Il nous révèle lui-même son dessein : « Tous mes récits, bien que sans lien apparent, sont basés sur des légendes fondamentales : ce monde fut habité autrefois par des races différentes de la nôtre qui, par suite de la pratique de la magie noire, perdirent leur puissance et furent expulsées de la Terre. Mais elles persistent à vivre dans l'espace, rôdent aux abords de notre monde, toujours prêtes à reprendre possession de notre terre. »

Derleth voit dans ce thème, tel qu'il est exprimé, un rappel de celui des mauvais anges, de l'expulsion de l'Eden, des hordes de démons assiégeant les âmes. Il semble que ce soit à tort, car les entités ne semblent pas rechercher une suprématie spirituelle, mais très nettement une domination matérielle. La pensée de Lovecraft serait à rapprocher des mythes hindous, ou mieux de ces mêmes mythes réfractés par les écrits des théosophes avec leurs races successives, éthérées ou matérielles, bleues ou rouges, qui peuplèrent la Terre depuis les premiers âges, avec leurs fabuleuses civilisations de la Lémurie et d'Atlantis, civilisations géantes englouties par l'usage de la magie noire.

Et le lien entre les divers contes est plus net que Lovecraft ne le dit. Pas seulement par de fréquentes allusions aux mêmes ouvrages relatifs aux cultes orgiaques ou interdits, par la présence du Nécronomicon, mais par le constant rappel des mêmes entités, des mêmes décors, de tout ce que l'on a appelé « la mythologie de Cthulhu ».

Qu'ils viennent de la planète transplutonienne, des lointaines étoiles, des gouffres noirs du ciel où tournent les nébuleuses obscures ou qu'ils dorment avec le grand Cthulhu dans la cité engloutie de R'lyeh, tous ces êtres multiplient les tours noires et aveugles, les labyrinthes de couloirs basaltiques, cercles de colonnes, tables de pierre, frises de symboles mathématiques. Les bijoux, tiares et ornements, reflètent le cauchemar permanent des géométries non-euclidiennes où tout est distors, déroutant et cependant harmonieux. Leur univers ignore la sphère, l'angle droit, les couleurs et les dégradés, c'est un monde d'une uniformité cyclopéenne et sombre, écrasante ou encore prodigieusement répugnante et obscène.

Parmi ces entités il en est qui ne font qu'une apparition : ceux de « *La couleur tombée du ciel* ». Leur présence sur notre Terre n'est qu'un accident. Et, dès qu'ils ont volé aux êtres terrestres assez d'énergie, ils plongent dans le ciel, vers la nébuleuse d'Andromède.

Mais les autres sont solidement implantés sur notre Terre depuis des centaines de millions d'années. Les premiers venus furent les Grands Anciens, ces corps hauts de huit pieds, en forme de tonneau, à la tête en forme d'étoile. Venus des étoiles, volant au travers de l'éther sur leurs ailes membraneuses, leur organisme relève plus du végétal que de l'animal. Il furent cependant de grands bâtisseurs, créant des villes, puis rencontrant d'autres races venues lutter contre eux avec des fortunes diverses, se trouvant peu à peu refoulés dans les terres de l'Antarctique ou quelques-uns végètent peut-être encore dans les cavernes creusées sous la glace.

Les étrangers venus de Yuggoth, la dernière planète du système solaire, ont une structure semblable mais un aspect de crustacés et d'insectes. Ce sont eux qui chuchotent, bourdonnent, épient dans les collines boisées du Miskatonic, eux aussi sans doute les Mi-Go hantant les solitudes de l'Himalaya.

Ces races prêtent peu attention aux hommes, n'interviennent que lorsque ceux-ci risquent de mettre leur sécurité en péril. Malgré leur apparence et leur nature, il serait possible à l'humanité de vivre en bonne intelligence avec eux.

Il n'en va pas de même avec tous les êtres qui gravitent autour de Cthulhu. Bien qu'endormis dans la cité engloutie de R'lyeh ils continuent à influencer les hommes. Pour que se conserve l'étincelle de vie qui les

habite, il faut que les hommes continuent à célébrer leur culte, un culte orgiaque, bassement obscène comme tout ce qui gravite autour de leur personnalité. Ils sont parents des êtres aquatiques, mi-poissons mi-batraciens, dont la cité se dresse dans le Pacifique. Ils ont réussi à prendre pied sur la terre ferme, à peupler la petite ville d'Innsmouth d'une population bâtarde et hideuse célébrant leur culte dans l'Ordre ésotérique de Dagon.

⁂

Tous les récits sont presque bâtis sur le même schéma : un témoin nous narre ce qu'il a vu, rapporte les faits qui peu à peu éveillèrent son attention, comment d'autres rapports vinrent confirmer ces vues, comment enfin il appréhenda la réalité. On sait la force d'un tel procédé, quel renfort il apporte à la crédibilité. Il semble donc que Lovecraft ait tous les atouts en main, car ce qu'il nous révèle est intéressant. Et cependant il n'emporte pas notre adhésion. Car trop souvent il nous déçoit quand nous atteignons la fin du récit. Dès le début, on nous avait déclaré qu'il y a des horreurs telles qu'il vaut mieux les chasser de son esprit, que les évoquer suffit à mettre la raison en péril. C'est le procédé couramment utilisé : Jean Ray ne s'en fait pas faute. Mais alors que, chez lui, nous sommes saisis par l'ampleur de ce qu'il nous découvre, nous sommes déçus chez Lovecraft. Ce n'était donc que cela... De répugnantes parodies humaines, des êtres venus d'autres mondes, dangereux, certes, mais guère plus que bien des êtres terrestres que nous avons su vaincre. Et l'épouvante, le malaise ressentis par le narrateur ne sont plus transmissibles au lecteur.

Quelle est la raison de cet échec ? Notre première pensée serait de l'attribuer à un talent moindre chez Lovecraft. Mais cette explication n'est pas recevable. L'écrivain qui nous conte « *La couleur tombée du ciel* » et « *Les montagnes hallucinées* », qui sut monter la découverte presque policière de « *L'appel de Cthulhu* », ne pèche pas par défaut de technique. Ne serait-ce pas du fait que tout s'accumule dans cette même région du Miskatonic? Une menace lourde pèse sur cette région grise, toutes les horreurs innommables issues des étoiles, des mondes intercalaires, des profondeurs du temps s'y rejoignent au point d'en être les véritables maîtres. Et on secoue la tête...

Mais, à notre sens, ceci ne suffit pas encore à expliquer notre réticence. Elle vient, d'après nous, de l'ambiguïté de la démarche de l'auteur. Sa vue est résolument objective et matérialiste : c'est la démarche d'un savant du XIXe siècle pour qui tout s'explique par la connaissance et la raison. Et cependant, sous-jacente, on y trouve une perpétuelle référence au surnaturel. Mais à un surnaturel qui refuse de s'avouer tel. Ainsi les cultes de Cthulhu et d'Innsmouth nous sont décrits comme impies et blasphématoires, blasphématoire aussi l'existence de certains êtres. Or, rien n'est impie ou blasphématoire pour le matérialiste : un tel jugement n'est valable que dans un contexte religieux, c'est-à-dire avec référence à une réalité transcendante qui nous dépasse et nous échappe. Un culte ne peut être impie que pour le tenant d'un autre culte. Pour l'indifférent étudiant des phénomènes religieux, une messe noire sera répugnante, obscène, stupide, écœurante, elle ne sera ni impie ni blasphématoire. Son jugement sera d'ordre moral, non métaphysique.

Le vocabulaire même dont use Lovecraft révèle sa répugnance profonde et qui dépasse le simple dégoût physique: diabolique, ignoble, visqueux, gluant, immonde parodie, terres abhorrées, démoniaque, effroyable, hideux, répugnant, malsain... tout trahit une répulsion, une condamnation métaphysique.

Et là se trouve la faiblesse de l'univers de Lovecraft : ce désaccord entre sa description du monde et son contenu réel. Sous les dehors du récit cartésien, sous l'appareil accessoirement de la « science-fiction », il nous ramène au jour les démons du fantastique traditionnel.

Comparons les univers de Jean Ray et de Lovecraft. Assez paradoxalement, nous verrons que c'est le tenant des êtres surnaturels, des démons et des larves qui fait montre du plus de cartésianisme et du plus de confiance dans le pouvoir de l'intelligence.

Chez Jean Ray, un autre monde

existe, supérieur au nôtre ou existant à côté de lui, mais toujours inconcevable. Tous nos raisonnements humains s'y trouvent en défaut car encrassés par l'habitude et la routine. En fait il n'est guère fondamentalement différent du nôtre. Si l'homme y erre en aveugle c'est que tout ici le déroute et le surprend. S'il surmonte le premier choc, il perçoit intuitivement que ce n'est pas un monde d'incohérence et d'illogisme. C'est une tapisserie dont il ne découvre que l'envers et dont le dessin lui échappe. Mais, une fois trouvée la grille ordonnant ce plan, tout s'éclaire : l'homme peut faire face à ces êtres et à ces forces qui se découvrent, son impuissance étant le fait de son ignorance, non de sa nature même.

Chez Lovecraft le monde est réel, sensible, c'est le nôtre, peuplé seulement d'êtres que nous ignorons, mais dont la nature ne dépasse guère ce que nous pouvons connaître par notre expérience personnelle.

Cthulhu seul prend des allures démesurées avec son front qui frôle les étoiles, son net caractère magique. Mais tous les autres, si répugnants soient-ils par leurs allures de parodies humaines, ne le sont guère plus que certains animaux. Ils provoquent même une moindre répulsion que le poulpe, que certaines araignées ou que des nœuds de serpents. Du reste il est facile de voir combien ils se révèlent proches de nous : les Grands Anciens, dans « *Les montagnes hallucinées* », ne cessent de se rapprocher des hommes qui les redoutent et pensent d'abord les traquer. Mais peu à peu ils voient en eux des égaux dignes d'intérêt, des frères dans l'infortune, des esprits animés des mêmes soucis et des mêmes désirs. Ils comprennent que la boucherie dont fut victime un premier groupe de chercheurs n'est que le fruit de l'ignorance et de la peur, d'une tragique erreur bien compréhensible. Et qui sait si la compréhension, l'entente ne seraient pas possibles ?...

Et cependant, devant ces êtres, même les savants perdent tout esprit scientifique. Ils fuient plutôt que de retrouver leur image. Ce qui est plutôt étonnant. Qu'un chercheur puisse connaître la peur, la répugnance, la crainte de l'inconnu grouillant et s'approchant silencieusement dans le noir, pour frapper avec la rapidité de la foudre, on le comprend. Mais s'il fuit alors, il se promet de revenir avec un meilleur équipement, des armes et des ressources qui parent à toute éventualité, se promettant bien d'arracher au mystère tout son secret.

Au contraire, c'est ici la fuite éperdue, sans idée de retour, la volonté bien arrêtée d'oublier à jamais ces révélations, d'interdire aux autres l'approche d'un tel monde. Et nous ne comprenons plus. Imaginons des personnages de Jean Ray, ou ceux d'un conteur cartésien du XIXe comme se veut Lovecraft, nous les verrons revenir armés de pied en cap, traînant une foule d'acolytes, vidant les grottes, murant les tunnels, descendant s'il le faut jusqu'aux plus obscures profondeurs...

Mais chez Lovecraft, cette impassibilité rationnelle n'est qu'un masque. Il n'y a en fait aucun rapport entre ce que l'auteur nous dit de ces êtres et ce qu'ils sont en réalité. Si monstrueux, si différents qu'ils soient, nous les devinons capables de souffrir, d'être blessés, de mourir. L'homme peut les combattre victorieusement. D'où procède alors cette terreur totale et paralysante ?... C'est qu'en réalité ce sont des *démons*. L'univers qui nous baigne, le temps où nous glissons, tout est leur proie. L'humanité n'est rien qu'une île qu'ils assiègent, et, à les contempler face à face, l'homme risque non seulement sa vie mais son salut éternel.

De fait, tout ce que l'auteur nous laisse imaginer concernant ces cultes voués aux êtres de l'espace se rapporte aux plus écœurantes pratiques du sabbat, au culte du démon parfois reconnaissable sous les traits de Cthulhu ou de Shub-Niggurath, le Bouc Noir des forêts aux mille chevreaux. Et nous comprenons maintenant les présences furtives ou menaçantes foisonnant dans le Miskatonic, frappant les hommes dans leur vie ou leur esprit : elles sont le souvenir des démons qui devaient hanter les bois et les ravins de Salem, elles sont là pour rappeler que l'homme n'est qu'un intrus dans un monde dont la possession ne lui appartient pas.

Nous connaissons cette tournure d'esprit ; c'est celle d'un habitant du

moyen âge, et, comme le dit un de nos amis : « Lovecraft c'est l'univers du XIVe siècle expliqué par la science du XXIIe siècle... »

L'univers de Lovecraft est un univers purement médiéval, avec ses multiples démons, ses cultes secrets évocateurs du sabbat, les chuchotements, la terreur de la nuit, l'impuissance et l'écrasement des personnages face à ces forces qui sont les maîtresses réelles de notre Terre.

Remarquons que tout dans le décor, dans la vie quotidienne des personnages, renforce cette description. Ils sont en dehors du temps : Arkham et les petites villes décrites sont pleines de rues étroites, de toits pointus ; Gilman vit dans sa mansarde comme un escholier du moyen âge... Une date, une automobile, une allusion aux théories d'Einstein nous rappellent de temps à autre que nous sommes au XXe siècle, mais nous n'y croyons guère. Tout ceci pourrait aussi bien se dérouler au temps où sévissaient les puritains et où Cotton Mather publiait un traité des œuvres sataniques.

Médiévales aussi, les descriptions de ces êtres. Nous devons sourire lorsque, très sérieusement, Lovecraft nous parle des ailes membraneuses des Mi-Go et des Grands Anciens qui les portent dans les espaces sur les flots de l'éther, leur permettent de voler jusqu'à nous depuis la planète transplutonienne ou les lointaines étoiles. Mais nous les reconnaissons : ce sont les ailes de chauve-souris des diables de Jérôme Bosch ou de Breughel; les êtres semi-humains d'Innsmouth sont frères des gargouilles. (Remarquons que les Grands Anciens qui se révèlent si proches des hommes, finalement, ont depuis longtemps perdu l'usage de leurs ailes.)

Les mystérieux puits de basalte de « *Dans l'abîme du temps* », qu'il faut garder soigneusement clos de peur que ne montent au jour d'inexprimables horreurs, se confondent aisément avec les bouches de l'enfer.

Enfin il est encore un point digne d'être relevé. Jamais il ne vient à l'idée d'un personnage d'utiliser le feu contre ces êtres. C'est cependant le vieux réflexe humain. Jamais on n'y fait allusion, même contre les très vulnérables soggoths, simples amas de protoplasme. Comment expliquer ceci sans l'idée sous-jacente que le feu serait impuissant contre leur origine infernale ?

***

Lovecraft n'est pas un auteur de « science-fiction » : il ne nous offre pas un monde possible, mais un monde magique, un univers de « démons et merveilles ». Et ce fantastique est d'essence archéologique.

Les énormes tours, les palais, les galeries, les colonnades, la cité de R'lyeh, la noire et cyclopéenne Y'hanthlei ne sont pas surgis du néant. Lovecraft sut se souvenir des cercles de pierre de Stonehenge, des anciennes civilisations mégalithiques, des légendes des cyclopes, comme il sut faire appel au livre d'Hénoch et aux civilisations préadamites de la Cabale.

Mais le cœur de sa conception se trouve dans les ouvrages théosophiques : les « *Stances de Dzyan* » (1) et les deux ouvrages de Scott Elliot : « *La Lémurie perdue* » et l'« *Histoire de l'Atlantide* ».

Toute sa mythologie, tout son univers y sont contenus plus qu'en puissance : la Terre a connu plusieurs races. La première qui était éthérée se présentait sous l'apparence de gigantesques fantômes. Elle n'était pas d'origine terrestre, pas plus que la seconde aux corps gélatineux, aux os mous, qui n'apprit que lentement à se dresser, qui possédait trois yeux et féconda les géantes créatures simiesques qui vécurent sur la Terre, Mars et Mercure. La troisième race fut la race lémurienne, ces hommes hauts de quinze pieds qui furent instruits par des maîtres venus de Vénus, leur apportant le blé et le feu. Ils bâtirent des cités cyclopéennes en blocs de lave, dressèrent d'immenses statues de basalte, avant que leurs constructions

(1) Les stances de Dzyan sont une merveilleuse mystification littéraire : pillées par Blavatzky dans une traduction due au Hongrois Alexandre Csoma de Körös du Kandjur et du Tandjur, publiée en 1836 dans le XXe volume des *Asiatic Resaerches*. Le tout mêlé de fragments d'Asgeard, de Renan, de bribes d'un peu de tout, et des imaginations de Me Blavatsky. (Voir Chaboseau, Essai sur la philosophie bouddhique, pages 9, 10, 97).

Denis Saurat et Adamski doivent beaucoup aux stances de Dzyan.

fussent englouties par le Pacifique. La quatrième race fut la race atlante qui conserva le goût des constructions massives et gigantesques, inventa les tours cerclées de rampes en spirale. Puis vint la race aryenne.

On pourrait encore relever une source d'inspiration dans le livre de Leadbether : « *De l'autre côté de la mort* » (ce passage, par exemple, où il évoque le sombre visage des anciens dont la connaissance fut la ruine d'Atlantis).

Ce goût de l'archéologie se trouve encore dans toutes les descriptions : les tiares et les bijoux des prêtres qui rappellent les anciens cultes orientaux ; l'architecture, souvent babylonienne. Et il n'est pas jusqu'à la bibliothèque trouvée dans les sables d'Australie qui ne se rattache à la bibliothèque d'Assurbanipal.

Mais tout cela, Lovecraft sut le repenser, le retravailler. Peu importent les éléments disparates qu'il rassembla, le tout fut fondu en un ensemble non seulement cohérent, mais harmonieux, impressionnant, minutieux jusqu'à donner l'impression du réel. De ce réel si puissant que c'est lui qui nous fait regimber devant la nature surnaturelle des êtres qui s'y meuvent.

Car, il faut le dire, le charme, la puissance de Lovecraft se trouvent moins dans son maniement de l'épouvante que dans la précision et la complexité de son univers. Ses rivaux européens l'emportent par leur concision et leur discrétion. Que l'on compare « *Le monstre sur le seuil* » avec « *Le rendez-vous* » de Maurice Renard. Dans les deux cas il s'agit d'un cadavre en pleine pourriture qui s'anime et vient frapper à la porte. Mais, chez Maurice Renard, tout nous y prépare dès les premières pages, rien ne vient interférer avec ce thème, et l'horreur nous est plus suggérée que montrée. Chez l'auteur américain, au contraire, tout s'étend, bourgeonne, se charge de thèmes adventices par l'obligation où il se trouve d'inclure dans le conte et les horreurs d'Innsmouth, et les manuscrits pnakotiques, et sa mythologie ordinaire.

Comparons de même « *L'appel de Cthulhu* » avec le « *UHU* » de Jean Ray. Dans les deux cas, il s'agit du réveil d'un être immense. Mais Jean Ray débute au moment de la crise. Un mot imprudent réveille le monstre. On ne le voit pas, on entend son approche, puis son éloignement, on devine que son front doit frôler les cieux. Et l'homme, devenu fou, n'a rien saisi qu'un regard immense barrant l'horizon et avalant le ciel (1).

Il suffit ici de cinq pages et non de quarante. Mais il y manque justement ce qui fait l'attrait du conte américain : à force de recoupements, d'enquêtes, de détails infimes mis bout à bout, cette lente découverte d'un culte secret de la réalité masquée derrière lui. C'est là un travail qui nous captive par lui-même, que l'on suit avec le même plaisir, la même passion que l'exposé par un archéologue de la méthode qui lui permit de déchiffrer des hiéroglyphes et de retrouver quelque cité engloutie.

Car c'est là que Lovecraft se révèle insurpassable : la description de son univers. Dans « *Les montagnes hallucinées* » d'immenses bas-reliefs où s'inscrivent toute la trajectoire d'une race, de son épanouissement et de son déclin. Et toute la découverte de cette prodigieuse nécropole de glace avec ses tours envahies par la neige, ses rampes en spirale, ses corridors où court le vent du pôle, ses couloirs suspendus, ses couloirs aériens, ses frises et ses inscriptions révélant l'image d'un monde disparu. Ici, plus d'inquiétude ni d'épouvante, mais tout l'intérêt que nous pouvons porter aux ouvrages qui nous restituent une civilisation disparue. Et nous rêvons sur ces pages comme nous rêvons sur les tombes de l'Altai, avec leurs chevaux masqués d'or et mués en griffons fantastiques.

Nous l'avouons, nous n'oserions prendre place à bord du Psautier de Mayence, et si la Sankt-Beregonnegasse serpente toujours dans les rues de Hambourg deux fois détruit, nous n'aurions garde de nous y hasarder. Nous sommes heureux de penser que

(1) Le narrateur du Uhu est devenu fou, non pour avoir vu le UHU, mais parce qu'un tel être ne peut accepter qu'un homme l'ai vu. Il nie désormais son existence, refuse le témoignage de ses yeux pour ne pas le voir resurgir de la nuit afin de l'écraser. Le refus de son existence permet de le combattre. On retrouve l'attitude classique de Jean Ray.

des choses ne sont pas. Il n'en est pas de même pour Lovecraft. Nous regrettons que cela ne soit qu'imagination. Nous aimerions parcourir les salles, déchiffrer les fresques et les cartouches, errer dans les halls suspendus et les tours sans toit à la recherche de détails perdus. Il en serait de même des recherches concernant le culte de Cthulhu. Et même les offres des Mi-Go de nous emporter dans les espaces afin de visiter les cités de Yuggoth ne nous laisseraient pas insensibles (1).

Ainsi l'œuvre dernière de Lovecraft, « *A la recherche de Kadath* », s'inscrit-elle tout naturellement dans cet ensemble. L'auteur ne cherche plus d'alibis, plus de faux semblants, et partant plus de ces désaccords qui nous heurtaient. Nous sommes dans le domaine de la fantaisie avouée et la plus libre : ce monde qu'on nous offre est celui du rêve, des contes orientaux et de « *Vathek* ».

On y accède par les soixante-dix marches du sommeil léger, puis par les sept cents marches du sommeil profond et par la porte d'argent du plus profond sommeil ouvrant sur le bois enchanté. Et tous les dieux, tous les démons, toutes les terres que nous avons rencontrés s'y retrouvent : Azazoth et Nyarlathotep, les tours rondes et le plateau de Leng, car ce sont les dieux et les terres du sommeil... Voici les galères qui quittent les flots pour glisser dans l'espace, les océans qui se précipitent vers le ciel, les chats qui tiennent concile sur la face inconnue de la lune et bavardent avec le voyageur...

Ce n'est plus un récit d'épouvante ou d'inquiétude, mais la libre fantaisie du conte oriental.

⁂

Si nous comparons les œuvres de Jean Ray et de Lovecraft, nous remarquons d'abord une différence dans leur vision. Celle de Jean Ray est une vision colorée de Flamand, peintre d'instinct, restituant la réalité avec ses bigarrures, ses reflets chatoyants du ciel, ses brumes colorées par les réverbères, sa tiédeur de chambre, ses odeurs de cuisine et de liqueur, c'est l'image d'un monde appréhendé par tous les sens. Vision de voyageur aussi, connaissant le monde pour l'avoir parcouru, n'ayant pas à créer un décor qui existe déjà autour de lui avec les cieux déchiquetés de pignons et les eaux miroitantes des canaux.

La vision de Lovecraft est plutôt une vision d'architecte : il lui faut tout imaginer, tout créer. Nés d'une connaissance livresque, ses décors sont d'admirables constructions cérébrales, parlant avant tout à l'intelligence et très peu aux sens. Les couleurs en sont presque absentes, les odeurs également, sauf le relent qui toujours accompagne les êtres venus des autres mondes. On pourrait dresser le plan de ces cités englouties tant elles sont construites avec précision. On essayerait en vain, par contre, de dresser un plan de Malpertuis, mais nous en connaissons chaque pièce avec ses couleurs, sa température, ses lumières, ses odeurs.

Chez Jean Ray, le fantastique se déchaîne à visage découvert. Tout dérouté que soit d'abord l'homme, la découverte qu'il fait de la cohérence de ce monde, de son ordonnance propre, apaise sa peur, car plus grande sera sa compréhension, plus puissantes seront les armes qu'il forgera.

Chez Lovecraft, l'épouvante et l'impuissance du héros grandissent à mesure que grandit sa connaissance, puis enfin éclate la toute-puissante peur, la notion de son néant l'écrase. A mesure qu'il perçoit la nature surnaturelle ou démoniaque de ses adversaires, il craint le pire : la perte de son âme, fût-il ouvertement agnostique. Comparons n'importe quel héros de Lovecraft au jeune Dick de Forceville de Jean Ray. Il pressent que la mort est un être physique, que c'est elle qui tue ce malade aux organes intacts. Alors, il ferme les yeux, guette les bruits, et lorsqu'il la sait là, il s'élance et la saisit à la gorge. Un héros de Lovecraft aurait été foudroyé sur place.

Leurs attitudes sont fondamentalement opposées : crainte du surnaturel chez Jean Ray, mais une crainte pa-

(1) Incidemment : autre signe démoniaque que ces offres faites au narrateur par les Mi-Go, pour l'amener à devenir un des leurs. Par leur ampleur, par la possession qu'elles offrent de l'univers, elles rappellent trait pour trait les manœuvres de séduction diabolique devant amener à la signature du pacte.

reille à celle que nous éprouvons en face des forces de la nature ou des animaux nuisibles ; rien de plus. Au contraire, épouvante tenace que rien ne peut étouffer ou modérer chez Lovecraft, peur du surnaturel en tant que tel, en tant que révélateur du démon et de ses magies.

L'explication semble se trouver dans le fait du catholicisme flamand de Jean Ray, tandis que Lovecraft connut l'atmosphère puritaine de la Nouvelle Angleterre.

Le premier grandit dans un pays où l'homme n'est pas écrasé par l'au-delà, où en multipliant les tableaux, les vitraux, les ornements des églises, il est parvenu à le rendre presque tangible et matériel. Puis ici le diable fut si souvent dupé qu'on ne le craint guère. Enfin l'homme n'est jamais seul. De lui à Dieu, entre lui et les démons, se dresse le monde des anges, des saints, des bienheureux, une cohorte d'intercesseurs et de protecteurs où il est certain de trouver appui.

Pour Lovecraft, au contraire, il n'y a qu'un ciel désert et nu, où règne un Dieu inaccessible, aux inexorables arrêts, trop immatériel, trop haut, trop puissant pour que l'on ose faire appel à lui. Tout naturellement l'homme se trouvera seul face aux puissances démoniaques. Et comme on fit de l'homme un zéro pour tout accorder à Dieu, sans accorder au démon une toute-puissance on lui prête un pouvoir énorme. Et voilà qui motive cet écrasement, cette impuissance.

Mais, dans les derniers temps de sa vie, il semble bien que Lovecraft soit revenu de ce concept, accordant à l'homme un plus grand pouvoir. On voit même Carter triompher des dieux acharnés à sa perte... en se réveillant il est vrai, c'est-à-dire en niant leur monde...

BIBLIOGRAPHIE

Exception faite d'une anthologie publiée à titre privé par un admirateur en 1936, aucune édition des œuvres de Lovecraft ne fut publiée de son vivant. Tous ses contes parurent à partir de 1922 dans des magazines (pour les neuf dixièmes dans le fameux « *Weird Tales* », dont Lovecraft était le collaborateur attitré). Ils furent réunis en recueils posthumes par ses amis et disciples, August Derleth et Donald Wandrei, qui fondèrent la maison d'édition Arkham House dans le but initial de révéler Lovecraft au grand public. Parurent ainsi successivement : « *The outsider and others* » (1939), « *Beyond the wall of sleep* » (1943) et « *Marginalia* » (1944), qui rassemblaient nouvelles, courts romans, articles et poèmes de Lovecraft, ainsi que des études le concernant.

Liste chronologique des récits de Lovecraft.

La première date est celle de la rédaction des nouvelles; la date entre parenthèses est celle de la première parution en magazine. Nous indiquons le titre français des nouvelles traduites, parues dans les recueils « *La couleur tombée du ciel* », « *Dans l'abîme du temps* », « *Par-delà le mur du sommeil* » (Denoël), et « *Démons et merveilles* » (Ed. des Deux-Rives).

1917. Dagon (1923).
The tomb (1926).

1918. Psychopompos (1937).
Polaris (1937).

1919. The statement of Randolph Carter (1925). (*Le témoignage de Randolph Carter.*)
The white ship (1927).
The doom that came to Sarnath (1935).
Beyond the wall of sleep (1938). (*Par-delà le mur du sommeil.*)

1920. The picture in the house (1924).
The white ape (1924).
The temple (1925).
The cats of Ulthar (1926).
The terrible old man (1926).
Celephais (1934).
From beyond (1938).
The tree (1938).
1921. The music of Eric Zann (1925).
The outsider (1926). (*Celui d'autre part.*)
The moon-bog (1926).
The nameless city (1938).
The other gods (1938).
The quest of Iranon (1939).
1922. Herbert West : reanimator (1922).
The lurking fear (1923).
The hound (1924).
Hypnos (1937).
1923. The rats in the walls (1924). (*Les rats dans les murs.*)
The festival (1925).
The unnamable (1925).
1924. Imprisoned with the Pharaohs (1924).
The shunned house (1937).
1925. He (1926).
The horror at Red Hook (1927).
In the vault (1932).
1926. Pickman's model (1927).
Cool air (1928).
The silver key (1929). (*La clé d'argent.*)
The strange high house in the mist (1931).
The call of Cthulhu (1938). (*L'appel de Cthulhu.*)
1927. The colour out of space (1927). (*La couleur tombée du ciel.*)
1928. The Dunwich horror (1929). (*L'abomination de Dunwich.*)
The case of Charles Dexter Ward (1941). (*L'affaire Charles Dexter Ward.*)
1930. The whisperer in darkness (1931). (*Celui qui chuchotait dans l'ombre.*)
1931. At the mountains of madness (1936). (*Les montagnes hallucinées.*)
The shadow over Innsmouth (1942). (*Le cauchemar d'Innsmouth.*)
1932. The dreams in the witch-house (1933). (*La maison de la sorcière.*)
Through the gates of the silver key (1934). (*A travers les portes de la clé d'argent.*)
1933. The thing on the doorstep (1937). (*Le monstre sur le seuil.*)
1934. The shadow out of time (1936). (*Dans l'abîme du temps.*)
1935. The haunter of the dark (1936). (*Celui qui hantait les ténèbres.*)
In the walls of Eryx (1939).
1937. The evil clergyman (1939).
The dream-quest of unknown Kadath (1943). (*A la recherche de Kadath.*)



L'HOMME QUI LISAIT " FICTION "

par ANDRÉ PICOT

Nos pages de chroniques sont toujours très sérieuses... Il faut bien déroger de temps à autre. Voici donc aujourd'hui un petit jeu qui intéressera (et amusera, nous l'espérons) nos lecteurs fidèles. Il s'agit d'une histoire à clés composée uniquement d'allusions à des nouvelles parues dans « Fiction ». *A vous de chercher lesquelles !*

Pour vous aider, nous pouvons vous donner ces précisions :

1° *Les nouvelles qui ont fourni les allusions sont au nombre de* cent dix.

2° *Elles sont toutes réparties dans les numéros* 1 à 25 *inclus.*

Les cinq premiers lecteurs qui nous enverront la liste complète et exacte des cent dix nouvelles (dans l'ordre où il y est fait allusion) *seront récompensés par un abonnement d'un an au choix à* « Mystère-Magazine » *ou à* « Suspense ». *(Etablir votre liste sur une feuille* à part, *et non sur une éventuelle lettre d'accompagnement.) Solution dans notre prochain numéro.*

Eciruam Tluaner lévita paresseusement jusqu'à la porte du vestibule. En passant par la cuisine, il vérifia le bon fonctionnement de son réfrigérateur et, prudemment, augmenta l'énergie frijolique.

Sa puissance télépathique lui fit deviner que le visiteur qui allait se présenter était encore cet idiot de Smith. Il regretta d'avoir oublié le mot de la boîte de Pandore qui lui aurait permis de le faire disparaître à jamais. On ne le reprendrait pas deux fois à aller boire un verre de Lait du Paradis au *drugstore* du coin. Il faudrait trouver autre chose.

Heureusement, Smith, toujours très poli, tenait ses antennes repliées et ne pouvait pas deviner ses pensées.

— « Vous venez encore chercher des œufs ? » dit Eciruam Tluaner.

— « Pire que ça, » répliqua l'autre. « Notre planète vient d'être envahie par les fourmis géantes et je viens vous demander du secours. »

— « Amenez-vous par là, » dit Eciruam.

Il le conduisit devant une gigantesque porte de bronze.

— « Passez le premier, » fit-il.

Smith franchit la porte et s'évanouit dans le néant.

— « Ouf ! » dit Eciruam.

Au même instant, une sueur froide perla à son front. Il connaissait ce ronronnement caractéristique : encore une mouche atomique ! Il n'eut que le temps de sortir son ruum de poche, qui broya l'insecte sur un coin de table. Eciruam, soulagé, siffla son rat favori, car c'était l'heure de sa partie d'échecs.

Le rat ne répondit pas à cet appel. Par contre, le chouchou câlin vint se frotter contre ses jambes.

— « Va-t'en ! » dit Eciruam. « Tu l'aimais trop, hein ? »

Il avait employé le langage chat. Le chouchou balbutia, dans le même idiome :

— « Pas ma faute. J'avais faim et... »

— « Hors de ma vue ! » rugit Eciruam. « D'ailleurs, c'est bien simple. »

Il saisit le chouchou par la peau du cou et le plongea dans une bassine dont le contenu le rendit invisible. D'un regard, il imposa silence à son perroquet qui s'apprêtait à commenter l'événement en citant Dante à l'appui.

Mais il se sentit vexé d'avoir cédé à la colère.

— « Je suis trop nerveux ces temps-ci. »

Il eut une pensée attendrie pour Jasper, son canard vénusien, si gentil avec ses « kwit » plaintifs. Et pourtant, il lui avait tordu le cou la veille.

— « Qu'est-ce que j'ai en ce moment ? » marmonna-t-il.

Evidemment, les Lunaires avaient

détruit la ville voisine et ça lui avait fait un coup. Mais tout de même ! Il jeta un regard sur le calendrier et comprit la raison de son angoisse.

— « Vendredi 19 ! »

Il ne serait pas tranquille avant le samedi 20. S'il y avait un samedi 20 !

Il eut envie d'aller faire un tour à pied. Il se rappela à temps que c'était désormais formellement interdit. Il songea à la prison et aux auditions publicitaires imposées aux détenus. Cette pensée le fit frissonner.

Il se sentait seul. Comment venir à bout de cette solitude ? Créer un peu de poussière de rêves, c'était dangereux. Il alla prendre sa poupée favorite et commença de lui suggérer une foule de pensées d'amour, suivant les meilleurs principes de l'envoûtement. Mais il ne se faisait pas d'illusions. Celle qu'il aimait était une native de Mégarée pouvant engendrer par parthénogénèse. Autant dire qu'elle était inaccessible.

Voyager dans le passé ? Cela lui changerait les idées, évidemment, mais il était à la merci d'une imprudence. S'il faisait peur à sa mère enceinte de lui, par exemple ?

Il s'assit à son bureau et relut le message morse que lui avait suggéré télépathiquement un envoyé du Sagittaire.

Oui, c'était une aimable invitation. Mais Eciruam ne se sentait aucun goût pour les voyages en fusée. On sait trop ce qui arrive dans ces pérégrinations-là. Une fois à l'intérieur de l'engin, plus moyen d'en sortir : on y est trop bien. Et il y a aussi le risque d'une mauvaise translation à travers les trous de l'espace.

Il tressaillit en apercevant un goulin sur le coin de son bureau. Qu'est-ce que cette bête-là allait encore lui choupouter ?

Le goulin sourit.

— « Grattez-moi derrière les oreilles, » murmura-t-il.

— « Jamais de la vie ! » dit Eciruam. « Vous seriez capable de toutiller. Ça m'est arrivé la semaine dernière avec un hurkle et je n'ai pas l'intention de recommencer. »

Au même instant, on frappa à la porte. Le goulin se dématérialisa. Eciruam s'en fut ouvrir et se trouva en présence d'un jongleur.

— « Qu'est-ce que vous me voulez ? »

— « Je viens vous prévenir que le 26 octobre prochain il y aura du brouillard et... »

— « Je ne veux pas en entendre plus ! » hurla Eciruam. « Disparaissez ! »

Le jongleur s'esclaffa :

— « Que vous êtes nerveux ! Laissez-moi cependant vous faire un cadeau. »

Il lui tendit un petit objet délicieusement lisse.

— « Tripotez ça dans vos doigts et... »

— « Pour me retrouver sur une autre planète ! Grand merci ! »

Le jongleur recula et Eciruam lui ferma la porte au nez. Toujours des dangers, partout. Ça ne finirait donc jamais ?

Maintenant il avait faim. Il absorba un peu d'aliment universel, songeant mélancoliquement que cela profiterait aussi à l'endo qui vivait en lui.

Décidément il irait faire un tour. « Advienne que pourra, » fit-il en ôtant ses pantoufles et en faisant signe à ses souliers d'approcher.

— « Zut ! » ronchonna-t-il, « j'oubliais que mon animateur s'est suicidé. Peut-être que mon réacteur Worp pourrait le remplacer. »

Il descendit à la cave où il planquait habituellement son appareil. Hélas ! un ferra de trois mètres de haut était en train de l'embarquer pour l'Atlantide !

— « C'en est trop ! » sanglota Eciruam.

Et il entreprit de regagner son appartement au treizième étage. C'est seulement en arrivant au quatorzième qu'il s'aperçut que le treizième étage avait disparu.

Il s'affala sur une marche d'escalier.

— « Je n'en puis plus. Autant me suicider. Ça ne résoudra rien, mais ça ne peut plus durer. »

Il eut du mal à se frayer un passage dans les rues, parmi les nuages de caoutchouc Kip mollement posés un peu partout. Il atteignit cependant la voie ferrée et posa sa tête sur les rails.

— « Hum, » lui dit un cheminot qui passait, « si vous voulez vous faire écraser, vous risquez d'attendre longtemps. Tout trafic est suspendu jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le train 1815. »

— « O. K., » fit Eciruam résigné. Je vais me ficher à l'eau. »

L'Hudson était tout près. Il y plongea la tête la première... Juste à temps pour ramener à la surface une jeune et jolie personne. Eciruam ne pensa plus à mourir. Il sentait l'amour s'éveiller en lui.

— « Accrochez-vous à moi, » dit-il. « Je vous ramène à la rive. »

— « Idiot ! » fit la jeune personne en ouvrant ses ouïes. « Vous ne voyez pas que je suis Vénusienne et que je prends un bain ? »

— « Pardon, » s'excusa Eciruam, et il se laissa couler à pic.

Il perdit connaissance, mais pas pour longtemps.

Il se retrouva entre deux rochers, étroitement enlacé par une pieuvre géante. Il voulut crier, alors l'animal darda sur lui un œil concupiscent :

— « Mais je ne te veux pas de mal, mon chéri, au contraire ! »

C'est à ce moment précis qu'Eciruam se sentit emporté dans un remous. Il perdit connaissance. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était au bord du fleuve, et auprès de lui se trouvait un homme au large nez camus.

— « Pourquoi vouliez-vous mourir? Je suis un homme-phoque. Suivez-moi. Je vous apprendrai à nager aussi vite qu'un poisson. »

— « Grand merci, » répondit Eciruam. « A ma première tentative de record je me ferai capturer par un octopus. »

— « Aucun danger. Le dernier que j'ai rencontré était en train de s'expliquer avec un maître d'école qui lui débitait je ne sais quoi au sujet d'une boîte de cristal. Ils en ont pour un bout de temps. Enfin, comme vous voudrez. »

L'homme-phoque plongea et Eciruam consulta sa montre.

— « Hum, je suis resté noyé vingt minutes. Autant dire que j'étais mort. Qui sait si mon corps astral n'a pas estourbi une danseuse pendant ce temps-là ? »

Il se leva, très inquiet, et buta contre ce qu'il croyait être une pierre. Il fit un saut en arrière :

— « Un crâne de... aaah ! »

Pas d'erreur. Les trois yeux ovales étaient disposés géométriquement. Il se hâta de fuir et gagna la route toute proche. Un jeune homme pourvu d'une queue s'évertuait à secouer un acacia :

— « Pas moyen de le faire trembler ! Mais je veux mourir, moi ! »

— « Je peux peut-être vous aider, » dit Eciruam compatissant. « Je connais un certain presbytère hanté où vous pourrez vous faire étrangler aisément à l'aide d'un foulard. Le seul ennui, c'est que c'est loin. Mais peut-être, en vous mettant bien en colère... »

— « J'aime autant faire de l'auto-stop, » répliqua le jeune homme.

Une auto rouge surgissait, poursuivie par un tank noir. Il siffla pour les arrêter. Un chien apparut, menaçant.

— « Bah ! » dit Eciruam, philosophe. « Votre désir sera exaucé quand même. Adieu, petit bonhomme en pain d'épices. »

Et il se dirigea vers la gare centrale, dans l'espoir de s'échapper vers 1894.

Dans le hall, il se heurta à un homme porteur d'un masque de soie couleur chair.

— « Pardon, » dit celui-ci, « je cherche un de mes amis, porteur d'un cache-nez en caoutchouc. Il a une petite bouteille à la main. Vous ne l'avez pas vu ? »

— « Si, » fit Eciruam. « Quai numéro 8. »

L'homme le remercia, passa derrière la boule qui portait le numéro du quai... et la boule lui dégringola sur le crâne, le tuant net.

— « Ouille ! » gémit Eciruam. Il avait ressenti la douleur de l'autre.

Il traversa le hall. Au moment où il allait s'engouffrer dans l'ascenseur n° 12, un individu l'arrêta :

— « Ne restez pas ici. La gare va s'écrouler. Je vous en parle en connaissance de cause. Je sais à l'avance tout ce qui va se passer... »

Eciruam n'attendit pas la suite et tourna les talons. En sortant de la gare il croisa un homme en uniforme de Cadet de l'Espace, qu'il lui sembla reconnaître.

— « Eh ! » fit-il, « ne seriez-vous pas ?... »

— « Appelez-moi Mitchie, mon vieux ! » dit l'autre avec un bon sourire.

Et aussitôt la gare s'écroula, ainsi qu'une dizaine d'immeubles. Eciruam n'eut que le temps de sortir son flacon

de Silenzia pour protéger ses tympans contre le vacarme.

Mal à l'aise, il pénétra dans un *drugstore.*

— « Je voudrais un hamburger, » dit-il à la barmaid.

Elle haussa les épaules :

— « Pourquoi pas des œufs de mnxx, pendant que vous y êtes ? Désolée. Depuis mon voyage chez les bushmen je suis incapable de vous servir autre chose qu'un plat australien. »

Fou de colère, Eciruam lança son verre contre ce qu'il prit pour un appareil à sous. Celui-ci, furieux, s'avança vers lui en brandissant d'énormes bras griffus.

— « Fuyez ! » dit la barmaid, « elle va vous tuer, comme Kitty ! »

Mais, au même instant, une musaraigne sauta sur l'appareil.

— « En voilà des manières ! Allez, couché ! Je suis le dieu Eep ! »

Eciruam, de plus en plus troublé, sortit du *drugstore.* Sur le seuil il fit l'aumône à un vieux joueur de trombone, qui s'écria, éperdu de reconnaissance :

— « Oh ! merci, monsieur. Je vais pouvoir faire réparer mon instrument et il vaudra tous les cônes sonores du monde. »

Mais en même temps il agita ses oreilles en aboyant. Pour lui échapper, Eciruam entra dans la première maison qui se présenta. Par malheur elle était déjà occupée par des vampires.

— « Hors d'ici ! Et ne viens surtout pas nous raconter que c'est *ta* chambre ! »

Eciruam s'enfuit par la fenêtre, près de laquelle un vieillard soliloquait :

— « Me suis-je suicidé il y a douze ans, oui ou non ? »

« Allons, » pensa Eciruam, « je ne suis pas le seul à me poser des problèmes. »

Il atteignit une petite place où tournait un manège. Comme il allait y monter, une fillette le bouscula.

— « Moi d'abord ! C'est Gallie qui l'a dit ! Je veux accélérer le temps et me voir vieille ! Otez-vous de là ! »

— « Tu veux une baffe ? » dit Eciruam qui commençait à s'énerver.

— « Touchez-y pour voir ! » rugit un garçonnet en s'interposant.

Eciruam tourna sa colère contre lui et voulut lui allonger un swing. Mais il se meurtrit la main sans l'atteindre.

— « Avec mon mur je ne crains personne ! » lui cria le gosse en s'échappant. « Et puis, essayez de recommencer, et je ferai mon bruit. Je n'aime pas ! »

Il écrasa des fourmis avec ses pieds et s'en fut lancer une poignée de billes à la figure d'un groupe de Martiens qui passaient. Sans une vieille dame qui leur montra des photos de ses petits-enfants, leur vengeance eût été terrible.

Ils s'éloignèrent en grommelant :

— « On nous avait bien dit que les Terriens sont plutôt vaches, jamais on ne viendra tourner de film sur cette fichue planète ! On en tournera chez nous avec des spécimens indigènes. »

Pour se reposer, Eciruam acheta un livre à un kiosque voisin et s'en fut le lire dans un square.

Le livre lui tacha les mains et il s'aperçut que la tache était rouge sang.

Il voulut s'essuyer à une feuille d'orchidée. La plante poussa un hurlement et, à l'extrémité de sa tige, une tête furibonde apparut :

— « Espèce d'animal, vous ne voyez pas que vous me chatouillez ? »

Eciruam fit un pas en arrière et marcha sur le pied d'une jeune fille. Il allait s'excuser.

— « Aucune importance, » murmura-t-elle. « Vous êtes l'homme que je rêve. Venez m'assurer contre le Minotaure. »

Il la suivit, lyrique :

— « Ah ! oui, partir avec vous, comme si vous étiez ma fille ! Et nous aurions un enfant... »

Mais un policeman l'agrippa par le bras :

— « Ouste ! vous faites partie des sélectionnés. Je vous emmène. »

— « Hélas ! » dit la jeune fille. « Vous serez débarqué sur la planète des dictons. C'est la pire ! »

— « Comment savez-vous ça ? »

— « Comme ça. J'ai l'expérience : j'ai rendu l'oracle dans un temple de Thrace. »

Eciruam, dans un sursaut, se débarrassa du policeman. S'il pouvait retrouver ce type qui fabriquait des doubles avec ses appareils photographiques, peut-être pourrait-il envoyer son double à sa place...

Il entra dans une cabine téléphonique :

— « Allô, Boarbas 15-12-38? »

— « Oui. Ici le laboratoire. Mais toutes nos installations viennent d'être incendiées par des souris bleues. »

— « Je suis perdu, » dit Eciruam.

Et, de désespoir, il se laissa choir sur le sol. Un vautour s'approcha, le croyant déjà mort, mais au moment de lui donner un coup de bec, l'oiseau se ravisa :

— « Zut ! c'est vrai, j'oubliais que je suis en grève. »

Eciruam reprit connaissance à l'intérieur d'un astronef.

— « Laissez-moi partir ! » dit-il au pilote.

— « Mais nous sommes déjà partis ! » répondit l'autre. « La Terre est loin ! »

— « Je veux y retourner ! »

— « Pour la retrouver mille ans plus tard ? Demandez à Œil-qui-Frappe comment elle sera ! Peuplée de nomades ! Moi, remarquez, je m'en fiche. Un nabot comme moi était obligatoirement destiné à l'espace ! »

— « Personne ne pourra donc me sauver ? » larmoya Eciruam.

— « Je ne vois que le diable. Appelez-le toujours, vous verrez bien. »

Eciruam commença de dessiner une étoile à cinq branches, mais le pilote se précipita :

— « Pas ça, malheureux ! Vous allez attirer les exilés interstellaires ! Nous deviendrons leurs serviteurs et ils nous traiteront comme leurs petits chiens ! »

— « Ça vaut peut-être mieux que de servir de matériel humain sur les autres mondes ! »

— « Oh ! après tout, débrouillez-vous. Moi je vais m'occuper de mon copain dans la cabine arrière. Il est amoureux de son robot et il faut que je le surveille. »

— « O Satan, viens à moi ! » fit Eciruam désespéré.

Le diable apparut sous la forme d'une jeune fille.

— « Je regrette. Tout ce que je peux faire, c'est de m'arranger pour que tu gagnes toujours tes parties de golf. Ça te tente ? Dépêche-toi, j'ai du boulot. Un théorème à démontrer. »

— « Non, non, ça va. Pas la peine. »

Le diable se résorba. Le pilote revint, le sourire aux lèvres :

— « Fausse alerte. Ils sont en train de faire des gammes pour un concours publicitaire. Ils ont dégoté un kalato passager clandestin et ça les aide beaucoup. Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas? Détendez-vous! Faites le Jeu des ombres, par exemple ! »

— « Non ! »

Eciruam Tluaner s'était dressé, soudain, comme illuminé :

— « Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il existe une infinité de continuum espace-temps ! Celui-ci ne m'apporte que des catastrophes. Je vais passer dans un autre. Où est l'appareil qui permet le voyage ? »

— « Hélas ! » dit sombrement le pilote, « mon oncle Alfred est mort avant de l'avoir inventé. »

Pour Eciruam ce fut le coup de grâce.

— « Je l'aurais parié, » murmura-t-il. « C'était fatal. Vous avez déjà vu une histoire de science-fiction qui finit bien ? »



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Il est très rare, malheureusement, de voir paraître sous la signature d'un savant éminent un récit de science-fiction ou fantastique. Non pas que les vrais savants dédaignent le genre, mais leur temps libre est très limité.

C'est pourtant ce plaisir rare qui nous est donné ce mois-ci avec « *Plutonia* », par le géologue russe V. A. Obroutchev (publié en français par les Editions d'État, à Moscou, et disponible en librairie à Paris) ;

« *Plutonia* », dû au regretté savant russe, mort en juin de cette année, et qui fut un des grands géologues et explorateurs de notre époque, est une « science-fiction » classique : un monde inconnu au centre de la Terre, éclairé par un soleil intérieur.

Dans le domaine de l'essai, l'ouvrage du mois est « *Les jeux du hasard et du génie* », de Fernand Lot (Plon). L'auteur y reprend avec humour et érudition l'interaction du hasard et de la découverte, qui se produit encore plus souvent dans la réalité qu'en « science-fiction ».

Les auteurs d'ouvrages sur les soucoupes volantes n'en ont généralement jamais vu eux-mêmes. Le journaliste Charles Garreau auteur d'« *Alerte dans le ciel* » (Grand Damier) fait exception. Il a certainement vu « quelque chose » mais je ne crois pas que ce soit un « engin »; je crois plutôt à une ionisation de l'air. Quant à l'hypothèse de l'auteur, d'après laquelle la stratosphère est peuplée à la fois d'engins russes et de soucoupes galactiques, je pense que si elle vraie, il doit se produire des choses épouvantables quand les deux se rencontrent. Les Galactiques doivent menacer les Russes de les poursuivre pour contrefaçon, et les Russes répliquer : « Menteurs ! La soucoupe volante a été inventée par Popov avant vous, il y a un million d'années ! »

Jacques Bergier.

●

On peut ne pas partager les opinions de Jimmy Guieu concernant l'origine extra-terrestre des O. V. N. I. (Objets Volants Non Identifiés), mais il faut reconnaître qu'il expose ses thèses avec une conviction et une honnêteté indéniables. Me situant à mi-chemin entre les « croyants » et les « mécréants », j'avoue avoir été fort séduit par une des théories avancées par Guieu dans « *Black-out sur les soucoupes volantes* » (Fleuve Noir), à savoir que les occupants de ces engins pourraient fort bien être nos propres descendants effectuant des voyages dans le temps. Mais ceci, disais-je, n'est qu'*une* des hypothèses mises en avant par l'auteur de « *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde* » (paru il y a un an chez le même éditeur). En revanche, même pour un sympathisant, il est assez dur d'admettre qu'il puisse exister plusieurs types d'O. V. N. I., les uns pilotés par des « amis » de notre humanité, les autres par des « adversaires ». Cette hypothèse-là me semble vraiment un peu trop romancée. Ceci dit, il faut convenir que le « black-out » en question, observé par les milieux officiels américains ou autres, est, en effet, pour le moins curieux. Curieuses aussi sont les photos illustrant le livre de Guieu. Les arguments qu'invoque l'auteur à l'appui de ses dires ne convaincront sans doute pas ceux qui s'en tiennent fermement aux données de la Science (avec un S majuscule) ; mais ils feront certainement réfléchir nombre d'autres. L'ouvrage, bourré de faits, de témoignages, de précisions, est en tout cas fort intéressant et ceux que ce problème passionne se doivent de le lire.

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Le Grand Prix du roman science-fiction a été attribué pour 1956 à Stefan Wul pour son « *Retour à « O* » (Fleuve Noir), histoire de Jâ Benal, savant des temps futurs, envoyé en mission de renseignement sur la Lune dont les habitants, condamnés à mort, exilés ou descendants de ces derniers, se préparent à attaquer la Terre afin de se venger de l'humanité. Jâ Benal ne réussit qu'à moitié car, s'il parvient à

prévenir l'agression proprement dite, il n'en échoue pas moins, pour des raisons indépendantes de sa volonté, dans ses efforts pour sauver ses semblables. L'ouvrage, qui appartient à la catégorie « *space opera* de luxe » (sans que ce qualificatif comporte ici quoi que ce soit de péjoratif, bien au contraire) est solidement bâti et très bien écrit. La fin, seule, est discutable, mais je ne puis vous la révéler sous peine de compromettre l'intérêt que vous auriez à lire ce roman qui, malgré la faiblesse de son dernier chapitre, mérite d'être lu.

J'ai bien aimé « *Le troisième bocal* », de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir), où nous assistons, après un intéressant voyage à travers l'espace, à une invasion de notre Terre par des microbes dotés d'un sens de l'évolution vraiment prodigieux. La conclusion n'est pas très gaie (pour nous, ou plus exactement pour nos descendants) mais, après tout, nous ne sommes pas au cinéma où le *happy ending* est de rigueur.

ANGOISSE

« *Nous avons tous peur* », de B. R. Bruss (Fleuve Noir), semble avoir été inspiré à l'auteur par la lecture de Lovecraft. En effet, c'est un roman de caractère démonologique. Mais s'il y a beaucoup de sang, de meurtres et de folie dans ces 222 pages, je ne puis vraiment dire que B. R. Bruss nous « fasse peur ». En bref, c'est l'histoire d'un journaliste envoyé dans une petite bourgade canadienne que des familles entières abandonnent sans raison apparente. Avant même d'avoir commencé son enquête, notre reporter est sujet à d'affreux cauchemars. Il apprendra, non sans devoir vaincre de solides réticences, que les exilés volontaires, eux aussi, ont connu le même cauchemar. La vérité n'apparaîtra que dans les dernières pages, et après qu'un certain nombre d'innocents aient payé de leur vie cette succession d'hallucinations collectives. Les explications finales ne sont pas très bien venues — elles sont, en fait, une authentique antichute. Ce genre de sujet présente d'ailleurs, dans le traitement, des embûches telles qu'à moins d'être un Lovecraft, il est plus prudent de l'éviter.

Igor B. MASLOWSKI.

HORS-SERIE

« *L'office des ténèbres* », par Luc Bérimont (Grasset). Aimeriez-vous vivre dans un tel monde ? J'en doute. Et pourtant, quoique nous n'échappions pas à une certaine angoisse, le monde de ce livre échappe à notre curiosité, à notre désir de le cerner et de le comprendre. En quelle époque se déroule « *L'office des ténèbres* » ? Sans doute en un futur proche, peut-être en l'an 1984 selon Orwell. A vrai dire, nous n'en savons rien. Nous ignorons de la même façon quelle est son organisation politique, économique, sa hiérarchie sociale, ses fins et son devenir. Et cela ne nous gêne pas vraiment, car nous avons lu assez d'utopies noires, décrites, elles, avec un grand luxe de détails, pour pouvoir imaginer un cadre. N'importe lequel. Ou du moins presque.

Car ce qui nous intéresse, dans « *L'office des ténèbres* », ce n'est pas l'état totalitaire, son fonctionnement impeccable de belle machine, ni les fantômes de la révolution qui l'ont permis, ni l'engagement politique qu'il exige de ses membres, ni même cette arme, cette fatalité tout aussi aveugle et définitive que lui — la maladie, la peste, qui le détruira. Ce qui nous intéresse, c'est seulement l'attitude le plus souvent personnelle, humaine, la réaction individuelle, ou bien l'acceptation, des hommes qui vivent au sein de ce monde. Ils ne le discutent pas vraiment. On ne discute jamais vraiment ce dans quoi on est pris, ce dont on fait partie, même si on le combat. Ils continuent de vivre, extérieurement modifiés par l'insécurité, la traque de la police, les exécutions sommaires, la faim, toute une difficulté physique de vivre — intérieurement à peine transformés, conservant les mêmes ambitions, les mêmes lassitudes et (pourquoi pas ?) les mêmes rêves que de notre temps.

Et c'est seulement au travers d'eux que nous découvrons ce monde totalitaire, déjà vu, déjà décrit et, du reste, volontairement non original. Pourquoi le serait-il pour nous, puisqu'en vérité il ne l'est pas pour ses acteurs, pour les dirigeants, les opposants, les soldats et les tués, puisqu'il est, pour eux, la réalité, ce à quoi l'on s'habitue, malgré toutes les révoltes, si bien

que les victimes elles-mêmes se sentent à peine malheureuses ?

Et c'est cette optique nouvelle, la reconnaissance tacite (digne d'enchanter Jacques Sternberg) du fait que, même dans les plus graves circonstances, l'homme demeure inéluctablement étriqué et ordinairement mesquin, qui retient vivement notre attention. Mais pourquoi Luc Bérimont a-t-il hésité, pourquoi n'a-t-il pas eu pleine confiance en ce qu'il écrivait, pourquoi semble-t-il avoir résumé en un exercice de style trop souvent superficiel la matière d'une idée et d'une tentative prometteuses ? Est-ce manque de souffle, ou plutôt, comme nous le pensons, manque de foi en un genre abstrait, le roman d'idées *qui ne démontre rien,* à coup sûr déroutant en notre époque de pseudoréalisme ?

⁂

« Le Jeu des perles de verre », par Hermann Hesse (Calmann-Lévy, 2 tomes). On ne peut que féliciter l'éditeur d'avoir publié un ouvrage aussi important et aussi peu commercial. Disons tout de suite qu'il est impossible de rendre ici justice à ce roman. *« Le jeu des perles de verre »* n'appartient à aucun genre, ni au fantastique, ni à la science-fiction ; rien n'est moins réaliste, et rien n'est moins irréel. Ce n'est pas un livre métaphysique, il ne s'attache pas à l'évolution ou aux fins de l'homme, c'est surtout une sorte de symphonie intellectuelle. Mais parce qu'il décrit un « possible » de la culture humaine, une civilisation de l'avenir, nous pensons devoir en parler ici.

Dans ce livre, encore, il ne s'agit pas de la description minutieuse, logique et distante d'un monde peut-être meilleur, mais on y suit l'épanouissement intellectuel et la carrière d'un « Joueur de perles de verre », et, au travers de son existence, se dévoilent peu à peu les données de cette autre civilisation et la signification humaine et philosophique du Jeu.

Le Jeu est peut-être une jonglerie de l'esprit. Il consiste à établir des rapports entre tous les domaines et tous les produits de la pensée, et à faire valoir ces rapports et ces produits les uns en fonction des autres, d'une façon à la fois logique et esthétique. Le Jeu des perles de verre ressemble si l'on veut à la musique, mais la gamme sur laquelle il se joue n'est rien d'autre que toutes les créations et les expériences du passé. A ces données, les Joueurs n'ajoutent rien. Notre époque, dit en substance l'un d'eux, ne crée pas. Mais elle est à même de comprendre mieux que jamais, par un subtil mécanisme d'opposition et de synthèse, toutes les valeurs des siècles où l'on créait.

On voit que la civilisation du Jeu est arrêtée, qu'elle repose sur un immense acquis, indéfiniment goûté et recomposé. Il y a dans ce Jeu une nuance labyrinthique propre à séduire un Borges. Peut-être s'agit-il, au-delà de la beauté de l'idée, d'une description extrêmement profonde de la vieillesse de l'humanité. C'est en tout cas un phénomène important à noter, que cet attachement à un « être » stable chez un écrivain allemand, alors que l'on connaît la longue passion des Allemands pour un « devenir » tumultueux et parfois créateur.

C'est un livre à lire lentement et méthodiquement, parfois difficile, quoique jamais ardu. Nous ne pouvons que le recommander tout en espérant qu'il n'apportera pas de déceptions à ses lecteurs. (Amateurs exclusifs du roman d'action s'abstenir absolument.)

Gérard Klein.

ERRATUM

Une erreur d'imprimerie nous a fait omettre le mois dernier la signature d'I. B. Maslowski au bas de ses rubriques habituelles, qui étaient de ce fait attribuées par erreur à son cosignataire A. Dorémieux. Rectifions : Dorémieux n'était l'auteur que de la critique des *« Pommes d'or du soleil »*. Mais nos lecteurs auront d'eux-mêmes rendu à César...

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

Ce service vous procure, aux meilleures conditions, des ouvrages en langue étrangère. Nous vous rappelons que :

1° Les frais d'envoi et de recommandation sont compris dans les prix;

2° Le paiement se fait à la commande (voir bon page 123);

3° Nous fournissons sur demande une liste complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves;

4° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes, en l'indiquant sur feuille séparée et en joignant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

RAPPEL DES TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

22 BRAIN WAVE (29).
Poul Anderson. 310 F

39 TWILIGHT OF REASON (31).
Jonathan Burke. 190 F

18 EARTHLIGHT (29).
Arthur C. Clarke. 310 F

46 CHILDHOOD'S END (32).
Arthur C. Clarke. 310 F

62 PRELUDE TO SPACE (34).
Arthur C. Clarke. 310 F

44 HERO'S WALK (32).
Robert Crane. 310 F

35 BEYOND EDEN (31).
David Duncan. 310 F

7 THE BODY SNATCHERS (28).
Jack Finney. 220 F

12 THE SECRET MASTERS (29).
Gerald Kersh. 310 F

13 SPACE PLATFORM (29).
Murray Leinster. 220 F

10 VOYAGE TO VENUS (PERELANDRA) (29).
C. S. Lewis. 220 F

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30).
C. S. Lewis. 230 F

8 PLANET OF THE DREAMERS (28).
John D. MacDonald. 220 F

31 WORLD OUT OF MIND (30).
J. T. MacIntosh. 220 F

61 SPACEWAYS (34).
Charles Eric Maine. 230 F

5 BRING THE JUBILEE (28).
Ward Moore. 310 F

45 SEARCH THE SKY (32).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

64 THE SPACE MERCHANTS (34).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

65 GLADIATOR-AT-LAW (35).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

17 UNDYING FIRE (29).
Fletcher Pratt. 310 F

23 THE METAL EATER (29).
R. Sheldon. 190 F

6 RIDERS TO THE STARS (28).
Curt Siodmak. 310 F

52 FORBIDDEN PLANET (33).
W. J. Stuart. 310 F

58 MORE THAN HUMAN (34).
Theodore Sturgeon. 310 F

33 TIMES MASTERS (30).
Wilson Tucker. 220 F

14 MESSIAH (29).
Gore Vidal. 310 F

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34).
Richard Wilson. 310 F

43 RE-BIRTH (32).
John Wyndham. 310 F

53 OUT OF THE DEEPS (33).
John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I. ROBOT (30).
Isaac Asimov. 655 F

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33).
Nelson Bond. 310 F

41 FAR AND AWAY (32).
Anthony Boucher. 310 F

4 EXPEDITION TO EARTH (28).
Arthur C. Clarke. 310 F

69 REACH FOR TOMORROW (35).
Arthur C. Clarke. 310 F

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29).
Robert Heinlein. 220 F

28 REVOLT IN 2100 (30).
Robert Heinlein. 220 F

66 THE EXPLORERS (35).
C. M. Kornbluth. 310 F

40 AHEAD OF TIME (32).
Henry Kuttner. 310 F

51 NO BOUNDARIES (33).
Henry Kuttner et C. L. Moore. 310 F

15 ANOTHER KIND (29).
Chad Oliver. 310 F

67 ALTERNATING CURRENTS (35).
Frederik Pohl. 310 F

59 CITIZEN IN SPACE (34).
Robert Sheckley. 310 F

70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35).
Robert Sheckley. 310 F

21 CAVIAR (29).
Theodore Sturgeon. 310 F

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34).
William Tenn. 310 F

1 DESTINATION UNIVERSE (28).
A. E. Van Vogt. 220 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

50 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (1st serie) (33). 655 F

37 THE YEAR'S BEST SCIENCE-FICTION NOVELS (31). 725 F

16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

38 POSSIBLE WORLDS OF SCIENCE-FICTION (31). 725 F

68 STAR SCIENCE - FICTION STORIES n° 1 (35). 310 F

42 STAR SCIENCE - FICTION STORIES n° 2 (32). 310 F

34 STAR SCIENCE - FICTION STORIES n° 3 (30). 310 F

48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F

FANTASTIQUE

24 THE MONK AND THE HANGMAN'S DAUGHTER (29).
Ambrose Bierce. 220 F

47 THE OCTOBER COUNTRY (33).
Ray Bradbury. 420 F

9 DARK GATEWAY (28).
Jonathan Burke. 230 F

19 GREAT TALES OF FANTASY AND IMAGINATION (29). 310 F

56 TOLD IN THE DARK (33). 230 F

DOCUMENTAIRE

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29).
H. Spencer Jones. 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30).
Chas Addams. 1.300 F

26. MONSTER RALLY (30).
Chas Addams. 1.550 F

57 ADDAMS AND EVIL (34).
Chas Addams. 1.550 F

THEATRE

36. THREE TIME PLAYS (31).
J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

72. MISSION TO THE STARS. (The mixed men) A. E. Van Vogt. (Berkley.) **220 F.**

Enfin un nouveau Van Vogt disponible en anglais ! On ne présente pas un livre de cet extraordinaire auteur. Ses nombreux admirateurs, tous ceux qu'a intéressés l'article qui lui a été consacré dans notre numéro 34. ne seront pas déçus par cet ouvrage typiquement dans la lignée de « La faune de l'espace ». *Disons simplement que les amateurs de bon « space-opera » se délecteront en y faisant connaissance du plus gros astronef qu'ait jamais connu la science-fiction... (Déjà disponible de Van Vogt :* « Destination universe », *n°* 1.)

73. OUT OF THIS WORLD. (Signet.) **220 F.**

Cette anthologie consacrée exclusivement au fantastique comprend surtout bon nombre des « classiques » du genre. Elle intéressera plus particulièrement les lecteurs désireux de se familiariser avec la littérature américaine de l'insolite, si florissante depuis trois quarts de siècle. La plupart des récits, en effet, sont signés par des écrivains qui furent réputés dans ce domaine aux perspectives si vastes.

74. WORLD AT BAY. E. C. Tubb. (Panther.) **190 F.**

Jeune auteur anglais ayant débuté dans la S. F. populaire, Tubb est un écrivain en pleine ascension puisque maintenant l'on trouve son nom au sommaire des revues américaines de science-fiction les plus cotées. Ce livre, simple et sobre, est sans doute le premier de la nouvelle période de ce romancier et il justifie pleinement les espoirs que l'on peut avoir en cette nouvelle étoile de la S. F.

75. DARK DOMINION. David Duncan. (Ballantine.) **310 F.**

Ce volume, qui évoque les débuts de l'ère interplanétaire, reste constamment attachant par le souci (rare dans les ouvrages de S. F.), dont l'auteur fait preuve, de donner à ses personnages relief et présence, ce qui permet de ne pas attacher d'importance à certaines contradictions techniques.

76. NERVES. Lester del Rey. (Ballantine.) **310 F.**

En présentant un nouveau roman de cet auteur malheureusement presque inconnu en notre pays, nous pensons démontrer aux détracteurs de la science-fiction qu'il existe des ouvrages méritant mieux que l'habituel dédain avec lequel ils condamnent sans appel cette forme de littérature. Ceux qui se souviennent de l'excellent livre de David Duncan, « Beyond Eden » *(n° 35), pourront comparer le traitement que chacun de ces deux écrivains donne d'un thème maintenant devenu « classique » : un accident dans une centrale atomique. (Voir de Lester del Rey :* « For I am a jealous people », *court roman, dans le recueil* « Star short novels », *n°* 48.)

77. BRIGHT PHOENIX. Harold Mead. (Ballantine.) **310 F.**

Que ce soit sous l'angle aventure et dépaysement ou sous l'angle sociologique, décrire de façon cohérente le monde de demain doit être le but de tout bon auteur de S. F. En ce volume, vous découvrirez un univers peut-être proche de nous, mais cette utopie réaliste plutôt effrayante vous paraîtra sans doute (et heureusement) bien improbable. L'intérêt profond de l'ouvrage réside en ses qualités de description impitoyable d'une société n'ayant somme toute que les caractéristiques de notre actuelle structure sociologique, mais poussées dans leurs extrêmes conséquences. Ce livre d'un nouveau et talentueux jeune auteur anglais est appelé à être comparé aux grands classiques du genre.

78. SHAMBLEAU AND OTHERS. C. L. Moore. (Gnome Press.) **1000 F.**

Voici le livre du mois ! Tous ceux qui ont apprécié (et frémissent encore rétrospectivement !) l'extraordinaire nouvelle qu'était « Shambleau », *dans le recueil* « Escales dans l'infini » *(« Rayon Fantastique »), seront désireux de se procurer ce célèbre ouvrage, où ils retrouveront Northwest Smith et son inséparable compagnon le vénusien Yarol aux prises avec une série de périls tout aussi hallucinante et monstrueux. L'inimitable talent d'écrivain de C. L. Moore (l'épouse d'Henry Kuttner) donne à ce livre un fascinant et inhabituel attrait. C'est de la science-fiction de haut vol !*

Il nous sera malheureusement impossible de fournir à toutes les demandes, car nous n'avons pu obtenir qu'un très petit nombre d'exemplaires de ce recueil ; aussi les premières commandes uniquement *auront la certitude d'être satisfaites.*

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

BROWN (Slater). — Planète interdite. Coll. « Johns ». *Presses de la Cité* .... 220 fr.

GUIEU (Jimmy). — Les monstres du néant. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

GUIEU (Jimmy). — Prisonniers du passé. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

JOHNS (Captain W. E.). — Croisière aux étoiles. Coll. « Johns ». *Presses de la Cité* ...... 220 fr.

JUILLET (Jacques-Henri). — Le septième ciel. Coll. « Cosmos ». *Grand Damier* .... 240 fr.

LIMAT (Maurice). — Monsieur Cosmos. Coll. « Cosmos ». *Grand Damier* .... 240 fr.

MAGROON (Vector). — Le vide incandescent. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

RAYJEAN (M. A.). — Attaque sub-terrestre. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

RICHARD-BESSIÈRE (F.). — Altitude moins X. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

SAINT-JOHN (Philip). — Satellite n° 1. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard*.. 225 fr.

STATTEN (Vargo). — L'étoile fugitive. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

STERNBERG (Jacques). — La sortie est au fond de l'espace. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël* .... 450 fr.

VANDEL (Jean-Gaston). — La foudre anti-D. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

VANDEL (Jean-Gaston). — Le treizième bocal. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

WILLIAMSON (Jack). — Les dents du dragon. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard*.. 225 fr.

WUL (Stefan). — Retour à « 0 ». Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... 240 fr.

Hors-série

BRADBURY (Ray). — Les pommes d'or du soleil. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël*. 450 fr.

FANTASTIQUE et ÉPOUVANTE

BOILEAU-NARCEJAC. — Le mauvais œil, suivi de : Au bois dormant. *Denoël* .... 230 fr.

BRUSS (B. R.). — Nous avons tous peur. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... 225 fr.

DEHARME (Lise). — Les quatre cents coups du diable. Coll. « Lumière Interdite ». *Editions des Deux-Rives* .... 585 fr.

ELIADE (Mircea). — Minuit à Sérampore. *Stock* .... 540 fr.

JORIS (Olivier). — Le message de la nuit. *Denoël* .... 230 fr.

MARGERIT (Robert). — Ambigu (réédition). — *Gallimard* .... 700 fr.

STEINER (Kurt). — De flamme et d'ombre. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... 225 fr.

STEINER (Kurt). — Fenêtres sur l'obscur. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... 225 fr.

SVENN (Patrick). — Vengeance de l'inconnu. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... 225 fr.

TOUSSAINT (Patrick). — Le grand secret. Coll. « L'Etrange ». *Laffont* .... 500 fr.

VAES (Guy). — Octobre, long dimanche. *Plon* .... 690 fr.

SCIENTIFIQUES et DOCUMENTAIRES

BERNSTEIN (Morey). — A la recherche de Bridey Murphy. Coll. « Les Dossiers de l'Etrange ». *Laffont* .... 500 fr.

BROGLIE (Louis de). — Nouvelles perspectives en micro-physique. *Albin Michel* ...... 780 fr.

CRISTIANI (Léon). — Monstres et merveilles de la préhistoire. Coll. « Les Etoiles ». *Editions du Centurion* .... 780 fr.

DUCROCQ (Albert). — Logique de la vie. *Julliard* .... 600 fr.

GARREAU (Charles). — Alerte dans le ciel. *Grand Damier* .... 500 fr.

MARTIN (Charles-Noël). — L'atome maître du monde. Coll. « Les Etoiles ». *Editions du Centurion* .... 780 fr.



LES CENT ANS DE LAVARÈDE

par J.-J. BRIDENNE

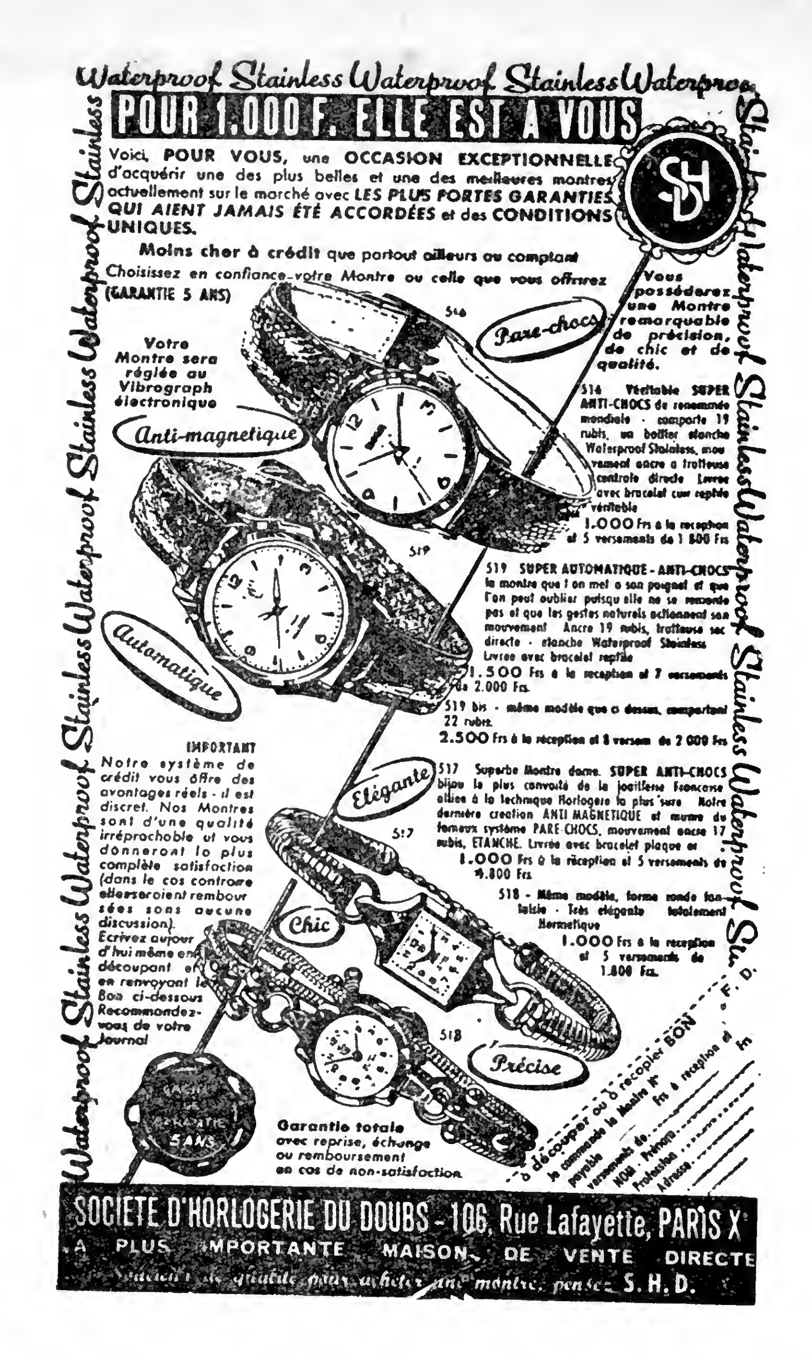
Pour la fin du XIXe siècle, le genre qu'on a depuis lors baptisé science-fiction avait pris son essor en France. A de rares exceptions près, les ouvrages qu'il engendra alors n'étaient pas considérés comme pouvant sortir des cadres modestes de la littérature pour enfants et du roman-feuilleton. Les possibilités d'un Jules Verne, d'un Lermina, d'un Gustave Lerouge nous ont fait souvent déplorer la chose. Il en va de même pour Paul d'Ivoi, à qui le centenaire de sa naissance nous permet de rendre l'hommage qu'il mérite.

Paul d'Ivoi naquit à Paris le 26 octobre 1856 et, à l'encontre de ce qui s'écrit couramment, s'appelait bien Paul d'Ivoi. Ce pseudonyme littéraire avait été adopté par son père, Charles Deleutre, journaliste réputé en son temps (1) et devint légalement le nom du jeune Deleutre qui allait l'illustrer. Après de bonnes études au lycée de Versailles, où il avait révélé ses dons imaginatifs et un goût marqué pour la géographie, ce dernier, plutôt que de prendre une « position assise », préféra se lancer dans un hasardeux périple autour du monde. Les conditions dans lesquelles il voyagea, et tout spécialement sa désargenture, devaient lui inspirer « *Les cinq sous de Lavarède* ». Ce compagnon du tour du monde avait de qui tenir, son père ayant été l'un des créateurs français du reportage et ayant été notamment correspondant de guerre du « *Figaro* » aux armées d'Italie pouvait passer pour un grand cosmopolite à l'époque du second Empire. Mais ce père était mort en 1861 ; nul héritage n'attendait le second Paul d'Ivoi au terme de ses randonnées. Aussi, s'étant marié à son retour en France, demanda-t-il à sa plume ses moyens de subsistance et devint-il collaborateur du « *Journal des voyages* ». Et en 1894 parurent les fameux « *Cinq sous de Lavarède* » que Henri Chabrillat, directeur de journal, signa conjointement à Paul d'Ivoi. Mais Chabrillat, qui disparut d'ailleurs lors du lancement de cet ouvrage, n'avait guère fait que prêter au romancier débutant l'appui d'un nom alors brillant. Quoi qu'il en soit, ce roman d'aventures fut un coup de maître qui entraîna l'adhésion passionnée des enfants, et parfois de leurs parents ! La popularité du personnage d'Armand Lavarède devait lui valoir d'être adopté en 1903 par le théâtre en attendant de l'être par le film. Entre-temps, Paul d'Ivoi publiait d'autres ouvrages de même veine dont les principaux parurent dans la collection dite des « Voyages excentriques » et dont les titres impressionnaient à eux seuls : « *Le bolide de Lavarède* », « *Le docteur Mystère* », « *Les voleurs de foudre* », « *Le maître du drapeau bleu* », etc. La vérité des descriptions exotiques, l'intérêt manifeste de l'auteur pour les plus récentes inventions, le rythme allègre de ses actions romanesques firent l'essentiel de leurs succès ; succès populaires qui s'étendirent jusqu'à la guerre de 1914, tant prédite par le feuilletoniste du « *Journal des voyages* ». Mais, cruellement meurtri par les épreuves de son pays et par la mort d'un fils au champ d'honneur, Paul d'Ivoi s'éteignait prématurément en 1915.

Sans jamais l'égaler, ou du moins le dépasser, Paul d'Ivoi apparaît bien comme l'émule le plus valable de Jules Verne dans l'ordre du roman d'aventures pour jeunes. Et pour ce qui nous intéresse plus spécialement, on ne saurait lui dénier un emploi judicieux et répété des innovations scientifiques. Ces dernières n'apparaissent guère dans son premier grand ouvrage sauf, si l'on veut, avec le ballon plus ou moins dirigeable dont use un moment Lavarède. Mais voici qu'apparaissent ensuite le grand oiseau mécanique (sans doute irréalisable, mais ingénieusement décrit) du « *Bolide de Lavarède* », la maison roulante électrique du « *Docteur Mystère* » (ce capitaine Nemo terrestre, qui n'est pas tellement inférieur à son modèle) ;

---

(1) Celui-ci signait initialement « Paul » ses chroniques. En ayant un jour daté une de « Ivoi » où il séjournait, elle parut sous ce nom de Paul d'Ivoi que garda dès lors Charles Deleutre et qu'une décision du Conseil d'Etat devait transformer en patronyme pour son fils, Paul-Charles.



Waterproof Stainless Waterproof Stainless Waterproof
POUR 1.000 F. ELLE EST A VOUS
Voici, POUR VOUS, une OCCASION EXCEPTIONNELLE d'acquérir une des plus belles et une des meilleures montres actuellement sur le marché avec LES PLUS FORTES GARANTIES QUI AIENT JAMAIS ÉTÉ ACCORDÉES et des CONDITIONS UNIQUES.
SH
Moins cher à crédit que partout ailleurs ou comptant
Choisissez en confiance votre Montre ou celle que vous offrirez (GARANTIE 5 ANS)
Vous posséderez une Montre remarquable de précision, de chic et de qualité.
Pare-chocs
Votre Montre sera réglée au Vibrograph électronique
Anti-magnetique
514 Véritable SUPER ANTI-CHOCS de renommée mondiale - comporte 19 rubis, un boîtier étanche Waterproof Stainless, mouvement ancre à trotteuse centrale directe. Livrée avec bracelet cuir reptile véritable
1.000 Frs à la réception et 5 versements de 1.800 Frs
Automatique
519 SUPER AUTOMATIQUE - ANTI-CHOCS la montre que l'on met à son poignet et que l'on peut oublier puisqu'elle ne se remonte pas et que les gestes naturels actionnent son mouvement. Ancre 19 rubis, trotteuse sec directe - étanche Waterproof Stainless Livrée avec bracelet reptile
1.500 Frs à la réception et 7 versements de 2.000 Frs.
519 bis - même modèle que ci dessus, comportant 22 rubis
2.500 Frs à la réception et 8 versem. de 2.000 Frs
IMPORTANT
Notre système de crédit vous offre des avantages réels - il est discret. Nos Montres sont d'une qualité irréprochable et vous donneront la plus complète satisfaction (dans le cas contraire elles seraient rembour sées sans aucune discussion).
Ecrivez aujourd'hui même en découpant et en renvoyant le Bon ci-dessous
Recommandez-vous de votre Journal
Elégante
517 Superbe Montre dame. SUPER ANTI-CHOCS bijou le plus convoité de la joaillerie Française alliée à la technique Horlogère la plus sûre. Notre dernière création ANTI MAGNETIQUE et munie du fameux système PARE-CHOCS, mouvement ancre 17 rubis, ETANCHE. Livrée avec bracelet plaqué or
1.000 Frs à la réception et 5 versements de 1.800 Frs
518 - Même modèle, forme ronde fantaisie - Très élégante totalement Hermétique
1.000 Frs à la réception et 5 versements de 1.800 Frs.
Chic
Précise
Garantie totale avec reprise, échange ou remboursement en cas de non-satisfaction
à découper ou à recopier BON
Je commande la Montre N°
Frs à réception et
payable
versements de
NOM - Prénom
Profession
Adresse
F. D.
SOCIETE D'HORLOGERIE DU DOUBS - 106, Rue Lafayette, PARIS X
LA PLUS IMPORTANTE MAISON DE VENTE DIRECTE
pour acheter une montre, pensez S. H. D.

voici « *L'aéroplane fantôme* », les découvertes des Curie mises en action dans « *Le radium qui tue* » ; voici les sous-marins de combat et les plus modernes dispositifs afférents, qui se manifestent copieusement avec « *Le corsaire Triplex* » ; voici les enregistrements cinématographiques à utilisation judiciaire, le froid artificiel, l'invisibilisation des corps... De même que son information géographique, l'information technique de Paul d'Ivoi est sérieuse et assez largement développée, d'où ces passages instructifs, un peu fastidieux quelquefois, mais moins lourds et mieux amenés que chez Louis Boussenard et d'autres. Sans doute, on ne peut dire que notre auteur ait hautement réussi comme anticipateur : on sent souvent son effort pour se tenir au goût du jour en matière scientifique ou technique et il n'y dépasse guère le stade du moment où il écrit, du moins pas pour annoncer d'effectives réalisations ultérieures. Il faut dire que Paul d'Ivoi publiait en une époque où les réalisations scientifiques et industrielles se succédaient et se bousculaient, donnant corps du jour au lendemain à ce qui n'était encore la veille qu'un objet de recherches. C'est probablement cette sorte d'essoufflement qui l'amena bientôt à utiliser les « sciences psychiques » que Jules Verne avait presque totalement délaissées : ainsi dans « *Miss Mousqueterr* » (*Le maître du drapeau bleu*) intervient un projecteur de mystérieux rayons frappant la volonté, la sensibilité, la motricité. Et déjà la « Capitaine Nilia » était une télépathe dont les dons de double vue aidaient singulièrement la cause de l'indépendance égyptienne. On notera avec intérêt que dans le livre portant son nom (et qui fait partie de la trilogie du « *Diamant d'Osiris* ») se rencontrent des considérations vraiment remarquables de tactique et, en général, de technique guerrière. Non sans surprise, on en constate l'absence dans « *La Patrie en danger* », un ouvrage de 1904-1905 que Paul d'Ivoi écrivit pourtant avec la collaboration d'un spécialiste (?), le colonel Royet. Si ce roman relatif à une guerre franco-allemande contient des manières de divinations politiques curieuses (quant à la collaboration et à la résistance), il ne renferme aucune anticipation scientifique et la stratégie y est à peu de chose près celle de 1870.

Malgré ces petites réserves, malgré ce qu'il peut offrir de superficiel et de franchement dépassé, Paul d'Ivoi reste attrayant et recommandable pour la jeunesse qui aime lire. Ses romans d'aventure — surtout les premiers — témoignent d'un allant fructueux, d'un art inné de conteur moderne, d'un optimisme désinvolte et sain qui reflète bien le tempérament de leur auteur. Et un continuel souci d'équilibre fait aisément passer les rebondissements incessants, parfois arbitraires, d'une action foisonnante, volontiers moralisante, mais s'embarrassant peu de vérité psychologique. Très français (français au goût d'avant 1914) sont d'ailleurs les principaux héros de Paul d'Ivoi, qu'ils soient colons, reporters, inventeurs, moussaillons... Même étrangers, ils sont Français... lorsqu'ils sont sympathiques. Jamais toutefois le patriotisme de l'auteur ne tourne au bellicisme xénophobe qu'on peut reprocher au capitaine Danrit. Et par là encore, il fut vraiment un bon auteur pour la jeunesse. Même l'adulte qui sait se souvenir trouve aujourd'hui encore un plaisir souriant à suivre les deux Lavarède, le corsaire Triplex, Cigale, Massiliague - de - Marseille, le prince Rama-Rundjee (docteur Mystère) dans leurs lointains et dramatiques périples. Quelques romans historiques et modernes de Paul d'Ivoi s'adressèrent au reste au public majeur de son temps, tels « *Les cinquante* », « *La mort de l'aigle* » et ce « *Canon du sommeil* » (ou *Z. 212, espion*), roman de guerre secrète et de S. F. qui, par maints passages, nous a fait penser à du Gaston Leroux. Peut-on meilleure référence dans le genre au regard des lecteurs de « *Fiction* »?...

BIBLIOGRAPHIE

(Nous donnons ci-dessous la liste des ouvrages de P. d'Ivoi actuellement trouvables en édition (chez Tallandier) sous leurs titres actuels.)

Les cinq sous de Lavarède.
Le cousin de Lavarède ou le diamant d'Osiris.

Ne manquez pas de lire :

LE TITAN DE L'ESPACE

et

VIA VELPA

par Yves DERMÈZE

Deux passionnants romans d'anticipation (dont la traduction en langue italienne est déjà vendue) par l'auteur de « *La ceinture du robot* » et « *Conférence à quatre* », nouvelles que vous avez appréciées dans « Fiction ».

Chaque volume : 300 fr.

●

Une réédition très attendue par tous les amateurs de S. F.

UN HOMME CHEZ LES MICROBES

par Maurice RENARD

le grand précurseur, maître incontesté de la S. F. et du fantastique :

Le volume : 450 fr.

●

Les trois ouvrages sont en vente au Service Bibliographique de « FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

Envoi par poste recommandé contre :

370 fr. fco, par volume pour les romans de Y. Dermèze.
520 fr. fco, pour le roman de M. Renard.

La capitaine Nilia (*suite du précédent*).
Le docteur Mystère.
Le brahme d'Ellora (*suite du précédent*).
Cigale en Chine.
La princesse Roseau Fleuri (*suite du précédent*).
Massiliague-de-Marseille.
Les semeurs de glace (*suite du précédent*).
Le radium qui tue.
Les masques d'ambre
Miss Mousqueterr
Le maître du drapeau bleu.
Jud Allan, roi des gamins.
Millionnaire malgré lui.
L'aéroplane fantôme ou le voleur de pensée.
Les voleurs de foudre.
Les dompteurs de l'or.
Le message du Mikado.



SERVICE BIBLIO ÉTRANGER (Voir page 116)

A découper suivant le pointillé ou à recopier si vous ne voulez pas mutiler la revue.

BON DE COMMANDE

Titres commandés (encerclez les numéros correspondant aux livres désirés) :

1 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21
22 23 24 25 26 27 28 30 31 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42
43 44 45 46 47 48 50 51 52 53 54 55 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 72 73 74 75 76 77 78

Paiement par : mandat — chèque — chèque postal (PARIS-OPTA 1848-38)
(rayer les mentions inutiles)

Nom : .... Adresse : ....

....

FICTION - SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER, 96, rue de la Victoire, Paris-9e.

denoël

"Présence du futur"

H. P. LOVECRAFT

PAR DELÀ LE MUR DU SOMMEIL

Traduit de l'américain par Jacques Papy.

Un aspect nouveau de l'œuvre de Lovecraft : la psychologie et les mystères du subconscient

Du même auteur :

LA COULEUR TOMBÉE DU CIEL

DANS L'ABÎME DU TEMPS

●

Récemment parus dans la collection :

JACQUES STERNBERG

LA SORTIE EST AU FOND DE L'ESPACE

JEAN-LOUIS CURTIS

UN SAINT AU NÉON

denoël

L'écran à quatre dimensions

L'INFINI GARDE SON CHARME

par F. HODA

Je me suis beaucoup amusé à la projection de « *This island earth* » (traduit par « *Les survivants de l'infini* »). Les décors de la planète Metaluna sont admirables et constituent ce qui a été fait de mieux jusqu'ici dans le genre. Malheureusement ils n'apparaissent que dans les dernières minutes du film. Un parti pris de représentation systématique du fantastique (l'intérieur de la soucoupe, la télévision, les laboratoires, l'appareil compliqué qui se désintègre, etc.) rend l'entreprise sympathique et insolite, malgré un côté infantile et assez linéaire dans le récit. Le film rappelle en même temps le cinéma allemand des années 20 et le « serial » des beaux jours. Le poste de pilotage de la soucoupe reproduit à quelques détails près certains décors de « *Flash Gordon* », ce fameux serial de 1936, qui avait jadis fait mon délice. Mais la désolation de la planète Métaluna, attaquée par des ennemis de l'espace, atteint à une réelle grandeur. Cependant les événements extraordinaires, les monstres, les guerres galactiques, les désintégrations sont multipliés comme dans les serials. Pourquoi avoir affublé les Métaluniens de ces immenses fronts qui les confondent tous en en faisant des robots de série?

Le scénario, qui se complique sans arrêt, atteint dans son genre à une certaine saveur. Un savant nucléaire retourne de Washington à ses laboratoires en pilotant lui-même son petit avion à réaction (noblesse oblige). Arrivé à son laboratoire, il ne peut atterrir : un rayon vert mystérieux bloque son moteur (à ce moment l'image est entièrement colorée en vert, de même que le savant-héros : d'où sans doute l'expression vert de peur). Puis intervient un rayon rouge qui pose l'appareil sur la piste, comme si de rien n'était (évidemment à ce moment un cache rouge recouvre l'image). Dans son laboratoire les événements mystérieux se succèdent à une vive allure. Aux lieu et place du condensateur qu'il avait commandé, il reçoit d'une firme inconnue (sans adresse) des tubes supportant des courants de l'ordre de 35.000 volts. Plus curieux est le catalogue imprimé sur papier métallique qui décrit les appareils scientifiques et ménagers les plus extraordinaires. Enfin arrivent les caisses contenant les éléments d'une machine inconnue qu'il s'agit de remonter. Le savant-héros résout ce véritable puzzle, et une voix sortie de l'appareil l'invite à se joindre à lui pour œuvrer pour le bien de l'humanité. Il s'agit d'un savant extra-planétaire nommé Exeter. Un avion sans pilote vient chercher notre savant-héros et l'emmène en Géorgie où il retrouve son amie d'enfance, la savante Faith Domergue. Il y a beaucoup d'autres savants, mais ils n'ont plus de libre-arbitre. Cependant Exeter entre en contact grâce au même appareil, mais en utilisant une autre longueur d'ondes, avec le maître de sa planète d'origine : Métaluna. Celui-ci lui ordonne de tuer les autres et d'emmener avec lui seulement le héros et l'héroïne. Départ de la soucoupe, traversée des espaces interplanétaires, appareil de transformation du métabolisme, boussole interplanétaire, comètes, visions de nouvelles galaxies, etc. On apprend que Metaluna, en butte aux attaques d'un mystérieux ennemi, se défend grâce à l'uranium. C'est pourquoi les deux savants atomistes sont volés. Mais il est trop tard. Il ne reste sur Metaluna que de rares survivants, dont le grand Maître qui projette d'aller fonder une colonie sur la Terre. Il ordonne à Exeter d'enlever aux deux héros leur libre-arbitre. Ceux-ci s'enfuient et Exeter, dégoûté, décide de les aider. Il faut passer à travers le barrage des « mutants », mi-humains, mi-insectes. L'un des mutants blesse Exeter et pénètre à sa suite dans la soucoupe. Il poursuit la jeune savante, mais au moment crucial, sous l'influence du changement de pression, il se désintègre. Les deux savants amoureux quittent la soucoupe grâce à un avion, et Exeter, seul



*Profitez de ces conditions EXCEPTIONNELLES pour ... en découpant et en envoyant cette annonce

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS - 10b, Rue Lafayette, PARIS X

F. D.

représentant de sa race, se précipite dans l'océan pour rejoindre sans doute les siens dans l'au-delà, etc.

Ce qui manque au film, c'est un ton de fantaisie. Joseph Newman, qui apparemment n'aime guère la science-fiction, introduit sans arrêt, et dans les meilleurs moments, un sérieux grandiloquent. Le dialogue utilise les clichés habituels sortis sans doute du fameux « *Memento du dialoguiste hollywoodien* » traduit par Chabrol dans le numéro spécial des « *Cahiers du Cinéma* » consacré au cinéma américain. Ainsi, l'assistant du savant-héros dit à son patron : « Cet Exeter ne me dit rien qui vaille. » Toutes les conversations sont de cette veine. Les réparties incisives sont extrêmement rares. J'en ai relevé une seule. Dans la soucoupe qui les emporte vers Metaluna, le savant-héros reproche à Exeter de vouloir faire travailler des hommes de science pour la guerre. Exeter lui répond : « J'ai appris cela sur terre. »

Un seul moment on a vraiment peur : la jeune Faith montre à son amoureux de collègue le laboratoire qui va lui être réservé. Ils ouvrent tous deux la porte et dans la pénombre un cri déchirant glace le spectateur. La lumière nous montre un chat qui saute vers la porte. Curieux que le seul élément d'épouvante soit emprunté à l'arsenal classique du policier.

« *This island earth* » débute par le meilleur générique de science-fiction que je connaisse : les titres se déroulent sur un paysage galactique impressionnant. On assiste à un strip-tease étonnant qui nous conduit, comme me l'a dit l'ami Thirard, au-delà même du strip-tease. En effet, dans l'appareil de transformation du métabolisme, Faith Domergue et son ami le savant subissent des transformations qui rendent visibles non seulement leur peau, mais aussi l'intérieur de leur corps. Arrivé à ce point le spectateur constate avec étonnement que nos Terriens sont asexués et qu'aucun élément organique ne permet de différencier la femme de l'homme. Est-ce l'effet du voyage interplanétaire ? Ou bien la censure arrive-t-elle, par quelque effet de magie, à transformer le corps humain ? Voilà un problème que les savants seront appelés un jour à trancher. Quoi qu'il en soit, la fin est rassurante : nos héros se marient (sur Terre, bien sûr).

Que dire de plus. Je ne me sens pas en mesure de juger définitivement un tel film. Il atteint par moments à une certaine grandeur. A d'autres, il sombre dans l'infantilisme. Mais ce qui est sûr, c'est qu'à aucun moment il n'ennuie.

THIS ISLAND EARTH (*Les survivants de l'infini*).

Réalisation : Joseph Newman. Scénario de Franklin Coen et Edward O'Callaghan, d'après le roman de Raymond F. Jones. *Effets spéciaux* de David S. Horsley et Clifford Stine. *Acteurs :* Faith Domergue, Jeff Morrow, Rex Reason, Lance Fuller, Douglas Spencer, etc.



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. — **La ligne : 100 fr.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés et les membres du Club « *Mystère Fiction* »).

A CÉDER, état neuf, collection « FICTION ». N° 1 à 26 inclus. — Faire offre : Louis POLETTI, 28, boulevard de la République, La Garenne-Colombes (Seine).

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.
Dépôt légal : 4e *trimestre* 1956. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

FEREYDOUN HOVEYDA

PETITE HISTOIRE DU ROMAN POLICIER

Préface de Jean COCTEAU
de l'Académie française

●

Un "condensé" remarquable qui intéressera tous les amateurs de littérature policière.

●

ÉDITIONS DU PAVILLON

*Le volume : **300 francs***

Cet ouvrage est en vente au Service Bibliographique de « Fiction ». 96, rue de la Victoire - Paris (9ᵉ)

Envoi par poste recommandé contre 370 fr.

LA TOUR SAINT-JACQUES

paraît tous les deux mois
Directeur : R. AMADOU

" Rien de ce qui est étrange ne nous est étranger "

Publie

UN NUMÉRO SPÉCIAL

sur

LE COLLOQUE DE ROYAUMONT

et

LA PARAPSYCHOLOGIE

Chroniques de Robert Kanters, Lise Deharme, Jacques Masui, etc...

Abonnement pour une année (six numéros) : 1.400 F

53, rue Saint-Jacques — PARIS-5ᵉ
Tél. ODE 47-97

MARCO POLO

avec la collaboration des grands écrivains et des savants

est **LA REVUE MENSUELLE**

DU VOYAGE, DE L'EXPLORATION DE L'AVENTURE ET DE L'ARCHÉOLOGIE

MARCO POLO *vous fera lui aussi retrouver*

LE MYSTÈRE

Celui de l'homme à la recherche de son passé, de ses dieux et de sa destinée.

MARCO POLO. Éditions du Cap. *Palais de la Scala, MONTE-CARLO.*
Abonnements : 1 an (12 numéros) France et Union Française : **900 fr.**
Étranger : **1.200 fr.** — *Le numéro* : **100 fr.**
C. C. P. Éditions du Cap 1533-25. Marseille.